STARFIX

2F

ZOMBIE!
Dark Crystal
James Bond
Tygra

Eastwood

M 2654 - 3 - 15 F

N°3 - AVRIL 83 - 15F MENSUEL EN VENTE LE 20 DE CHAQUE MOIS
MAGAZINE CINEMA-VIDEO DE L'AVENTURE, DU FANTASTIQUE ET DE LA SCIENCE-FICTION

LES FLICS, LES TRUANDS, LES FILLES...
TOUS VEULENT SA PEAU...



American Cinema Productions Présente Une production de Robert Solo, "J'AURAI TA PEAU"
Avec ARMAND ASSANTE • BARBARA CARRERA • ALAN KING • LAURENE LANDON • GEOFFREY LEWIS
et PAUL SORVINO dans le rôle de Pat Chambers • Musique de BILL CONTI • Scénario de LARRY COHEN
D'après le Roman de MICKEY SPILLANE • Produit par ROBERT SOLO • Réalisé par RICHARD T. HEFFRON
Producteurs Exécutifs MICHAEL LEONE et ANDREW D.T. PFEFFER Distribué par WARNER-COLUMBIA FILM

SOMMAIRE

STARFIX N° 3, Mensuel - Dépôt légal Mars 1983 - Copyright © Starfix Editions 1983 - Tirage du n° 2 : 110000 exemplaires - **Directeur de publication** : Christophe Gans - **Rédacteur en chef** : Doug Headline - **Comité de rédaction** : Nicolas Boukrief, Dan Brady, François Cognard, Christophe Gans, Doug Headline, Frédéric Albert Levy, Dominique Monrocq, Jérôme Robert - Collaboration : Daniel Bouteiller, Hervé Deplasse, Fred Gordon, Renzo Soru - Avec la participation de Jean-Patrick Manchette - Direction artistique/Maquette : Katell Postic - Maquette : Martine Dombrosky - Documentation : Daniel Bouteiller - **Attachée de presse :** Fabienne Renault - Dessinateur : Jacques Terpant - **Publicité :** Jacques Villate, Véronique Monfort - Photocomposition : Photocompo 2000 - Photogravure : Renommée - Imprimé par les presses Montsouris, Massy - Siège social et bureaux de rédaction : 23, rue Vernet, 75008 Paris (Tél : 720.50.51) - STARFIX, SARL au capital de 20000 F ; RC en cours - Gérant : Edmond Cohen - Diffusion France : NMPP - Abonnements : au journal - Tarif 1 an (12 N°^{os}) : 140 F. Etranger : ajouter 25 F de port - Tout envoi de textes, documents, ou suggestions est vivement encouragé, mais il ne sera répondu qu'aux demandes de correspondance accompagnées d'une enveloppe timbrée pour la réponse. n° de commission paritaire 64966

Crédits photos : Les documents photographiques sont sous copyright des compagnies de production et/ou de distribution.
Remerciements : AMLF, Artistes Associés, Cinéma International Corporation, Ginis Films, 20th Century Fox, UGC, Walt Disney Production, Warner Columbia, Firme P.S.O., ainsi que, Michèle Abitbol, Denise Breton, la revue Banc-Titre, René Chateau, André Chelossi, Patrick Clarisse, Jean-Manuel Costa, Michèle Darmon, Caroline Decriem, Marquita Doassans, Marie-Christine Fontaine, Michel François, Georges Guignard, Pierre Leblond, Eugène et Marlène Moineau, Jean-Pierre Mouette, Xavier Nicolas, Alain Pelé, Lydia Pintiaux, Jean Rollin, Jasmine Ruzza, Carlos Sylva, Paul Thergeist, Philippe Videcoq, Georges Wilcsek, Frank Zito, Simona Benzakian. Remerciements tout particulier à Francis Lacassin pour la permission d'utiliser les documents illustrant *Greystoke*, extraits de *Tarzan* Editions Henry Veyrier. **Remerciements Vidéo :** Arts et Mélodie, CGR, Manhattan Vidéo, MPM, Les Productions du Tigre, Proserpine, RCV, Topodis, VIP, Warner Vidéo, ainsi que, Edith Fillipachi, Bernadette Jeandet, Claude Le Gac, Françoise Picherot, Yvette Calmel Rougerie, Flora Taupenot, Jessica Vedlye.


Prestige Collection
MAD SEX
Pin-Up Vidéo, 7 Rue Chantecoq 92800 Puteaux - Tél. 767.03.09 - Télex 612 582

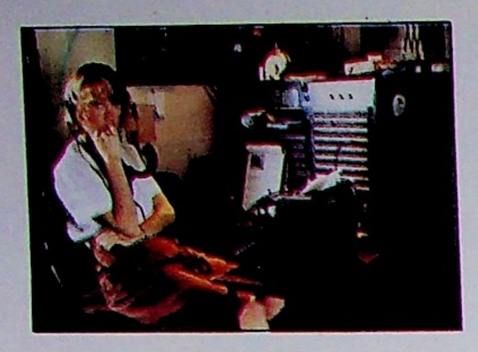


EDITO

BON. J'AI DIX LIGNES, PAS UNE DE PLUS, POUR CE PAPIER. C'EST LÉGER. TANT PIS, IL FAIT BEAU, C'EST LE PRINTEMPS, ON EST TOUS JOYEUX ET SOURIANTS. EN PLUS, CE NUMÉRO TROIS A UN SOMMAIRE ABSOLUMENT ÉPOUSTOUFLANT. JE POURRAIS DÉLIRER SUR LE SOLEIL ET LES OISEAUX QUI CHANTENT, MAIS ICI, C'EST STARFIX, LES ENFANTS ! ON S'EN BALANCE DE LA POÉSIE ! ET UN ÉDITO, C'EST FAIT POUR SOULEVER DES PROBLÈMES CRUCIAUX, ET ALLER AU CŒUR DE DÉBATS DE PRINCIPE TOUT À FAIT FULGURANTS. JE POSE DONC LA QUESTION VITALE, ET ANNONCE DU MÊME COUP LE SUJET DE MON ÉDITO : OÙ VA LE MONDE, CHERS LECTEURS ? ET CE SUR CE VIBRANT SUJET, QUI NOUS CONCERNE TOUS, JE DOIS DIRE... JE... EH BIEN, MES DIX LIGNES SONT TERMINÉES, DOMMAGE, MAIS ENFIN... LA PROCHAINE FOIS NOUS DISCUTERONS DES MÉRITES COMPARATIFS DES PANTIES EN DENTELLE NOIRE ET DES PORTE-JARRETELLES POUR DÉCORER VOS AFFRIOLANTES PETITES AMIES.

DOUG HEADLINE

Photo extraite de "Screen Dreams"



L'HOMME DANS L'OMBRE

Non, vous ne m'aurez pas ! Vous aurez beau me dire que Sissy Spacek, l'inoubliable Carrie de Brian De Palma, a le rôle principal, je dirai qu'*Un homme dans l'ombre* n'a d'envoûtant que son titre français ! Je dirai aussi qu'on s'y ennuie ferme et que la dernière demi-heure (Que dis-je? Le dernier quart d'heure !) censé représenter l'aboutissement fictif et émotionnel du film est plat, sans surprise, démarqué de *La nuit des masques*.
Vous allez bien sûr me dire que la musique de Goldsmith est superbe. Soit. Mais peut-on en dire autant du scénario, fade chronique des années 40, sombre mélo où l'élément fantastique n'est que le ressort stupide d'une chute grotesque? Je vous vois venir. Vous allez vanter les mérites de la photo de Ralph Bode, le génial chef opérateur de *La fièvre du samedi soir* et *Pulsions*. Effectivement, les images sont chargées d'une douceur très particulière qui, à elle seule, parvient parfois, mais parfois seulement, à créer un climat. Mais que dire alors de la réalisation, sans invention, triste, conventionnelle plutôt que maladroite ?
Quoi? Henry Thomas est au casting? Et alors ? ! Ce n'est pas parce que ce mouflet a rencontré E.T. qu'il va falloir délirer sur toute sa filmo ! D'autant plus qu'il est ici particulièrement imbuvable dans son rôle de petit orphelin à la *La nuit du chasseur*.
Alors ?... Je vous trouve à court d'argument là !... Non ! Ah non, je vous arrête ! Non par pitié, n'allez pas vous appuyer sur le fait que Jack Fisk, le réalisateur, a fait les décors du *Phantom of the paradise* de De Palma et qu'il apparaît dans le *Eraserhead* de David Lynch (l'homme qui manipule les manettes au début du film, c'était lui !) pour défendre son film ! Votre argumentation deviendrait pitoyable là !...
Ah bon ! Heureux de vous voir rejoindre mon point de vue. Car, convenez-en, à vouloir saisir l'intime, Fisk n'a en fin de compte filmé que le vide.

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :

L'HOMME DANS L'OMBRE (Raggedy Man). U.S.A. 1981. "Universal". PR : Burt Weissbourd et William D. Wittliff. R : Jack Fisk. SC : William D. Wittliff. PH : Ralph Bode. MUS : Jerry Goldsmith. DEC : John J. Lloyd, Hal Gausman. MAQ : Mark Reedall. MONT : Edward Warschilka. 95'. DIST : C.I.C. (16/3). Avec : Sissy Spacek (Nita), Eric Roberts (Teddy), Sam Shepard (Bailey, le "Raggedy Man"), William Sanderson (Calvin Triplett), Tracey Walter (Arnold Triplett), R.G. Armstrong (Rigby, le patron de Nita), Henry Thomas (Harry), Carey Hollis, Jr (Henry).



LE DEMON DANS L'ILE

Des metteurs en scène qui sont passés au cinéma fantastique après avoir fait leurs premières armes dans le porno, on ne pouvait qu'en penser peu de chose (Dominique Goult et *Haine*, par exemple), exception faite peut-être de Tom De Simone *(Hell night)*, et surtout William Lustig... La différence résidant plus dans la réelle compréhension des mécanismes du *genre* à l'écran, que dans une quelconque transition filmique motivée par les coûts de production semblables entre le "X" et l'horrifique à petit budget.
Francis Leroi, lui, s'en va à la conquête des mystères d'un îlot de Bretagne, où la science médicale côtoie la mystique légendaire et la technologie la plus sophistiquée. Et si le pire était à craindre, force est de constater que le résultat n'est pas très éloigné de la hauteur des espérances du réalisateur. Bien qu'appuyant lourdement sur des effets gore sans grand intérêt après le galvaudage entrepris par les copies de *Vendredi 13*, il réussit néanmoins à bâtir une atmosphère soutenue, les objets les plus usuels (cafetière, four,...) se voyant conférer un symbolisme destructeur assez inusité. La musique s'y révèle inventive, capable de lier l'étrange et le paroxysme, et établit un contraste entre le jeu unilatéral de Jean-Claude Brialy, et celui plus nuancé d'Anny Duperey, donnant toute sa force dans ce supermarché désert, où les rayons de lune lui dévoileront la solution de l'énigme. Mais on peut alors se demander comment une scène aussi aboutie a pu se retrouver noyée dans une trame de récit avec des trous de scénario assez vastes pour y glisser la collection de vestes fantaisie du metteur en scène... La moindre information (la prochaine grossesse, les tests médicaux) ne sert qu'à mettre à jour un nouveau cadavre dans le placard, pour ensuite replonger dans l'oubli. Et si d'aucuns considèrent *Petites Filles au Bordel* comme le meilleur hard français, le spectateur aura du mal à reconnaître une telle notoriété à cette première tentative de cinéma grand public...

DOMINIQUE MONROCQ ■

FICHE TECHNIQUE

LE DEMON DANS L'ILE France. 1982. "Films 7" PR : Patrick Delauneux. R : Francis Leroi. Sc : Owen T. Roizmann, F. Leroi. PH. : Jacques Assuerus. MUS : Christian Gaubert. DEC : Bruno Bruneau. SFX : Marc Marmier, Dominique Crombe (effets ordinateurs). STORYBOARDS : Giorgio Fenu. MAQ : Charly Koubesserian. MONT : Caroline Grombergh. 102'. DIST : AMLF (30/3). Avec : Anny Duperey (Dr Gabrielle Martin), Jean-Claude Brialy (Dr Paul Henry Marshall), Pierre Santini (le maire), Cerise (Marie Talbot), Gabriel Cattand, Janine Magnan, Adeline Guilhen, Annie Gautier et Cyrille Mans-Palevodi (le fils des gérants du supermarché).



CAPITAINE MALABAR, DIT "LA BOMBE".

Hourrah, le revoilà ! ! Barbu, bourru, énorme, gargantuesque, il décoche nonchalamment ses coups de poings ravageurs, et s'enfile d'une traite des platées de spaghettis dégoulinants. La bedaine positionnée, la paupière lourde, le vieux Bud Spencer est de retour.

Il a délaissé son pote Trinita, et poursuit depuis 3 ans sa carrière en solo. Aussi stylisé qu'un personnage de bande dessinée (on ne peut s'empêcher de penser à Bruto, le barbu hargneux qui s'acharne sur Popeye et Olive), il déchaîne une fois de plus les bagarres les plus insensées. Michele Lupo, déjà réalisateur du sublime *Shérif et les Extra-Terrestres*, a concocté, il est vrai, l'intrigue idéale: Bud Graziano, alias Capitaine Malabar, ancien boxeur célèbre, prend sous sa coupe un jeune amateur pour en faire un champion, et se heurte rapidement aux magouilles montées par Rosco Dun, son vieil adversaire.

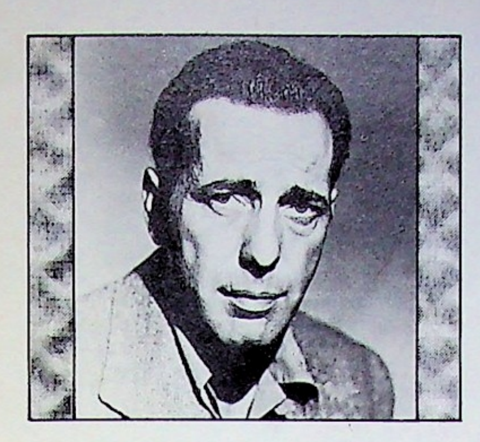
C'est dire si ça fuse. Les coups résonnent et propulsent on ne sait où les truands patibulaires. La musique s'emballe et les accessoires en balsa traversent l'écran. On croit apercevoir au passage Lee Marvin, John Wayne et Victor MacLaglen, les manches retroussées et la pommette ouverte... Evidemment, les personnages laissent volontiers leur psychologie au vestiaire. Les héros, les abrutis, les arbitres vendus, les sergents bornés, les nymphettes hystériques : tout le monde se pulvérise dans l'allégresse générale.

Sur le tas, Malabar construit sa légende. Personnage folklorique, excessif, purement italien (pour une fois...), il met en boîte les institutions hiérarchisées (mafia, armée) et diffuse avec sérénité son message anarchiste.

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

CAPITAINE MALABAR DIT "LA BOMBE". (Bomber). Italie. 1981. PR : Elio Scardamaglia. R : Michele Lupo. SC : Marcello Fondato, Francesco Scardamaglia. PH. : Gigio DiBattista. MUS : Guido et Maurizio DeAngelis. DEC : Walter Patriarca. MONT : Eugenio Alabisto. 1 h 41. DIST : CIC. Avec : Bud Spencer (Bud Graziano alias Capitaine Malabar), Jerry Cala (Jerry), Mike Miller (Giorgione), Kallie Knoetze (Rosco Dunn).



LE VIOLENT

BOGART!

Bogart, de retour pour la cent-unième fois! Ben non, pas de coup-ci! Parce que, soyez francs, combien y en a-t-il parmi vous (serrez les rangs!) qui ont vu *In a Lonely Place,* alias *Le Violent,* de Nicholas Ray? Soyez un peu honnêtes. Bon, j'aime mieux ça.
Il se trouve justement que les niais qui rabâchent que, "Bogart, assez, on en a trop vu", et la suite, vont avoir la chance unique de découvrir ce film formidable où Bogey est immense! Quand je pense que j'ai emmené ma petite amie de l'époque voir *En marge de l'Enquête* et qu'elle s'est permis de *rire!* Laissez-moi vous dire que je ne l'ai jamais revue. Elle s'est payé l'hôtel, ce soir-là.
Le Violent possède un alibi culturel : étude des milieux troubles d'Hollywood en 1950, ses intrigues, ses scandales, ses palmiers. Si vous avez besoin d'un alibi culturel pour aller voir un Bogart, flinguez-vous. Ou plutôt, foutez-vous à l'eau : vous ne méritez pas qu'on gaspille une balle.
Le Violent, c'est Bogart en scénariste alcoolique qu'on accuse d'avoir commis un meurtre. Bogart à sa machine à écrire, sirotant du Bourbon comme de l'eau. Bogart qui se lance dans des bagarres fameuses. Bogart qui cogne et écrit. On ne peut pas imaginer mieux.
Le Violent, c'est de la grande mise en scène de Nicholas Ray, un prince parmi les réalisateurs hollywoodiens. Un type lucide comme pas un, et plutôt cynique. Un type que Bogart estimait. C'est tout dire.
Le Violent, c'est Gloria Grahame qui se fait tabasser, et c'est un film où l'on montre comment il faut traiter les femmes (parfois), même si elles sont belles à croquer et carénées comme un B-17. Un film qui vous donne le goût de vivre. Un film qui devrait servir de profession de foi ou de modèle de conduite à pas mal d'entre vous.
Moi, je suis comme ça depuis longtemps...

DOUG HEADLINE ■

FICHE TECHNIQUE :
LE VIOLENT (In a Lonely Place). U.S.A. 1950. Columbia. PR : Robert Lord. R : Nicholas Ray. SC : Andrew Solt, Edmund North, d'après le livre de Dorothy B. Hughes. PH : Burnett Guffey. MUS : George Antheil. MONT : Viola Lawrence. DEC : Robert Peterson. MAQ : Clay Campbell. 94 mn. Avec : Humphrey Bogart (Dixon Steele), Gloria Grahame (Laurel Gray), Frank Lovejoy (Brub Nicolaï), Carl Benton Reid (Captain Lochner), Art Smith (Mel Lippman), Jeff Donnell (Sylvia Nicolaï), Martha Stewart (Mildred Atkinson), Robert Warwick (Charlie Waterman).



PHOBIA

Encensé par la critique américaine lors de sa sortie officielle en 1981, *Let there be light* est une œuvre de John Huston qui restera certainement inédite en France, à moins qu'un ciné-club télévisé ne se décide à l'exhumer un jour... Parallèlement à cela, on nous présente sur les écrans, à grand renfort de publicité tapageuse, un film du même Huston, *Phobia,* un petit tax-shelter sans passion qu'il a été sans doute amené à réaliser au Canada pour régler un vieil impôt oublié. Quel rapport entre les deux, me direz-vous? A vrai dire aucun, si ce n'est la psychanalyse comme argument principal...
Tourné pendant la Seconde Guerre mondiale, *Let there be light* fait partie des nombreux films tournés pour l'armée par des grands metteurs en scène hollywoodiens, comme John Ford, William Wyler ou George Stevens. Pour eux, et pour toute l'industrie en général, la date du 7 décembre 1941 allait se révéler aussi grave de conséquence que l'avènement du son à la fin des années 20 ou le Cinémascope au début des années 50. Mais si Ford n'allait en tirer que gloire et honneurs (bien qu'ayant perdu un œil lors du tournage, il reçut un Oscar pour *La Bataille de Midway),* Huston eut beaucoup moins de chance. Après quelques déboires pour ses deux premiers documentaires, *Report from the aleutians* et *San Pietro, Let there be light* se retrouva interdit pendant 35 ans par le Ministère de la Défense.
Ce poignant témoignage sur les horreurs de la guerre se démarque sensiblement des *Plus belles années de notre vie* de Wyler. Ici, les soldats ne sont plus blessés dans leur chair, mais dans leur esprit.
Pourtant, aussi touchés qu'ils soient, ils demeurent tellement dignes, *authentiques,* que cette vision dépasse tout ce qui a pu être filmé sur l'aliénation du Viêt-Nam.
Quel rapport entre *Let there be light* et *Phobia,* avant-dernier film signé par John Huston? Aucun, malheureusement. Que reste-t-il de cette grâce biblique, de cette quête forcenée de l'existence que Huston approfondira avec son *Freud,* dans *Phobia,* qui compile tous les clichés les plus éculés possibles et imaginables?? Rien, absolument rien!!

DM ■

FICHE TECHNIQUE :
PHOBIA (Phobia). Canada - 1980. PR : Zale Magder. R : John Huston. SC : Lew Lehman, Jimmy Sangster, Peter Bellwood, d'après une histoire de Gary Sherman et William Shusett. PH : Reginald H. Morris. MUS : André Gagnon. DEC : David Jaquest. DIST : Ginis Films (16/2). Avec : Paul Michael Glaser (Dr Ross), Susan Hogan (Jenny St Clair), John Colicos (Inspecteur Barnes), David Bolt (Henry Owen), Patricia Collins (Dr Toland), David Eisner, Lisa Langlois, Robert O'Ree, Alexandra Stewart, Neil Vipond.



LA MORTE VIVANTE

Jean Rollin, au même titre que Jésus Franco, déchaînera toujours des torrents de passions. Défendu par quelques fanatiques et méprisé par tant d'autres, il produit pourtant rituellement son conte fantastique érotico-poétique.

Certes, les déambulations nocturnes de ces héroïnes déshabillées ne sont pas du goût de tout le monde. Les dialogues emphatiques et les jeux d'acteurs approximatifs non plus.

Mais il faut cependant reconnaître à Rollin, le désir de poétiser la réalité, ce qui est devenu plutôt rare en ces temps sombres où les psycho-killers découpent du teen-ager, et où les justiciers de tout poil n'en finissent pas de redresser les torts. Ainsi, s'acharne-t-il à débarrasser le quotidien de ces éléments sordides (personnages de paysans vicieux ou d'industriels véreux, décors gris d'usines nucléaires) pour y introduire une présence fantastique subversive et apaisante.

Dans son dernier film, une jeune châtelaine est ramenée à la vie à la suite d'une fuite de gaz souterrain. Elle tue les deux hommes venus piller son cercueil et erre, immaculée dans les pièces du château, à la recherche de ses souvenirs d'enfance. Et de quelques gorgées de sang... Sur ce canevas éprouvé, Rollin greffe quelques jolies scènes bien photographiées (la toilette nocturne de la morte-vivante), mais échoue à créer un climat véritablement envoûtant, gêné par de lamentables scènes de remplissage (Ah les engueulades du couple de touristes américains...).

Les attaques furieuses de la morte-vivante bénéficient pourtant de maquillages sanglants (gorges arrachées, pouce dévoré, yeux crevés), réalisés par le kid Benoît Lestang. Quant à Françoise Blanchard qui personnifie la pauvre créature, ses regards perdus et sa démarche saccadée valent bien les tristes strip-teases qu'elle effectuait dans l'accablant *Caligula et Messaline*...

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :
LA MORTE-VIVANTE. France. 1982. PR : Les Films ABC, Les Films du Yaka, Les Films Aleriaz, Sam Selsky. R : Jean Rollin. SC : Jean Rollin, Jacques Ralf. PH : Max Monteillet. MUS : Philippe d'Aram. SFX MAQ : Benoît Lestang. 1 h 25. Avec : Françoise Blanchard (Catherine Valmont), Marina Pierro (Hélène), Mike Marshall, Carina Barone, Jean-Pierre Bouyxou, Alain Petit.





ZOMBIE

Le plaisir – bien inutile – de citer des chiffres de recettes est toujours légitime et pardonnable quand on aime un film. A ce propos, ZOMBIE, réalisé par George Romero et produit par Dario Argento, a coûté un petit milliard pour en rapporter cinquante fois plus à travers le monde. Un immense succès partout, partout pour cette suite tardive mais explosive de *La Nuit des Morts Vivants.* Partout? Exception faite de la France où depuis cinq ans le film était totalement interdit. Pour "incitation au pillage des supermarchés". La honte!

Les temps ont changé. ZOMBIE sort enfin au prix d'une seule coupe: un massacre de bambins blafards et cannibales. Une broutille en comparaison des dizaines de mutilations exigées précédemment. *Zombie* appartient, il est vrai, à une catégorie très particulière de films qui ont fait de la violence l'expression graphique la plus racée. Sur ce terrain oh combien glissant et pourtant convoité, *Zombie* détient une suprématie totale depuis cinq ans. Ce n'est pas que Romero aît enterré Peckinpah et sa HORDE SAUVAGE mais c'est peut-être l'un des rares cinéastes à avoir construit un univers spécialement dans ce but. Chaque minute, chaque seconde voit s'abattre les corps, s'entasser les cadavres avec cette régularité qui obsédait sans doute les bouchers dingos de *Massacre à la Tronçonneuse.* Au détail près que Romero a quelque part moins filmé le massacre que les massacreurs, cherchant la vérité de ces invraisemblables tueries dans le désespoir, la fièvre ou les convictions des exécuteurs. *Zombie* est en ce sens le film qui traite objectivement de la mort au cinéma, le seul qui soit parvenu à lui conférer cette abominable banalité.

Romero fait ici du monde un gigantesque luna-park étalant les rêves de destruction de l'homme. A mi-chemin entre la jouissance, le défoulement et la nausée! Et cette ambiguïté ne pardonne pas. Les personnages ne sortiront pas entiers de ce long, trop long génocide. En plaçant sa caméra loin derrière Scatman Crothers assassiné à la hache par le Nicholson de *Shining,* Kubrick ne cherchait-il pas à replacer le spectateur dans le rôle privilégié du voyeur? Mais un voyeur suffisamment extérieur au drame pour détenir le pouvoir moral de choisir son camp entre celui du tueur ou de la victime. ZOMBIE, c'est cela en beaucoup plus réussi: un film sur la fascination de la mort, cette tentation qui imprime simultanément le rejet et l'attirance. Combien de fois un revolver est-il braqué sur la caméra, sur le public? Combien de fois l'écran devient-il une lunette de visée avec une tête explosant à l'autre bout? Un choix est à faire et nous en sommes responsables.

Zombie est le manifeste d'une grande subversion et c'est sans doute pour cette violence d'attitude plus que pour sa cruauté visuelle que la censure ne lui avait jusqu'alors laissé aucune chance. *Zombie* est un film qui dérange parce qu'il ose sans cesse. Oser la séquence des tartes à la crème jetées à la face des morts. Oser donner une arme au chef-maquilleur, Tom Savini et le déchaîner contre ses artifices de latex et d'hémoglobine. Oser découvrir un tempo musical dans la chute d'une grenade-fumigène. Ce monument de l'horreur et du macabre n'oublie jamais d'être drôle à sa manière: on n'en apprécie que plus sa violente démesure.

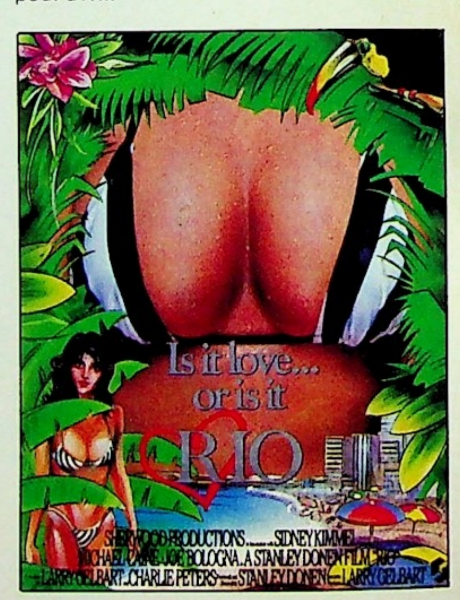
■ Que les lecteurs trop impatients se reportent tout de suite au courrier des lecteurs pour connaître la réponse au "canular" du mois dernier. Cette fois encore soyez vigilants ! Car une autre erreur s'est sournoisement glissée en ces pages.
■ Elle revient ! Bientôt sur les écrans : **EMMANUELLE 4** de *Francis Giacobetti*, et cette fois tenez-vous bien ! - en relief !
■ Starfix n° 1 : *Michael Cimino* tourne **FOOTLOOSE.** · Starfix n° 2 : Cimino se fâche et abandonne le projet. Starfix n° 3 : *Herbert Ross* le remplace. On se croirait revenu aux temps des sérials !..
■ Le prochain *Cassavetes,* **LOVE STREAM,** avec (devinez qui ?) *Gena Rowlands,* est produit par la firme Cannon, responsable des pires navets de ces derniers temps ! Aïe, Aïe, Aïe...
■ Première partenaire connue de *Burt Reynolds* pour le **THE MAN WHO LOVED WOMEN** de *Blake Edwards* (cf : Starfix n° 1) : *Julie Andrews,* femme du cinéaste, dans le rôle d'une psychiâtre.
■ La dernière aventure de *Philip Marlowe,* laissée inachevée par *Raymond Chandler,* devient un film, **THE SPRINGS,** produit par *Roger Towne, Phil Breen* et *Reese N. Milner II.*
■ *Michael Chapman,* le génial chef opérateur de la plupart des *Scorsese* et des SEIGNEURS de *Philip Kaufman,* va signer sa première réalisation. Il s'agit d'une histoire de football américain.
■ Un remake télévisé de **SENTIMENTAL JOURNEY (Voyage sentimental) se prépare : les rôles tenus par** *John Payne* et *Maureen O'Hara* y seront inversés, et *Jaclyn Smith* ("Drôles de dames") en sera la vedette.
■ Un nouveau ASSAUT ? Il paraît que **SIEGE,** première réalisation de *Paul Donovan* et *Maura O'Connel,* est un thriller paranoïaque particulièrement explosif dans la lignée du monumental film de Carpenter. Hé, hé...
■ Une équipe téméraire se lance dans la production à long terme d'un nouveau sérial, comme il y a quarante ans : **RETURN OF THE COPPERHEAD,** réalisé par *Blackie Seymour* et produit par *David Black,* avec de jeunes acteurs inconnus. Réussira-t-on à retrouver l'esprit de ces épisodes stupéfiants d'inventivité et de candeur qui animaient les CAPTAIN MARVEL et autres MYSTERIOUS DR SATAN ?

■ Cette nouvelle primordiale, on l'apprend grâce à un magazine américain, **"SERIAL WORLD"** disponible chez l'éditeur, au 201 McConnell St. P.O. Box 3325, Mankota, Minnesota, 56001, U.S.A. pour la somme de trois dollars. Recommandez-vous de Starfix, et vous saurez tout sur les sérials d'antan, ses héros, ses vilains, ses situations invraisemblables.



■ Deux projets pour *Richard Matheson.* L'un, "What dreams may come", d'après son propre roman, traite de la vie après la mort et devrait comporter une descente aux enfers. L'autre, est basé sur les phénomènes paranormaux et sera l'objet d'une série télévisée de vingt heures pour la chaîne ABC. Matheson, qui a écrit trois des quatre segments du scénario de **TWILIGHT ZONE,** vient de remettre un traitement de 200 pages de la série à ABC.
■ Ah ! **EMMANUELLE 4** encore ! Ecoutez-moi un peu de scénario : "elle entre en clinique pour rajeunir son aspect (c'est *Sylvia Kristel*), elle ignore encore qu'elle va devenir une mutante : une femme de 40 ans dans le corps d'une fille de 19". C'est pas de la science-fiction, ça ?
■ *Robert Duvall* revient, sous la direction de *Bruce Beresford (HEROS OU SALOPARDS) dans* **TENDER MERCIES,** chronique intimiste d'une star de la chanson à la retraite écrite par *Horton Foote.*
■ *Tom Savini* a signé les maquillages ultra-sanglants de **THE PROWLER** alias ROSEMARY'S KILLER, encore un psycho-killer avec un G.I. fou et les vétérans *Lawrence Tierney* et *Farley Granger.*
■ La suite des GRANDS FONDS arrive : **THE DEEP II.** Préparez vos bouées de sauvetage !
■ Le groupe rock favori du monde entier, les *Rolling Stones* crèvent l'écran dans un gigantesque film-concert de *Hal Ashby* **LET'S SPEND THE NIGHT TOGETHER,** tourné lors de la dernière tournée américaine du groupe.

■ *George Kennedy* (L'ARCHER ET LA SORCIERE) avec une tarte à la crème sur la figure, c'est l'un des sinistres moments de **WACKO** de *Greydon Clark* (WARNING, TERREUR EXTRA-TERRESTRE), une parodie des succès du box-office de ces dernières années, avec aussi *Stella Stevens, Joe Don Baker, Charles Napier.*
■ Après le succès de **TRON,** *Walt Disney Productions* aurait en préparation deux autres films utilisant les techniques de synthèse de l'image par ordinateur.
■ *Sidney Lumet,* infatigable, filme **DANIEL** d'après le roman LE LIVRE DE DANIEL de *E.L. Doctorow* (RAGTIME), évocation de la vie de la progéniture d'Ethel et Julius Rosenberg, célèbres victimes de la chasse aux sorcières.
■ Grand retour du film de bande cette année, mis à part les deux prochains films de *Francis Coppola* **OUTSIDERS** et RUMBLE FISH (voir n° 1), on nous annonce pour bientôt : CRUISIN HIGH de *John Bushelman* et BAD BOYS de *Rick Rosenthal* (HALLOWEEN II).
■ Le tournage de **MR MOM** de *Stan Dragoti* (LE VAMPIRE DE CES DAMES) avec *Michael Keaton, Teri Garr* (COUP DE CŒUR) et *Martin Mull* a commencé en janvier.
■ Une superproduction française à la CALIGULA où, à l'instar de *Malcolm Mc Dowell* et *Peter O'Toole,* les acteurs principaux accepteront, peut-être, de tourner nus : **SCIPION L'AFRICAIN** avec tenez-vous bien ! *Roger Hanin, Macha Méril* et *Alain Cuny* (!) ainsi que toute une pléiade d'acteurs de "hard" dont *Piotr Stanislas* (CALIGULA ET MESSALINE) et *Brigitte Lahaie.* On ne connaît pas encore le nom du réalisateur pressenti.
■ *Taylor Hackford* (OFFICIER ET GENTLEMAN) réalise le remake de **OUT OF THE PAST,** le chef-d'œuvre de *Jacques Tourneur.*
■ **RAMBO** casse tout partout. Le chef-d'œuvre de *Ted Kotcheff* se retrouve premier (après E.T. bien sûr) en Australie, en Allemagne, en Italie, au Japon et en Espagne ! Youpi !
■ Un nouveau *Stanley Donen !* : **LOVE RIO** avec *Michael Caine.* Le tournage est prévu pour avril.



■ *Ernest Borgnine* (SOUDAIN LES MONSTRES!), *Richard Roundtree* (SHAFT), *Linda Day George* (LOOKER) dans un polar violent de *Lawrence D. Foldes* : **YOUNG WARRIORS** (jeunes guerriers), avec aussi *James Van Patten, Anne Lockhart* (mignonne), *Tom Reilly*. Encore de l'autodéfense, ou la première des imitations de RAMBO?

■ La sortie américaine de **EVIL DEAD** se prépare en catimini. Le film est deuxième au box-office anglais derrière E.T. De quoi espérer pour les U.S.A!

■ En attendant, *Sam Raimi* et *Bruce Campbell* préparent **THE XYZ MURDERS** (ex-RELENTLESS), le film criminel le plus incroyable du siècle, à en croire les annonces.

■ On dit que les producteurs de **SEVEN MAGNIFICENT GLADIATORS** de *Bruno Mattei* (Starfix 2) auraient trouvé le film tellement nul qu'ils projetteraient de ne pas le sortir. Ça paraît bizarre...

■ *Mario Puzo* (LE PARRAIN) au scénario, *John Alonso* (ADIEU MA JOLIE) à la photo et *Robert Evans* (producteur de LOVE STORY et CHINATOWN) à la réalisation, c'est **COTTON CLUB**, l'histoire d'une boîte célèbre de Harlem, avec *Richard Gere*.

■ Un super héros de B.D., chanteur de rock-savant-mutant, dont le regard est aussi perçant qu'un rayon X, c'est le personnage principal de **SHIELDS AGAINST THE DEVIL** (ANOTHER BUCKEROO BANZAI ADVENTURE), une comédie au budget de 20 millions de dollars.

■ *Richard Gere* une fois de plus présent, au côté de *Michael Caine* cette fois dans **LE CONSUL HONORAIRE** réalisé par *John Mackensie* d'après le roman de *Graham Green*.

■ C'est en avril prochain que *Richard D. Zanuck* (LES DENTS DE LA MER 1 et 2, THE VERDICT) lancera la production de **NINJA**, le prochain *John Carpenter* d'après le best-seller d'*Eric Van Lustbader*. Lieux de tournage : Japon et U.S.A. Ouf! Carpenter + Ninja. Quel délire!

■ Parallèlement à la sortie de **DARK CRYSTAL**, le Museum d'Histoire Naturelle lance une exposition de cristaux géants. Une partie des décors du film devrait être exposée de surcroît.

■ Après NIGHT SHIFT, *Ron Howard*, ex-vedette de la TV "Les jours heureux", va réaliser **SPLASH**, une histoire de sirène.

■ *Peter Weir* (LAST WAVE) aurait été contacté par le producteur *Freddie Fields* pour mettre en scène **2010 : ODYSSEY 2**, d'après le roman d'*Arthur C. Clarke* qui faisait suite à son 2001 filmé en 1968 par *Stanley Kubrick*.

■ *Sylvester Stallone* (RAMBO), toujours sur la brèche, s'apprête à entreprendre, dès qu'il aura fini de mettre en scène STAYING ALIVE, suite de LA FIEVRE DU SAMEDI SOIR avec *John Travolta*, un nouveau projet : **LE PARRAIN III** qu'il écrira, produira et réalisera pour Paramount. Il prépare aussi PLUCK THE EAGLE.

■ **KISS OF THE SPIDERWOMAN** (le baiser de la femme-araignée) aura pour réalisateur *Hector Babenco* (PIXOTE) et pour vedettes *Burt Lancaster* et *Raul Julia*. Tournage à Paris et au Brésil dès le mois d'avril.

■ Version complète de **MAD MAX** distribuée en salle en France? Vous plaisantez, disent certains. C'est la version américaine de 94 minutes à laquelle nous avons droit, avec en plus le doublage des voix en américain. La *vraie* version, c'est la version australienne, parlée australien, et qui dure 100 minutes. Est-ce qu'on la verra un jour, celle-là?

■ *Barbara Carrera*, dans le prochain *Chuck Norris* : **LONE WOLF MC QUADE** réalisé par *Steve Carver* (CAPONE). Et devinez quoi? Il y a aussi le grand *David Carradine!*

■ Le plus grand succès de Broadway de ces dernières années, **CHORUS LINE** de *Michael Bennett* devient un film. Evaluation du projet : 15 à 20 millions de dollars!

■ Une B.D. de plus pour le grand écran (voir n° 1) mais non des moindres : **BATMAN**. Le film en est au stade de l'écriture.

■ Fans de *Barbara Hershey*, réjouissez-vous! La star de L'EMPRISE sera au générique de **THE RIGHT STUFF** de *Phil Kaufman* (Starfix n° 1).

■ Stop! Le film de *John Landis* annoncé dans Starfix 1 comme BLACK AND WHITE a changé de titre et s'appelle maintenant **TRADING PLACES**. Outre *Dan Aykroyd, Ralph Bellamy, Don Ameche*, déjà annoncés, il y aura aussi *Eddie Murphy, Jamie Lee Curtis*, et le rock-singer *Bo Diddley* (!).

■ *Burt Reynolds* se défoule un peu en compagnie de *Loni Anderson* la toute charmante : c'est **STROKER ACE** de *Hal Needham* (tiens donc). Encore un bon rendez-vous pour les paresseux désireux de se remplir les poches avec les billets verts des spectateurs.



■ On connaît à présent la distribution de **PAVILLONS LOINTAINS** d'après *M.M. Kaye : Ben Cross, Amy Irving, Omar Sharif, John Gielgud, Robert Hardy, Rossano Brazzi*, et *Christopher Lee*.

■ Ça y est! C'est officiel! **RAMBO II** (enfin, FIRST BLOOD II) est en route! Cette fois-ci, on va peut-être envoyer *Stallone* démolir la totalité de l'Empire Soviétique...

■ *Mark Reichert* (UNION CITY, grand film mythique avec Debbie Harry) va réaliser **BURNING BRIDGES** avec *Bette Davis, Oliver Reed, Helen Mirren, Anthony Andrews*. Tournage août à Zaghreb, d'après une nouvelle de *Henry James*.

■ Le record du box-office allemand de la Columbia (RENCONTRES DU 3ᵉ TYPE) près d'être battu par **BLUE THUNDER** (Starfix 1 et 2) qui casse la baraque. On en trépigne d'impatience.



■ Vers fin 1985, nous découvrirons **THE BLACK CAULDRON** (Le Chaudron Noir) autre projet de chez *Disney*. Histoire classique de sorcellerie et de quête opposant un héros extra-lucide au puissant Homed King qui veut s'emparer du chaudron pour faire revenir à la vie une armée de morts. *Joe Hale* semble être le maître d'œuvre du film, à la partition musicale composée par *John Williams*. On y rencontrera aussi Gurgi, petit personnage étrange qui promet d'être aussi attachant que Yoda ou E.T.

■ Toujours chez *Disney*, une nouvelle version de **LA BELLE ET LA BETE** sera réalisée par *Carroll Ballard;* il est aussi question d'un long métrage où l'animation image par image serait utilisée. *Daniel Allen* figurerait au générique, et *Vincent Price* assurerait la narration. Le titre du film : VINCENT. On annonce aussi un mystérieux projet autour de Sherlock holmes : BASIL OF BAKER STREET.

■ *Jack Nicholson* et *Timothy Hutton* seront réunis dans ROADSHOW, sous la direction de *Martin Ritt* pour la MGM. Une histoire d'aventure décontractée écrite par *Robert Getchell*.

■ **RAN** d'*Akira Kurosawa* (sa version du Roi Lear) va enfin se faire au mois d'avril, avec *Tatsuya Nakadai* dans le rôle central.

■ *Antonioni* pas mort: le producteur français *André Djaoui l'a mis sur le coup pour deux projets de film avec des acteurs prestigieux :* **THE CREW** (L'équipage) aura *Burt Lancaster, Mel Gibson* et *Robert Duvall*, tandis que **WINTER** (L'hiver) bénéficierait de la présence de *Jack Nicholson* et *Mick Jagger*. Et tout ça pour du Antonioni. Malheur...

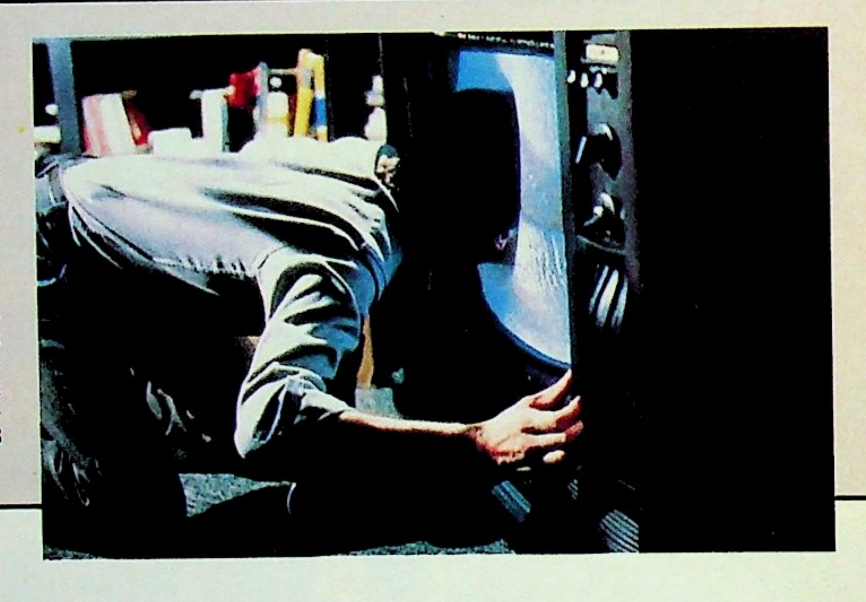
■ Encore des projets en relief : **TIGER MAN** de *George Roberts*, OPIUM de *Terence Young*, REFLECTION OF HORROR de *Dan Symmes*.

■ **LA FOIRE DES TENEBRES** de *Jack Clayton* d'après *Ray Bradbury* s'annonce comme la première incursion des studios Disney dans l'horreur : décapitation, décompositions, etc. *Jason Robards* et le reste de l'équipe croyaient peut-être tourner un film pour gosses, mais on leur a joué un bon tour!



THE HUNGER de Tony Scott commence à révéler quelques-uns de ses secrets : Catherine Deneuve y joue une des dernières survivantes de la race des vampires, normale en apparence, mais avide de sang pour conserver sa jeunesse et son immortalité. Elle se nomme Myriam Blaylock et a traversé l'époque de l'Egypte ancienne, celle de la Rome impériale, et la persécussion de son "peuple" en Europe centrale dans les temps médiévaux. Myriam partage à présent une vie de luxe avec John Blaylock, son amant depuis 400 ans (David Bowie). Mais JOHN n'est pas vraiment un vampire et commence à dépérir, à vieillir à vue d'œil. Il lui faut du sang frais pour empêcher les ans de le rattraper : c'est "The Hunger", la Faim...

VIDEODROME a beau être génial, le public américain l'a complètement boudé. C'est un des échecs commerciaux les plus retentissants de l'année. Comment est-ce possible ? se demande Doug Headline, effondré. Il paraîtrait même que les distributeurs français n'envisageraient même pas de sortir le film. Le chef-d'œuvre de David Cronenberg restera-t-il invisible dans notre pays ? Echapperez-vous à la télévision hallucinogène qui crache des tripes ? Pourrez-vous vous passer des bras câlins de Debbie Harry ? Moi pas ! Envoyez-nous vos lettres de protestation que nous transmettrons au CIC pour lutter jusqu'au bout pour sauver VIDEODROME : Starfix, Croisade Videodrome, 23, rue Vernet, 75008 Paris.



ECHOS BIS P. 94

TABLEAU DE COTATIONS

	N.B.	D.B.	F.C.	C.G.	D.H.	F.A.L.	D.M.
AIRPLANE 2	2		3		3		
LE CAMION DE LA MORT	– 2	– 2	– 2	– 2			– 2
CREEPSHOW	3	2	1	3	3	1	3
DARK CRYSTAL					3	3	3
LE DEMON DANS L'ILE		1	1		– 2	3	1
LE DERNIER COMBAT	4	3	4	2			
LES DIEUX SONT TOMBES SUR LA TETE		– 1		1		2	1
L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE	3	4	3	3	4	1	4
L'EMPRISE	3	2	3	1	1	1	1
THE EVIL DEAD	2	1	3	2	1	0	1
HALLOWEEN III, LE SANG DU SORCIER	2	1	4	4	2	– 1	1
HEROS D'APOCALYPSE	– 2		– 1	– 2	– 2		– 2
L'HOMME DANS L'OMBRE	– 1		– 1	– 2			– 1
HYSTERICAL				– 2			– 1
LOOKER	4	4	3	4	4	4	3
MAD MAX	4	4	1	4	3	0	4
MEURTRES EN 3 DIMENSIONS	– 2	– 2	– 2	– 1	– 2	– 2	
MORT AUX ENCHERES		1		– 2		– 2	
L'ŒIL DU TIGRE	3	2		3	3	3	
PHOBIA		– 2	– 1	– 2	– 2		– 2
PINOCCHIO	3	2		4	4	3	4
LE PRIX DU DANGER	– 2	– 1	– 1	– 2	– 2	– 2	
RAMBO	4	4	3	2	4	2	2
SANS RETOUR		2	2	3			1
TENEBRAE	4			4	3		3
TOUT L'OR DU CIEL	2				2	1	1
THE VERDICT		2		2	1	2	2
ZOMBIE	4	4	4	4	4	2	4

Nul : – 2 - Mauvais : – 1 - Médiocre : 0 - Honnête : + 1 - Bien : + 2 - Excellent : + 3 - Génial : + 4.
N.B. : Nicolas Boukrief. D.B. : Daniel Bouteiller F.C. : François Cognard. C.G. : Christophe Gans
D.H. : Doug Headline. F.A.L. : Frédéric Albert Lévy. D.M. : Dominique Monrocq.

SORTIES PRÉVUES

AVRIL

J'AURAI TA PEAU (I, The Jury) de Richard T. Heffron, avec Armand Assante, Barbara Carrera. Bon petit polar sympa et mouvementé de l'auteur des *Rescapés du Futur*.

DAR L'INVINCIBLE (The Beastmaster) de Don Coscarelli, avec Marc Singer, Tanya Roberts, Rip Torn, John Amos. Avec un titre ringard, bientôt l'un des meilleurs fleurons de l'Heroïc Fantasy.

LE MONDE SELON GARP (The World according to Garp) de George Roy Hill, avec Glenn Lose, Mary Beth Hurt, John Lithgow. Adaptation du chef-d'œuvre de John Irving par le réalisateur de *L'Arnaque*. Peut-être un grand film...

TU ES FOU JERRY - ex : Hors d'Œuvre varié - (Smorgasbord) de Jerry Lewis, avec Jerry Lewis, Herb Edelman, Francine York. En attendant *King of Comedy*...

L'INDIC de Serge Leroy avec Daniel Auteuil, Thierry Lhermitte, Pascale Rocard. Un polar français de plus ou un petit film original? Réponse en avril.

CREEPSHOW de George A. Romero, avec Hal Holbrook, Adrienne Barbeau, Fritz Weaver, Leslie Nielsen. Plus qu'un mois avant le nouveau Romero ! Pas trop tôt...

LA VIE EST UN ROMAN de Alain Resnais, avec Vittorio Gassman, Géraldine Chaplin, Fanny Ardant. Les affiches de Bilal commencent à orner les salles. Pourvu que le film soit à la hauteur.

TENEBRE de Dario Argento, avec Anthony Franciosa, Daria Nicolodi, John Saxon, Giuliano Gemma. Enfin en France l'un des meilleurs films de l'année par le plus grand auteur italien de notre temps.

MAI

KING OF COMEDY de Martin Scorcese, avec Jerry Lewis, Robert De Niro, Diahnne Abbott. Un trio hors pair pour l'ouverture du Festival de Cannes : Scorcese + Lewis + De Niro...

LES AVENTURIERS DU BOUT DU MONDE (High Road to China) de Brian Hutton, avec Tom Selleck, Bess Armstrong, Jack Weston. A en juger par le promo-reel (30 mn d'extraits) film d'aventure sans intérêt aucun.

PIEGE MORTEL (Death Trap) de Sidney Lumet, avec Christopher Reeve, Michael Caine, Dyan Cannon. Retour au thriller pour l'auteur de *Serpico*.

BARRY LYNDON de Stanley Kubrick, avec Ryan O'Neal, Marisa Berenson. Reprise de cet impérissable chef-d'œuvre du réalisateur d'*Orange Mécanique*.

JUIN

LES MONUMENTS DE L'EPOUVANTE. Reprise de classiques du cinéma fantastique : *Le Corbeau, La Tour de Londres, La Momie, Le Chat Noir, Le Loup-Garou*. De quoi rattraper le temps perdu...

FOLIE AU COLLEGE (National Lampoon's Class Reunion) de Michael Miller, avec Gerrit Graham, Michael Lerner. Le nouveau film, comique cette fois, de l'auteur de *Horreur dans la Ville*.

JUILLET

CUJO de Lewis Teague, avec William Sanderson, Dee Wallace. Peut être un super film cette adaptation du livre de Stephen King...

ZONE Z

DESCENTE INFERNALE DANS LES PROFONDEURS DU CINÉMA BIS

La zone Z n'a jamais été envisagée comme une descente en règle du cinéma-bis. J'entends par cinéma-bis, un cinéma populaire, non entaché d'un quelconque esprit de chapelle, et consommé dans ses salles de quartier étouffantes, par un public vierge, prêt à succomber sans ricaner aux délires les plus fous. Un public qui n'en a rien à jeter des génériques incomplets et des versions rigoureusement intégrales (si les cinéphilomaniaques voient ce que je veux dire...).

Un peu comme dans *Cinéma-Bis,* ce petit appendice génial autrefois coincé au milieu de la défunte *Vampirella,* nous avons décidé de parler ici de ce cinéma qui n'intéresse les critiques respectueux (que Godzilla les dévore...) qu'en tant que phénomène marginal (peuh ! C'est tout le contraire) ; de ce cinéma dit "ringard" où l'on n'ose plus s'aventurer de peur de perdre son temps et son sérieux ; de ce cinéma éphémère et rare que des circuits de distribution étriqués enterrent prématurément ; de ce cinéma qui fait pourtant toute l'histoire du cinéma.

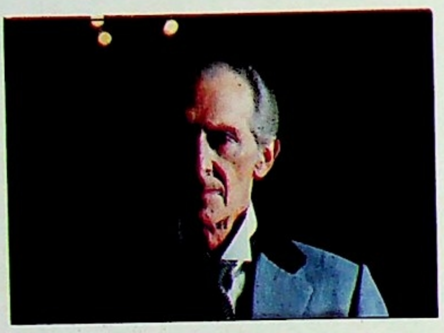
Mais les marchands de soupe courent toujours. Galvanisés par des producteurs sans scrupules, les Italiens copient de plus en plus servilement les produits américains, renonçant à leurs racines, leurs mythologies, leurs instincts. Ils ne pillent plus un genre, mais singent carrément un style de cinéma (le film d'action américain), malheureusement pas fiable à l'intérieur de leur système de production actuel. Les box-offices, plus que l'imagination, suscitent les inspirations : pas étonnant alors que le sang et le sexe engloutissent la poésie et le macabre...
Enfin, je guette tout de même dans l'ombre : parmi les séries Z que le maudit Colonel Kurtz n'a pas encore sabrées, j'en trouverai bien une à vous refiler en douce...

LES DINOSAURES DANS L'ARENE

Non, ce n'est pas Mardi Gras fêté par l'équipage du commandant Cousteau, mais les créatures ridicules du *Mystère de l'Ile aux Monstres* de Juan Piquer.



Le cinéma fantastique espagnol est dans la dèche. Autrefois théâtre des délires du bon Paul Naschy, successivement loup-garou poilu et ventru, Dr Jekyll grimaçant et ventru, Satan cornu et ventru et Dracula baveur et ventru, dans les films (maigres, eux !) de Carlos Aured et Léon Klimowsky, il se révèle aujourd'hui sacrément stérile. Les chevaliers mort-vivants d'Armando De Ossorio n'ont pas dû franchir la rivière des tribunes, et les fables fantastiques acides des Eloy De La Iglesias *(Cannibal Man),* Vincente Arranda *(La Mariée Sanglante)* et Jorge Grau *(Le Massacre des Morts-Vivants)* demeurent sans échos...



Peter Cushing jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus à jouer dans pareil navet...

Naschy, malgré l'échec de son *Returno de Walpurgis,* inédit en France, tente pourtant de sauver les meubles avec *Latidos de Panico,* qu'il réalise et interprète à nouveau. Une vague histoire de chevalier mort-vivant revenu terroriser un village. En tous cas, le mystère reste entier : comment le gros Paulo est-il parvenu à introduire sa bedaine poilue dans l'armure de fer-blanc ? ?

Juan Piquer Simon *(Supersonic Man)* continue lui, de feuilleter son Jules Verne illustré. Après un *Voyage au Centre de la Terre* contestable *(King-Kong* croisant *Les Envahisseurs* dans une grotte souterraine : dur à avaler quand même...*),* voilà que débarque *Le Secret de l'Ile aux Monstres* (Misterio en la Isla de los Monstruos), production datant de 1981.

Après deux ans, c'est toujours nul. Peter Cushing y joue le rôle pitoyable d'un vieux baron (hélas pas chirurgien !), et Terence Stamp, le collectionneur de papillons et de jeunes filles de *L'Obsédé* de William Wyler, celui d'un bandit de petit chemin. Inutile de préciser que le temps de présence de ces deux acteurs invités est inversement proportionnel à la grosseur de leurs noms sur l'affiche, et qu'ils ont dû se fourvoyer dans pareille galère pour le plaisir de venir chasser le crabe sur les rochers des Iles Canaries, où eut lieu le tournage... Sinon, l'intrigue, banale compote de thèmes chers à Jules Verne (l'île déserte et mystérieuse, la survie d'un groupe de citadins-bons sauvages) sert de prétexte aux exhibitions insupportables d'un professeur de danse cabotin, sorte de petit gnome moustachu plus agité qu'un jouet mécanique détraqué. Comme si ses roulements d'yeux et trébuchements divers ne suffisaient pas, Piquer peuple son île de bestioles foireuses : hommes-algues dégoulinants, créatures du lac noir aux yeux phosphorescents et autres dinosaures ankylosés. La mascarade battait son plein, quand je me souvins avoir laissé le robinet du bidet ouvert...

Quand je revins au cinéma le lendemain, le projectionniste me reconnut et me raconta la fin du film : les monstres lamentables qui arpentaient les clairières de l'île s'avéraient être des machineries factices, destinées à mettre à l'épreuve le jeune héros Miguel (ou Wilfried je ne sais plus), neveu de Cushing. Hum, pas net tout ça. On soupçonne Piquer d'avoir modifié son scénario après avoir jeté un coup d'œil sur les amas caoutchoutesques d'Emilio Ruiz, le charpentier des effets spéciaux. Vérifiez toujours vos robinets...

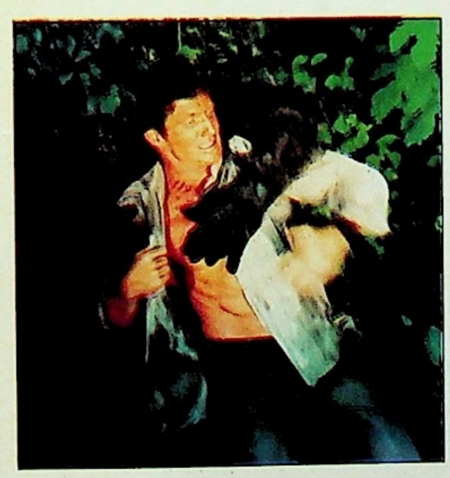
VOYAGE AU BOUT DE L'APOCALYPSE

Des îles toujours, mais truffées de vietcongs sadiques, de soldats U.S. déboussolés et de pièges mortels. Tel est le cadre des aventures de ces *Héros d'Apocalypse.* David Warbeck *(L'Au-delà)* y campe un officier américain viril et courageux. Sa mission : détruire l'émetteur radio d'un camp ennemi. Le metteur en scène Antony Dawson (alias Antonio Margheriti), revenu du gothique italien *(La Sorcière Sanglante),* de l'espionnage psychédélique *(Opération Goldman)* et du cannibalisme urbain *(Apocalisse Domani),* acharne cette fois sa complaisance sur la guerre du Viêt-Nam. Pompant personnages, prises de vues (les plans au-dessus des ventilateurs), et musique à Coppola, Cimino et Wagner, il a réalisé un film techniquement supportable (maquettes en feu réalistes, décors originaux de jungles, caméra très mobile) mais idéologiquement méprisable. Plus intéressé à décrire des tortures physiques répugnantes (rats dévorant des prisonniers dans leur cage en bambou) et autres détails sordides (le viol de la journaliste), qu'à brosser des semblants de portraits psychologiques, Dawson ne donne à cette guerre traumatisante, pas plus de relief qu'à une page de faits divers ou à un rapport d'autopsie. Des flash-backs d'empoignades entre anciens

copains ne suffisent pas à nous faire partager le sort des protagonistes, si funeste soit-il. Tout comme le sacrifice final du héros Warbeck n'efface pas les massacres des soldats "sous l'emprise de la propagande"... Va pas trop loin Antonio. Un tel état d'anéantissement psychologique et physique ne peut suffire à justifier la mission rédemptrice de ton officier macho, qui flingue allègrement "sans même prendre le temps de réfléchir". C'était fatal : toujours à l'affût d'une bonne affaire, Margheriti a trouvé là le terrain propice pour déchaîner en toute légitimité des génocides filmés sous tous les angles, à gros renfort d'effets spéciaux gore. Un pauvre film quoi.

Restent la poitrine flasque d'une Tisa Farrow méconnaissable (où est la nymphette de MELODIE POUR UN TUEUR?), et la prestation risible de John Steiner, émule longiligne de Brando (le célèbre Colonel Kurtz d'APOCALYPSE NOW...) qui écoute sur sa stéréo des enregistrements de rafales de mitrailleuses.

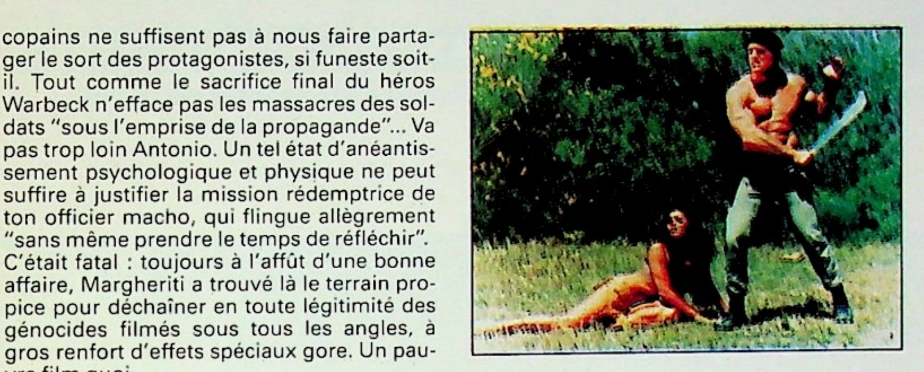
LA REINE DES GUENONS CONTRE LES GORILLES ROBOTS



L'aventurier Burt (Brad Harris) et le gorille Robert en plein tango.

Pour clore en beauté ces expéditions équatoriales, parlons un peu de JUNGLE 2000 de Robert Morris, alias Roberto Montero, redistribué récemment par Eurogroup, et déjà sorti en 1968 sous le titre EVE, VENUS SAUVAGE.

Vous savez à quoi ressemble une sauvageonne vous? Et bien, imaginez quelque chose de moins courbé et moins poilu qu'une guenon, ajoutez-y de longs cheveux



La belle sauvageonne et son héros mercenaire (Brad Harris) affrontant la jungle luxuriante...

blonds toujours propres, un caleçon de peau bien ajusté, deux noix de coco sur les seins, et vous obtenez une de ces héroïnes souriantes, simplettes et malodorantes (même les porteurs fuient...), si appréciées des Italiens dans les années 65-70. Liana, Jungla, Gungala, Tarzana... Filles d'aventuriers abandonnées ou survivantes d'un crash d'avion, elles engloutissent des bananes et des cornflakes, font du gringue aux phacochères et passent le reste du temps à espionner les beaux aventuriers musclés. Justement, voilà notre héros. O surprise, il est personnifié par Brad Harris, ex-vedette de péplums (il terrorisait Gainsbourg dans *Hercule se déchaîne*) et récemment réemployé avec son pote Dan Vadis par Luigi Cozzi pour *Hercule.*

Parti à la recherche du savant fou Albert (!), qui téléguide à partir de son laboratoire des gorilles au cerveau trafiqué, notre mercenaire est surpris en pleine ablution matinale par Eve, la tarzane du coin. Après avoir échangé quelques cacahuètes, ils partent ensemble à l'assaut de la grotte aux gorilles. Cette œuvre mémorable, due au trio Brandi-Zucker-Mauri, déjà responsable de l'envoûtant *Massacre des Vampires,* attendrira plus d'un amateur de sérials. Erotisme torride (il faut voir l'épaisse Vénus folâtrer nue dans la savane), suspense démoniaque (le docteur fou Albert parviendra-t-il à asservir le monde avec sa horde de trois gorilles?), science-fiction angoissante (quel est donc ce feu rouge de 2 CV qui clignote sans cesse au centre du mobilier formica du laboratoire?) et morale écologique (Eve délaissera l'aventurier Burt pour le gorille Marcel, séduite par les fermetures Eclair de son déguisement). Tels sont les ingrédients de cette monstrueuse épopée sauvage. Que le roi Mel Brooks en prenne de la graine...

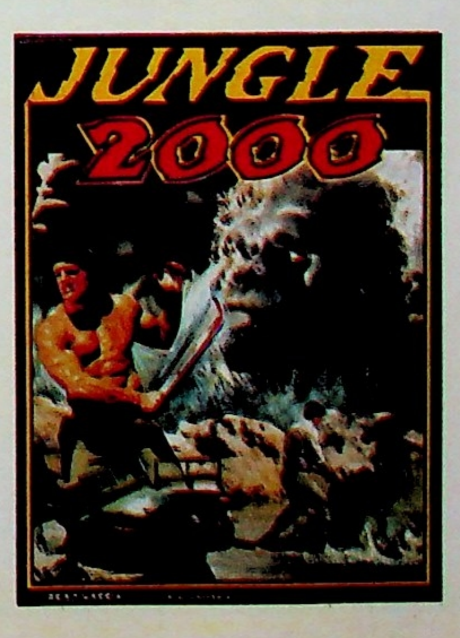
DAN BRADY et Cheeta ■

FICHES TECHNIQUES :

LE MYSTERE DE L'ILE AUX MONSTRES (Misterio en la Isla de Los Monstruos). Espagne. 1980. PR : Francisco Ariza for Piquer Prod. R : Juan Piquer Simon. SC : Juan Piquer, Jorge Grau. PH : Andres Berenguer. MUS : Alfonso Aguilo. DEC : Gumer Andres. SFX : Emilio Ruiz. 1 h 40. DIST : R.I.D. Avec : Ian Serra, David Hatton, Bianca Estrada, Gasphar Ipua, et dans des rôles terriblement rapides : Peter Cushing et Terence Stamp.

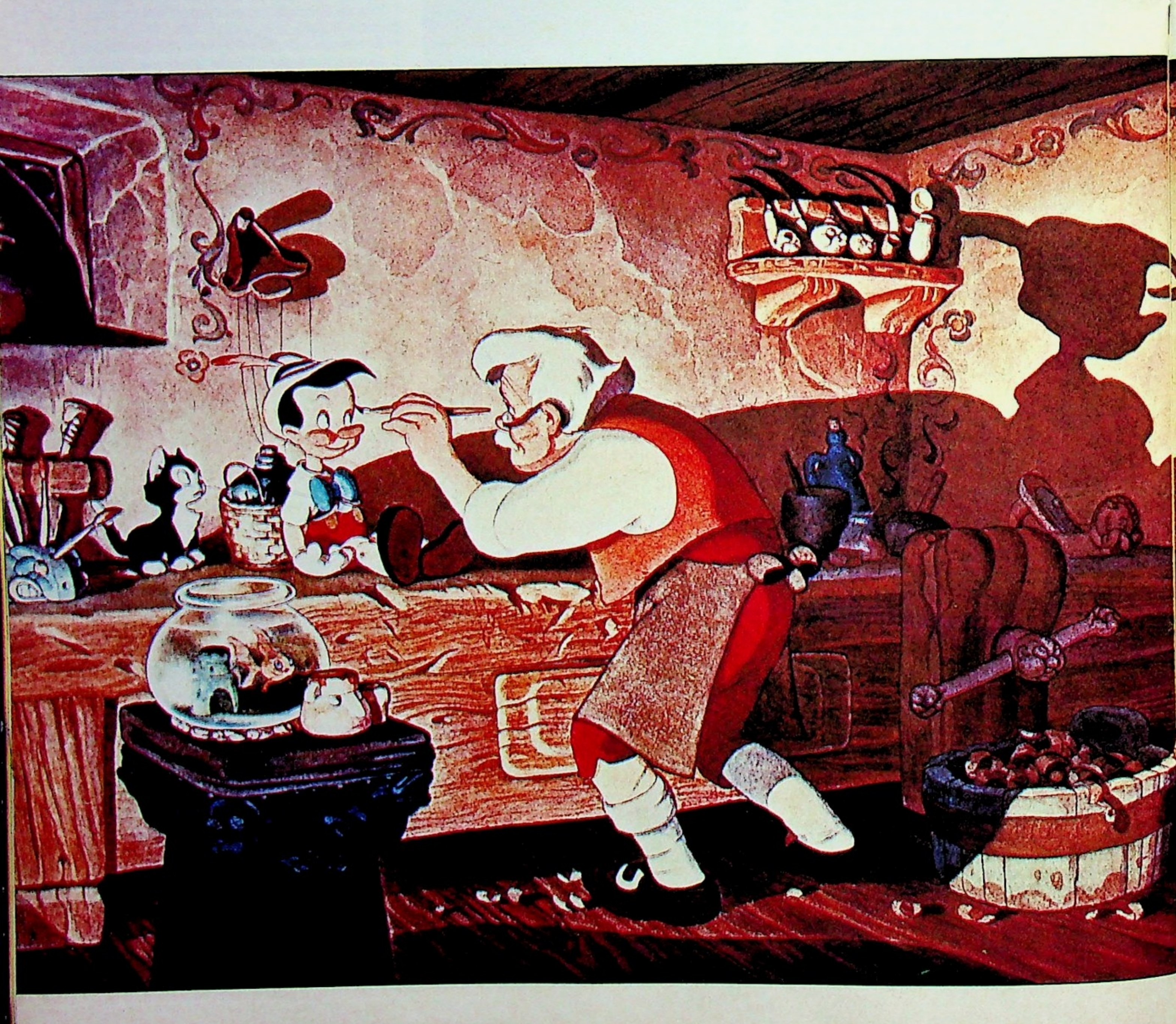
HEROS D'APOCALYPSE (Il Cacciatore dell'apocalisse). Italie. 1981. R : Antony Dawson, alias Antonio Margheriti. SC : Dardano Sacchetti. PH : Ricardo Pallottini. MUS : Franco Micalizzi. 1 h 40. DIST : P.M. Productions (cinéma) ; SOUTH PACIFIC VIDEO (vidéo) Avec : David Warbeck, Bobby Rhodes, Tisa Farrow, Margi-Eveline Newton, et John Steiner.

JUNGLE 2000 ex EVE, VENUS SAUVAGE. (Eva, La Venere Selvaggia). Italie. 1967. PR : Ralph Zucker, Walter Brandi for "Three Stars Films". R : Robert Morris, alias Roberto Mauri. SC : Roberto Mauri, Ralph Zucker. PH : Mario Mancini. MUS : Roberto Presagio. 1 h 35. Avec : Brad Harris (Burt), Esméralda Barros (Diane), Mark Farran, Adriana Alben, Aldo Cecconi et dans le rôle d'Eve, la reine des guenons : Ursula Davis.



Pinocchio, c'est quoi? C'est un dessin animé, non? Du Disney, pour les enfants. Avec plein de petites fleurs bleues, d'oiseaux qui chantent, hein? Bon, alors qu'est-ce que Frédéric Albert Lévy a bien pu voir de sexuel là-dedans, nom de Dieu? Il va sans dire que l'équipe dans son ensemble rejette en bloc les assertions fumeuses de notre collaborateur un peu louche! Hum...

Le conte de Collodi est connu. Le film de Walt Disney l'est autant, sinon plus, puisque c'est lui qui a contribué à fixer dans l'esprit du public la silhouette du petit pantin de bois devenu un jour vivant. Pourtant, aujourd'hui encore, la magie des images est telle qu'elle réserve au spectateur d'étonnantes surprises.



Pinocchio
Nom d'un petit bonhomme !



La maison Disney fête cette année son soixantième anniversaire, et peu d'anniversaires méritent autant d'être fêtés que celui-ci. Certaines mauvaises langues prétendent même que c'est avec le succès des reprises régulières de ses anciens films qu'elle peut s'offrir les échecs de tous ses films récents. Cependant que *Tron, nec plus ultra* de la technique, était vu par 265 000 spectateurs à Paris, *Les aristochats*, cette vieille chose, en attiraient plus du double – 655 000.

Le *Pinocchio* qui ressort pour Pâques a quarante-trois ans ! Deux ou trois pauses musicales remplies de guimauve trahissent, pendant quelques minutes, cet âge vénérable. Mais le film possède dans son ensemble une perfection technique et une audace narrative que nombre de dessins animés récents lui envieraient. Précision de trait, fraîcheur des couleurs, richesse des décors, bien sûr... Mais il faudrait surtout parler, même si cela semble un peu paradoxal pour un tel film, d'"interprétation" et de "mise en scène".

On a critiqué la technique disneyienne consistant à s'inspirer, pour animer les personnages dessinés, des attitudes de personnages réels. Certaines scènes étaient même dans certains cas interprétées par des acteurs ou par des mimes pour être ensuite transposées dans les dessins du film. On a reproché l'anthropomorphisme sans nuances qui résultait d'une telle méthode. C'est pourtant celle-ci qui, dans une histoire située du début à la fin dans un monde imaginaire, arrive à faire vivre les personnages dessinés. La grimace de Pinocchio s'efforçant de sourire pour affirmer sa virilité alors qu'il est en train de s'étouffer avec la fumée de son cigare, cette grimace héroïque et résignée vaut tous les Césars d'interprétation du monde.

De plus, ces personnages sont toujours vus en rapport avec un espace que la caméra explore, plus qu'elle ne le présente, cette liberté technique répondant à celle de Pinocchio, pantin de bois inerte devenu vivant. Une séquence n'est pas sans rappeler d'ailleurs la fameuse scène du film d'Hitchcock *Young and Innocent* où un long travelling avant permet au spectateur de découvrir l'assassin caché au milieu des musiciens d'un orchestre : la caméra de *Pinocchio* révèle deux personnages après avoir savamment plané sur et sous les porches et les toits de la ville.

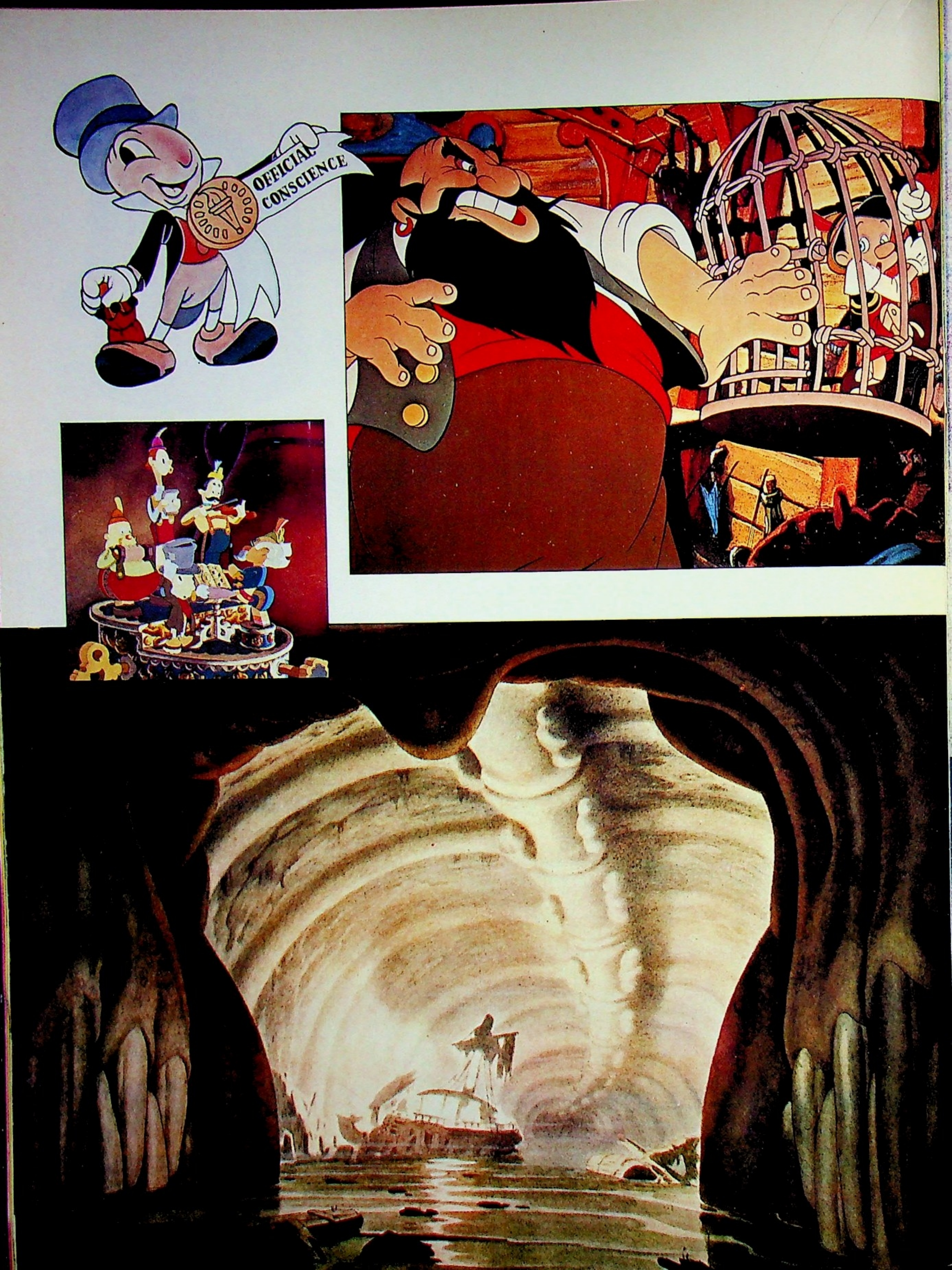
Or l'on sait que, de façon générale, les décors ne bougent pas dans un dessin animé, la technique consistant à garder le même "cellulo" pour un arrière-plan et à ne modifier que les "cellulos" représentant les personnages. Il serait trop long et trop coûteux de tout redessiner pour chaque image. A l'immobilisme du décor s'ajoute un autre défaut : un manque de relief dans le résultat final, puisque les "cellulos" sont posés à plat l'un sur l'autre. Mais Disney disposait d'un système spécial, celui de la caméra *multiplan* (peut-être désuet aujourd'hui avec l'animation par ordinateur, mais qui suscitait bien des jalousies il y a quelques années encore), permettant de filmer, comme son nom l'indique, plusieurs plans à la fois. Les "cellulos" ne sont plus posés l'un contre l'autre, mais séparés par une distance variable, ce qui permet des effets de profondeur saisissants. Cette technique peut dans certains cas combiner des actions se passant dans douze plans différents.

Coquetterie de mise en scène ? Non, parce que cette découverte des "profondeurs", manifeste dès le début du film lorsque Jiminy le Grillon invite le spectateur à pénétrer dans un livre, rejoint le sujet même de l'histoire de Pinocchio. Il s'agit d'un rite de passage : pantin de bois inanimé à l'origine, le héros devient ensuite vivant, et enfin humain. Pour franchir ces étapes, Pinocchio doit parallèlement franchir des étapes d'ordre moral, apprendre à ne pas transgresser les interdits, retrouver le droit chemin chaque fois qu'il s'égare.

Des volumes d'analyse ont été consacrés au conte de Carlo Collodi. Il serait donc vain de prétendre ici révéler quoi que ce soit sur ses significations cachées et sur ses symboles. Mais il convient de remarquer combien Disney a su construire à partir de cette histoire un film à la fois moral et irrévérencieux.

Moral parce que cette histoire est d'abord tout simplement celle de l'éducation d'un petit garçon, et symboliquement, celle du passage de l'enfance à l'âge adulte, avec ses contraintes. Pinocchio quitte la demeure de son "père" Gepetto – l'artisan qui l'a créé – pour se fourvoyer dans les vices du monde. Il se rend vite compte qu'il s'est trompé. Mais ce détour aura eu l'avantage de renverser les rôles : lorsque Pinocchio et son père sont réunis à la fin de l'histoire, c'est celui-ci qui dépend de celui-là. C'est le jeune qui sait faire sortir le vieux de la baleine où ils étaient enfermés.

Certains ont voulu voir dans ce schéma quelque chose de christique : Gepetto serait un dieu qui créerait la vie, Pinocchio un Jésus qui mourrait pantin de bois, victime de son sacrifice, pour renaître et rejoindre son père-dieu sous une forme supérieure (ici, non pas exactement la divinité, mais l'humanité).


OFFICIAL
CONSCIENCE

Disons plus simplement que cette fable très édifiante rejoint un certain nombre d'autres fables très édifiantes si prisées par Disney. Avec cet avantage ici, qu'un critique a fait remarquer : grâce à la génération – presque – spontanée de Pinocchio, on pouvait mettre en scène la Famille sans aborder la gênante question de l'origine de la Famille, autrement dit la Sexualité. C'est ainsi que dans *Mickey* on rencontrera tous les *Onc'* Picsou que l'on voudra, sans jamais croiser un *Papa* Picsou…

Pourtant, cette sagesse d'ensemble s'accompagne de multiples insolences, qui, pour se cantonner dans le détail, n'en sont pas moins très claires. Jiminy le Grillon ne s'interdit pas à l'occasion les plaisanteries grivoises, et s'appuie – par mégarde ? – sur le postérieur d'une charmante dame de porcelaine. Ne parlons pas du négligé de certaines de ses attitudes, pour ne pas dire de ses poses. Et la robe de la Fée est-elle bien décente? C'est bien plus une chemise de nuit qu'une robe de fée, pour dire la vérité !

On remarquera que le nez de Pinocchio s'allonge uniquement en présence de cette Fée. On voudrait être sûr que c'est uniquement pour le punir de ses mensonges ! Mais lorsqu'il s'allonge et se ramifie au point de contenir un nid d'où s'échappent de petits oiseaux, il semble qu'il n'y ait guère de doute sur la créativité – sur la *pro*créativité – de ce nez. Sans parler du fait que, lorsqu'il découvre le monde – ô combien condamnable et dangereux – de l'Ile Enchantée, Pinocchio voit pousser sur son corps, comme par hasard, une belle paire d'oreilles et une longue queue.

N'allons pas plus loin. Tout cela montre simplement que le dessin animé n'a pas attendu Bakshi et son *Fritz the Cat* pour s'adresser aux adultes. On regrettera simplement que la maison Disney se soit faite au fil des ans plus sage, d'une sagesse telle qu'elle fait de ses films des films essentiellement réservés aux enfants. Alors que *Pinocchio,* avec l'universalité des chefs-d'œuvre, reste, quarante ans après sa création, un film que les parents peuvent faire voir à leurs enfants, mais que les enfants doivent faire voir à leurs parents.

FREDERIC ALBERT LEVY







FICHE TECHNIQUE :
PINOCCHIO. U.S.A. 1940. Walt Disney Productions. 87 mn. SUPERVISION : Ben Sharpsteen, Hamilton Luke. DIRECTION DES SEQUENCES : Bill Roberts, Norman Ferguson, Jack Kinney, Wilfred Jackson, T. Hee. DIRECTEURS DE L'ANIMATION : Fred Moore. Franklyn Thomas, Milton Kahl, Vladimir Tytla, Ward Kimball, Arthur Babbitt, Eric Larson, Woolie Reitherman. SC : Ted Sears, Otto Englander, Webb Smith, Will Cottrell, Joseph Sabo, Erdman Penner, Aurelius Battaglia. D'après le conte de Carlo Collodi. CREATION DES PERSONNAGES : Joe Grant, Al Hurter, John P. Miller, Campbell Grant, Martin Provensen, John Walbridge. MUS et CHANSONS : Leigh Harline, Ned Washington, Paul J. Smith. DECORS : Claude Coats, Merle Cox, Ed Starr, Ray Huffine. DIRECTION ARTISTIQUE : Charles Philippi, Hugh Hennessy, Kenneth Henderson, Dick Kelsey, Ken O'Connor, Terrell Stapp, Thor Putnam, John Hubley, McLaren Stewart, Al Zinnen.

Dark Crystal

Grâce aux merveilles de la technique moderne, la lutte entre le bien et le mal prend une nouvelle dimension dans le monde de Dark Crystal. L'incroyable univers aux trois soleils vous ouvre ses portes…





L'immense planétarium d'Aughra dessiné par Brian Froud et sa réalisation effective pour le film.



LES GELFLING

A la mort du Grand Maître Mystique, Jen, le dernier survivant du peuple Gelfling, va recevoir la lourde mission de retrouver le morceau perdu du Crystal avant la prochaine Grande Conjonction. Si la roche translucide n'est pas entière au moment où se confondront dans le ciel les trois soleils, les temps sombres, sous la domination cruelle des Skeksis, dureront éternellement, signifiant la disparition infaillible des Mystiques. Dans son périple, Jen va faire la rencontre de Kira, une jeune Gelfling recueillie comme lui, qui l'accompagnera dans son voyage semé d'embûches...

"Ce sont les Gelfling qui nous ont posé le plus de difficultés, en matière de conception, de la mise au point définitive de leur silhouette... Nous cherchions à créer quelque chose d'attrayant, tout en restant très proche des gens normaux, des humains. Les Gelfling devaient ressembler le plus possible à ce que nous sommes, et, pour cette raison, nous avons eu beaucoup de mal à les mettre en scène, à leur donner une vie authentique. C'était bien plus délicat qu'avec des personnages plus abstraits, moins reliés à notre réalité.

Le contrôle par radio a surtout été utilisé pour le mouvement des yeux. Autrement, ils étaient manipulés selon des méthodes plus classiques de marionnettes. Là encore, dans certains cas, il y avait quelqu'un à l'intérieur pour les animer, des enfants ou des nains...
Il était nettement plus intéressant de mettre en scène deux héros, afin de refléter la double perception (masculine-féminine) de notre société. A l'époque de la préparation du film, ma fille, qui avait alors environ dix-sept ans, a lu l'histoire, et l'a trouvée trop unilatérale dans son point de vue masculin. A l'époque, Kira était plus ou moins une princesse en détresse, tout comme dans *La Guerre des Etoiles*... Elle m'a fait justement remarquer que cela pouvait être amélioré, et à partir de là, nous avons décidé de créer plus de personnages féminins (avant cela, Aughra était un homme, un ermite)... Nous avons donc réécrit le scénario pour donner plus d'importance à Kira, pour rendre son rôle plus consistant, plus fort. Les versions suivantes n'ont fait que développer ces orientations, en cherchant à maintenir l'équilibre entre les deux sexes, un juste milieu..." (J.H.).

Kira (la fille) et Jen (le garçon), dessinés par Brian Froud

Que reste-t-il des amours effrénées et platoniques de Kermit et Miss Piggy, écartelés entre un spectacle ringard à faire pleurer et les blagues grotesques d'un ours cabotin? Pas grand chose, puisque notre télévision nationale a oublié le *Muppet Show* dans un coin de placard, et que personne n'a songé à distribuer *The great Muppet Caper,* seconde aventure cinématographique de ces marionnettes déchaînées... Heureusement, tout ceci n'a pas empêché Jim Henson et Frank Oz de songer à autre chose. *Dark Crystal* est ici pour le prouver.

Que la lumière soit...

C'est un univers magique, en dehors du temps et de l'espace, qu'ont élaboré Henson et Oz, avec la complicité de Brian Froud, qui allait se charger de créer l'esthétique de cette contrée imaginaire. "Tout a commencé par un petit groupe de gens à New York, discutant de l'allure qu'aurait ce monde, ainsi que celle des créatures qui l'habitent. J'ai été responsable de la conception d'un univers tout entier, que nul n'avait contemplé auparavant. J'ai dû tout créer, non seulement l'aspect général du décor, du ciel aux paysages, mais jusqu'aux plus petits détails, comme couteaux et fourchettes, gamelles et poêles à frire, les objets quotidiens des êtres qui vivent sur cette terre."

Mais des dessins de production à la concrétisation d'un décor bâti et de personnages réalistes, crédibles, devant la caméra, près de quatre années allaient s'écouler. *"Dark Crystal,* étant un conte de fée, fait probablement partie pour un chef-opérateur de l'un des genres cinématographiques les plus délicats à filmer." Oswald Morris, le directeur de la photo, poursuit ainsi : "C'est difficile dans la mesure où n'existe aucun jalon visuel qui peut servir de référence à l'équipe. Un conte de fée n'est pas réel ; c'est l'interprétation d'un récit, interprétation qui peut varier selon les individus."

Quoi de plus fantastique, de plus inhabituel, que cet univers peuplé de créatures étranges, de Mystiques et de Skeksis, archétypes du Bien et du Mal, des derniers Gelflings survivants qui devront accomplir la prophétie du Crystal, découvrant dans leur périple tout un monde qui bouge, qui respire, qui vit...? Mais aussi fantasque que puisse être cette contrée, elle se doit néanmoins de répondre à une certaine vraisemblance. Brian Froud le comprend très bien : "Théoriquement, quand on a carte blanche pour inventer un monde neuf, on pense pouvoir le créer radicalement différent du nôtre. Concrètement, cela ne fonctionne pas tout à fait ainsi... Par exemple, nous avions décidé que cet univers aurait trois soleils. C'est une superbe idée qui, une fois explorée logiquement jusqu'au bout, devient source de problèmes. Elle implique qu'il y aurait trois ombres, une chose quasiment impossible à filmer sans semer la confusion." De son côté, Henson s'est heurté au même problème : "Dès le départ, nous avons découvert que la Nature sur cette planète devait conserver des rapports avec notre végétation.Il est en effet peu évident de véhiculer une impression de forêt sans arbres (du moins ce qui y ressemble), ou bien des tons verts prédominants. On n'a alors aucun mal à accepter cette flore étrange grâce aux points de repère."

"Un film rempli de Yodas et d'E.T."
(Frank Oz)

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Dark Crystal ne découle pas de l'immense popularité de Yoda, qui fut animé par Frank Oz. En fait, la préproduction du film était déjà avancée quand il a fallu donner vie à ce mentor extra-terrestre de *l'Empire contre-attaque.* Wendy Midener-Froud, une des collaboratrices de Henson, l'a sculpté, et Frank Oz est allé sur le plateau d'Irvin Kershner : "L'échange d'informations fut surprenant, car nous réalisions certaines choses avec Yoda qui pouvaient nous être utiles, tandis que ma présence et notre expérience les aidaient." C'est à cette occasion que Henson et Oz ont rencontré Gary Kurtz, qui allait les rejoindre sur Dark Crystal. "L'Empire... nous a montré qu'une créature bien conçue pouvait être acceptée du public, et cela nous a donné confiance dans ce principe. A la différence près que Yoda se trouvait en compagnie d'êtres humains... Ce qui est plus



Sur cette page, de haut en bas : La maquette du château du Crystal, miniature parfaite filmée sous des éclairages colorés pour la scène d'ouverture du film. Le décor construit pour les cavernes des Mystiques, où l'équipe se prépare à filmer la veillée funèbre après la mort d'urSu le maître de Jen. A l'intérieur du château, les Mystiques se préparent pour le confrontation finale, devant le Crystal devenu blanc phosphorescent grâce aux effets spéciaux de Brian Smithies et Roy Field. L'énorme décor de la forêt que Jen doit traverser au début de sa quête fourmille de créatures animées dûes à Lyle Conway et Tom Mc Laughlin.

aisé dans un sens, parce qu'ils nous transmettent un registre d'émotions étendu. Dans notre cas, il y avait ce problème de ne pas bénéficier de cette référence, notre structure dramatique ne reposant alors que sur le seul comportement des créatures. Voilà l'ennui avec *Dark Crystal :* vu l'absence de gens "normaux", il fallait se concentrer plus directement sur ces attitudes, comme s'il s'agissait d'acteurs en chair et en os. L'histoire est donc moins aisée à raconter, et les complications deviennent presque insurmontables, car ces créatures ont du mal à accomplir des gestes banals à nos yeux."

Tous ces pièges ont été contournés grâce à un minutieux travail de préparation, obligeant les interprètes de ces habitants d'un autre monde, mimes, clowns, danseurs, acrobates, à s'entraîner bien avant le premier tour de manivelle. "Chaque personnage possédait une équipe attitrée, avec un interprète principal. On le nommait ainsi, car sa mission était de définir la personnalité de la créature, comme un acteur qui rentre dans un rôle, pour ensuite former ses équipiers, qu'ils soient deux ou quatre... A partir de là, mettre au point les mouvements d'un être donné n'est plus qu'une question de répétitions.

Ses caractéristiques particulières étaient développées à un point tel que, lors d'un essai, les opérateurs se souvenaient immédiatement de sa façon de tourner la tête, de cligner des yeux, de marcher, enfin de tous les tics qu'a une personne "normale"... Comme avec des acteurs réels, on répétait, puis on filmait. Ce qui nous laissait une marge de manœuvre sur le plateau, et permettait de modifier les dialogues en fonction des comédiens et des créatures. L'interprète principal disait son texte comme s'il jouait la scène. Tout cela sans se soucier de la post-synchronisation qui interviendrait plus tard. Nous avions ainsi un timing précis des répliques pour le montage, et un contact s'établissait effectivement entre les acteurs..."

A cela s'est bien entendu ajouté le storyboard, avec chaque plan dessiné du film, pour étudier les diverses possibilités d'animation et d'interprétation. Il fallait tenir compte des possibilités de déplacement limitées des personnages, dues au nombre d'opérateurs qui les habitaient. "Après avoir affiché le storyboard, nous étions en mesure de visualiser les idées impraticables, qu'il faudrait tourner différemment pour camoufler les artifices. On redessinait ensuite ces planches, afin d'aboutir à une séquence qui pourrait être filmée intégralement."

Un nouveau symbolisme à l'écran

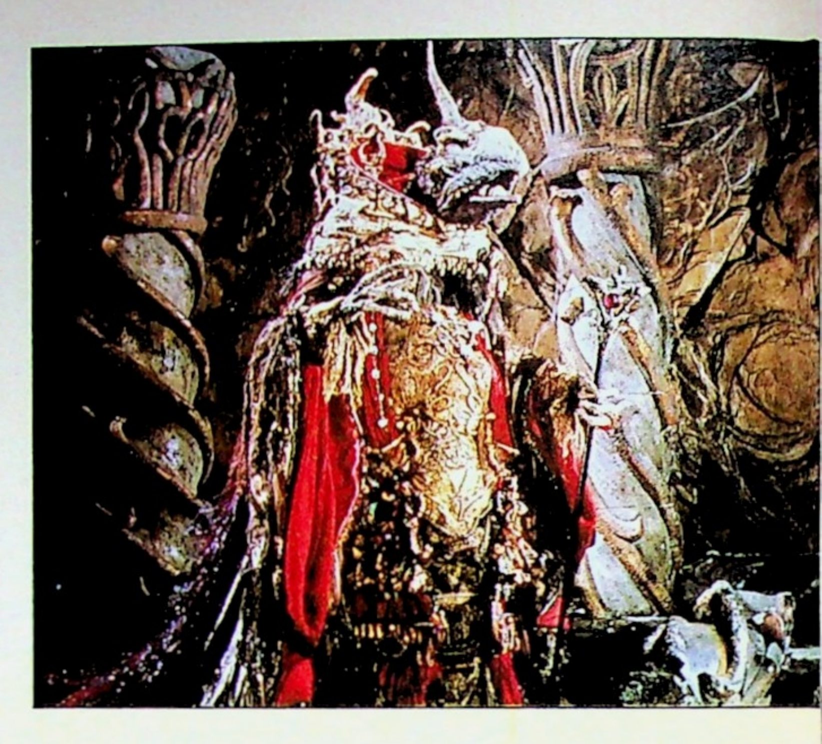
Pendant les vingt huit semaines du tournage principal, Jim Henson et Frank Oz vont se partager le fauteuil de réalisateur. Ici, seule importe une vision unique du film, tous n'œuvrent que pour l'achèvement de leur projet. "Cela aurait été impossible pour n'importe qui d'autre, confie Frank Oz. Mais Jim et moi travaillons ensemble depuis dix-neuf ans, et par conséquent nous nous connaissons à la perfection. Nous sommes souvent en désaccord – comme d'habitude – mais chacun sait quand lâcher du lest ou marquer un point. Si nous étions toujours du même avis, deux metteurs en scène auraient été superflus. Henson, quant à lui, préfère insister sur les centres d'intérêt respectifs :

"Lorsque je jouais, Frank était à la caméra, et vice versa... Les tâches étaient réparties : je me préoccupais plus précisemment des effets visuels, des angles de prise de vue, des mouvements des personnages, tandis que Frank se sentait plus concerné par la personnalité des créatures, les relations entre elles, le jeu des acteurs..."

Car même après le long stade de préproduction, rien n'était acquis avec certitude, et le plus grand soin devait être apporté aux détails les plus infimes. Notamment les yeux des créatures, qui allaient leur donner toute crédibilité...

"Les mécanismes construits pour les yeux, nous dit Gary Kurtz, furent conçus de façon à ce que ces derniers puissent s'accomoder. En temps normal, nul ne fait attention à l'endroit du décor où ils se fixent, mais on peut voir la différence entre un personnage qui regarde à proximité, et un autre vers l'horizon." Mais Sherry Amott, qui a supervisé l'élaboration des habitants du monde de *Dark Crystal,* a eu les pires difficultés à trouver des organes visuels pour les créations de Brian Froud.

"Tout simplement, cela n'existait pas. Il nous fallait une sphère pour recréer un mouvement, et les yeux devaient être fabriqués sur commande. Ceux dont se servent les taxidermistes sont standardisés : lézard, chien, etc. Les yeux artificiels pour l'être humain épousent en général les contours du muscle oculaire. Nous sommes allés par ailleurs au musée de cire de Madame Tussaud, où sont produits des yeux de verre bruns, fragiles, et peu aptes à recevoir un mécanisme. De plus, Brian voulait des







En haut à gauche : l'extravagant costume des Skeksès, miroir de la perversité complexe de leur esprit. Les Garthim en plein raid sur une assemblée de podling sans défense. Gary Kurtz et l'une des marionnettes géantes des Garthim. En-dessous, autour du lit de mort de leur Empereur, les Skeksès se regroupent : la lutte impitoyable pour la succession au trône s'engage.



Le savant Skeksès, personnage inquiétant et dangereux.



Les Garthim, sauvagés bêtes de somme et troupes de choc des Skeksès.

SKEKSES ET MYSTIQUES

"L'un des deux principaux groupes de personnages est celui des Skeksès, créatures malfaisantes. A la base, on les avait envisagés comme des êtres à la structure squelettique, mais il s'avéra assez difficile de les esquisser sur le papier... Leur mentalité méchante, agressive, nous poussa vers l'idée de reptiles, et Brian leur ajouta des caractéristiques d'oiseaux. Nous avons donc mis au point ces dix Skeksès, et les avons façonnés individuellement, donnant à chacun une personnalité différente et précise. Il y a par exemple l'historien, qui consigne tout par écrit ; le trésorier ; le grand prêtre, gardien des cérémonies ; le gourmet, uniquement intéressé par la nourriture ; le général, maître des Garthims (1), qui occupe des fonctions militaires ; le chambellan ; et quelques autres..." (Jim Henson).

"J'adore le Chambellan parce qu'il est très *visqueux*... Il a constamment le sourire aux lèvres, et personne ne lui fait confiance le moins du monde. Ce personnage n'est pas le même extérieurement et intérieurement... Au dehors, il essaie de tromper les gens en leur faisant croire qu'il est quelqu'un de bien. Au fond de lui-même, c'est un scélérat. Il est si stupide qu'il s'imagine que les autres le croient digne de confiance..." (F. Oz).

"Comme une grande partie des personnages, les Skeksès ont été animés de différentes façons. On leur donnait vie grâce à des techniques de marionnettiste uniquement, avec en plus des articulations mécaniques télécommandées par radio. Nous pouvions ainsi créer leurs expressions faciales. On les faisait également bouger par l'intermédiaire d'opérateurs qui se trouvaient à l'intérieur des personnages, dans certaines séquences.")J.H.).

"Les Mystiques sont le reflet, le parallèle des Skeksis, et leur correspondent en ce qui concerne le Bien. Nous les avons conçus comme uniquement préoccupés par les choses de l'esprit, par la tradition légendaire. Très introvertis, internes, leur seule tâche étant de penser, de réfléchir, ils ont perdu tout sentiment d'agressivité, au point que c'est devenu leur faiblesse... Là encore, nous leurs avons donné des personnalités précises, à l'instar des Skeksis. Il y a un cuisinier, un herboriste, etc. Mais ils sont très lents et très sages, et par conséquent presque coupés du reste de l'univers, et des autres créatures qui l'habitent. Pour les animer, il nous a fallu beaucoup d'essais, d'expérimentation. La plupart du temps, il y avait quelqu'un à l'intérieur, à l'exception des gros plans de visage, où nous nous sommes servis de techniques complémentaires, comme la télécommande par fil... Dans d'autres circonstances, il pouvait également y avoir deux personnages dedans (les Mystiques ont quatre bras), ce qui commençait à faire beaucoup, ne laissant que peu de mobilité aux opérateurs." (J.H.).

De la victoire de Jen renaîtra la race originelle, les urSkeks, êtres de lumière et de bonté, qui par le biais du Crystal, avaient séparé leur double personnalité, mauvaise et bénéfique, en deux entités séparées, Skeksès et Mystiques.

(1) Afin d'empêcher à coup sûr l'aboutissement de la prophétie qui signifie leur annihilation, les Skeksis ont créé une race artificielle de guerriers, les Garthims, sorte de croisement entre des insectes gigantesques et des crabes. Seul Jen et Kira ont échappé au massacre de leur peuple, les Garthims n'ayant laissé que ruines de leur civilisation autrefois florissante. "Les Garthims étaient animés par des opérateurs à l'intérieur d'un costume de plus de 35 kilos, ce qui était très pénible pour eux. Pour cette raison, nous avions eu une équipe spécialement prévue pour ces personnages, qui s'est entraînée huit ou neuf mois avant le tournage, afin de mettre leurs corps en bonne condition physique. Cette même équipe s'occupait aussi des Mystiques, ce qui par contraste leur semblait très relaxant, très calme..." (J.H.).

La procession des Mystiques, en chemin pour la confrontation finale.



De la conception dessinée à la réalisation, les Mystiques sont parmi les personnages qui auront demandé le plus d'efforts.







Le Général, Maitre des Garthim, chef suprême des Skeksès.

iris rouges, ce qui dépassait leurs compétences. Finalement, nous avons abouti dans un atelier d'yeux artificiels, façonnés dans un plastique dur que l'on pouvait polir : des yeux laiteux ne réfléchissent pas la lumière, et ne donnent pas l'impression de vie..."

Dans toute cette phase, le plus important était de garder le contrôle de la situation, de ne pas se laisser déborder par l'ampleur des difficultés. Ce fut le rôle principal de Gary Kurtz, qui avait une certaine habitude de la chose après avoir produit notamment *la Guerre des Etoiles* et *l'Empire...* D'ailleurs, son expérience des effets spéciaux, pour un film qui, par essence, est un gigantesque effet spécial, où il n'y a pas un seul plan naturel, ne découlant pas d'une longue préparation, s'est trouvée mise à contribution. "Nous avons débuté très tôt pour les effets spéciaux. Nous savions qu'il faudrait quelques maquettes, des matte paintings, de nombreuses incrustations, et du travail en blue screen."

Dark Crystal frappe avant tout par son esthétique particulière, sa description inédite de situations, situées d'office hors des sentiers battus. Et dans cette atmosphère chargée et touffue, seul se montre valable un scénario un peu simpliste, enième illustration de la lutte acharnée entre le Bien et le Mal.

"J'ai tenté de créer un monde qui ne soit pas situé dans le temps, analyse Froud, et dans ce but, je l'ai d'emblée placé à la fois dans le passé et le futur. Je crois que le merveilleux est principalement nostalgique. Et même les contes fantastiques de l'avenir, comme *la Guerre des Etoiles,* me semblent reposer sur des mythes connus, et ne sont en fait qu'une vieille histoire transcrite dans un décor futuriste."

Conjointement à sa conception physique du monde de Dark Crystal, il a insufflé aux créatures une vie qui ne doit rien aux talents des opérateurs qui les animent. Froud a mis en place une civilisation complète, avec son architecture, sa sculpture, son symbolisme religieux. Et bien qu'elle ne soit pas essentielle à l'action, et demeure constamment en retrait, elle n'en apporte pas moins un cachet d'authenticité inimitable.

"Nous avons fait des recherches sur le symbolisme dans les vieilles religions primitives, Celtes, Indiens d'Amérique du sud, ainsi que les sociétés secrètes, avec leurs signes magiques. Puis nous les avons intégrés au film, de différentes façons. Ils ont été incorporés aux rituels, parce qu'ils amenaient quelque chose de nouveau."

A mi-chemin entre Homère et J.R.R. Tolkien

"Le thème de l'odyssée est traditionnel, dans sa façon de décrire l'environnement au personnage principal, et par conséquent au public... Dans le cas de la Guerre des Etoiles, le ressort en est la Force, une connotation religieuse et sociale enseignée par un Maître. Dans *Dark Crystal,* il s'agit de circonstances particulières qui exigent du héros, par le biais d'une divination ancestrale, une tâche qu'il doit apprendre au cours du récit..."

Dark Crystal tire ses racines aussi loin que les périples d'Ulysse, ou la quête de Jason pour la Toison d'Or. Comme Jen, rescapé du massacre de son peuple, qui n'apprend qu'à la mort du Grand Prêtre Mystique le rôle que lui a réservé la destinée, le héros grec n'est qu'un jouet dans les mains de forces supérieures dont il n'a pas même conscience. En quelque sorte, ce n'est qu'une simple marionnette que manipulent des Dieux omnipotents en mal de distraction. Ici toutefois, le rôle du hasard n'est pas négligeable, comme dans les contes de fée. les comparaisons entre *la Trilogie de l'anneau* de Tolkien et *Dark Crystal* abondent. Un parallèle est facile à tirer entre Gandalph le Magicien et Aughra, gardienne du fragment perdu du Crystal, et détentrice des lois de l'univers, représentées par son planétarium antique. De même, les quêtes entreprises par Bilbo et Jen pour restaurer l'ordre normal de leurs mondes, sont étonnamment similaires.

"Les histoires de Tolkien ont les mêmes personnages et décors que beaucoup de contes fantastiques anciens. Si l'on regarde les légendes de la mythologie celte, scandinave, ou même grecque, il y a toujours les mêmes éléments de base, puisés à l'intérieur d'environnements différents."

Dark Crystal est donc plus une nouvelle variation sur des données universelles qu'un hommage direct et concerté à l'œuvre monumentale de Tolkien. Henson explique : "Lors de la préparation du film, je ne pense pas que nous ayions jamais songé à cet auteur. J'ai lu ses livres étant enfant, et cela a certainement dû m'influencer..."

Le syndrome du dieu créateur

"Je suppose qu'en inventant un monde comme nous l'avons fait, nous avons eu un rôle très similaire à celui de Dieu. Mais nous nous sommes rapidement aperçus qu'il avait déjà eu les meilleures idées !"



Petit peuple sympathique, les Podlings ont toutes les caractéristiques nécessaires à un réalisme total.





AUGHRA ET LES PODLINGS : LA DECOUVERTE DE L'UNIVERS

Aughra vivait déjà du temps des Urskeks, bien avant que leur expérience malheureuse ne donne vie aux néfastes Skeksis et ne répande le désespoir sur le monde. Tel le Merlin l'Enchanteur vu par les studios Disney, elle vit à l'écart du monde, n'existant que pour la connaissance pure, et contemplant indéfiniment les rouages délicats du planétarium fantastique de son observatoire, réalisé et fabriqué selon une représentation mathématique du système solaire.

"Par bien des aspects, elle est la seule personne sage et sensée de tout le film, la seule qui sache absolument tout. Mais c'est à peine perceptible, car elle ne communique qu'avec peu de gens... En théorie, elle est une source de stabilité, de savoir." (J.H.).

"J'adore Aughra, parce qu'elle est très physique, petite, trapue. Réellement forte, indestructible, comme un tank Sherman... Et je me suis énormément amusé avec elle, devenant expansif, avide de définir une telle richesse de caractère. Je me sentais bien... tout en étant laid à faire peur." (F.O.).

"Les Podlings sont les personnages qui ressemblent le plus aux Muppets, en partie parce qu'ils ont été animés comme eux." (J.H.). Les Podlings sont les derniers êtres insouciants du monde de DARK CRYSTAL. Leurs chants et leur gaité dénotent une joie de vivre menacée. Ils sont traqués par les Garthims, qui les capturent pour les transporter dans des filets au château décrépit des Skeksis. Là, on les soumet au rayonnement du Crystal qui aspire leur âme, afin de distiller leur liquide vital. Il ne reste d'eux, après ce traitement, que des esclaves amorphes, et les Skeksis retrouveront, l'espace de quelques secondes, une jeunesse perdue en buvant ce liquide de jouvence.

"Il y a deux raisons d'être à la présence des Podlings. D'un certain côté, ils sont là pour le contrepoint comique. Mais ils sont principalement motivés par l'histoire même. Kira avait besoin d'une famille pour l'adopter, et il nous fallait un groupe de gens très chaleureux, expressifs, vivant dans les bois. Leur aspect fait très Muppets, mais cela provient surtout de la conception de leurs têtes en pomme de terre (ce qui n'a pas marché d'ailleurs). Et ils ont sans conteste évolué, parce que tout le reste rentrait dans le cadre d'un gigantesque film épique. Ce sont surtout ces personnages qui ont contribué à conférer au film son aspect vivant, sympathique..." (F.O.).

Aughra, la gardienne des secrets.



Brian Froud ne fait donc que généraliser la démarche entreprise par Henson et Oz, visant à instaurer une nouvelle forme de vie plausible dans un univers logique, répondant à des lois qui ne sont pas les nôtres. Mais cette notion de divinité toute puissante conserve une aura de modestie chez ses concepteurs. Car seule importe l'impression de véracité si chère à Frank Oz :

"Nos personnages étaient réels, contrairement à ceux de Ralph Bakshi dans *le Seigneur des Anneaux*. Ce n'était ni de l'animation tri-dimensionnelle, ni du rotoscope, mais des créatures tangibles, avec un relief. Je ne conçois pas tout ceci comme l'expression d'un acte divin. Il s'agit plutôt d'un acte créatif ordinaire, vers quelque chose de nouveau, selon une optique personnelle... Pour moi, cela équivaut à prendre dix-sept morceaux de cuir, et à fabriquer une chaussure. Je ne crois pas qu'un cordonnier remercie Dieu avec son travail accompli, et c'est la même chose pour moi avec un film. Nous ne faisons que jongler avec les éléments, en travaillant avec acharnement, et en franchissant des obstacles. Et nous concrétisons quelque chose qui nous tenait à cœur..."

Car si *Dark Crystal* marque l'ouverture d'une voie novatrice dans l'élaboration de l'imaginaire à l'écran, conjointement aux recherches de Coppola dans la vidéo, ou à l'univers sans pellicule de Tron, ses limitations sont nombreuses... Coûts de production, de longues années de préparation, de tournage, de finition... Tout ceci n'est en fait que le fruit du labeur d'une équipe de gens au sommet de leur art et de leur technique, des inventeurs comme Froud, Henson, et Oz, jusqu'au plus humble animateur ou costumier.

Une fois n'est pas coutume, *Dark Crystal* a été conçu comme un film unique qui se suffit à lui-même. Il n'y aura donc pas de suite aux aventures de Jen et Kira... Ce qui n'empêche d'ailleurs pas Henson et Oz de discuter actuellement d'une œuvre dans un style proche de cette démarche. Il ne reste qu'à attendre l'achèvement de leur projet, surnommé pour l'instant Muppets in Manhattan, que Frank Oz espère tourner cet été, en solo cette fois, mais toujours avec Henson... comme producteur.

DOMINIQUE MONROCQ

Interviews de Brian Froud, Sherry Amott, Oswald Morris : American Cinematographer. Interview de Gary Kurtz : Christophe Gans & Doug Headline.
Interviews de Jim Henson, Frank Oz : Dominique Monrocq.

A droite : la scène des funérailles d'urSu, sous le feu des projecteurs de l'équipe technique ; et trois dessins du storyboard, guides pour le travail des cinéastes. Ci-dessous, l'un des ignobles Skeksès s'apprête à torturer sauvagement un malheureux podling ; Kyra prisonnière du cruel Grand Chambellan.



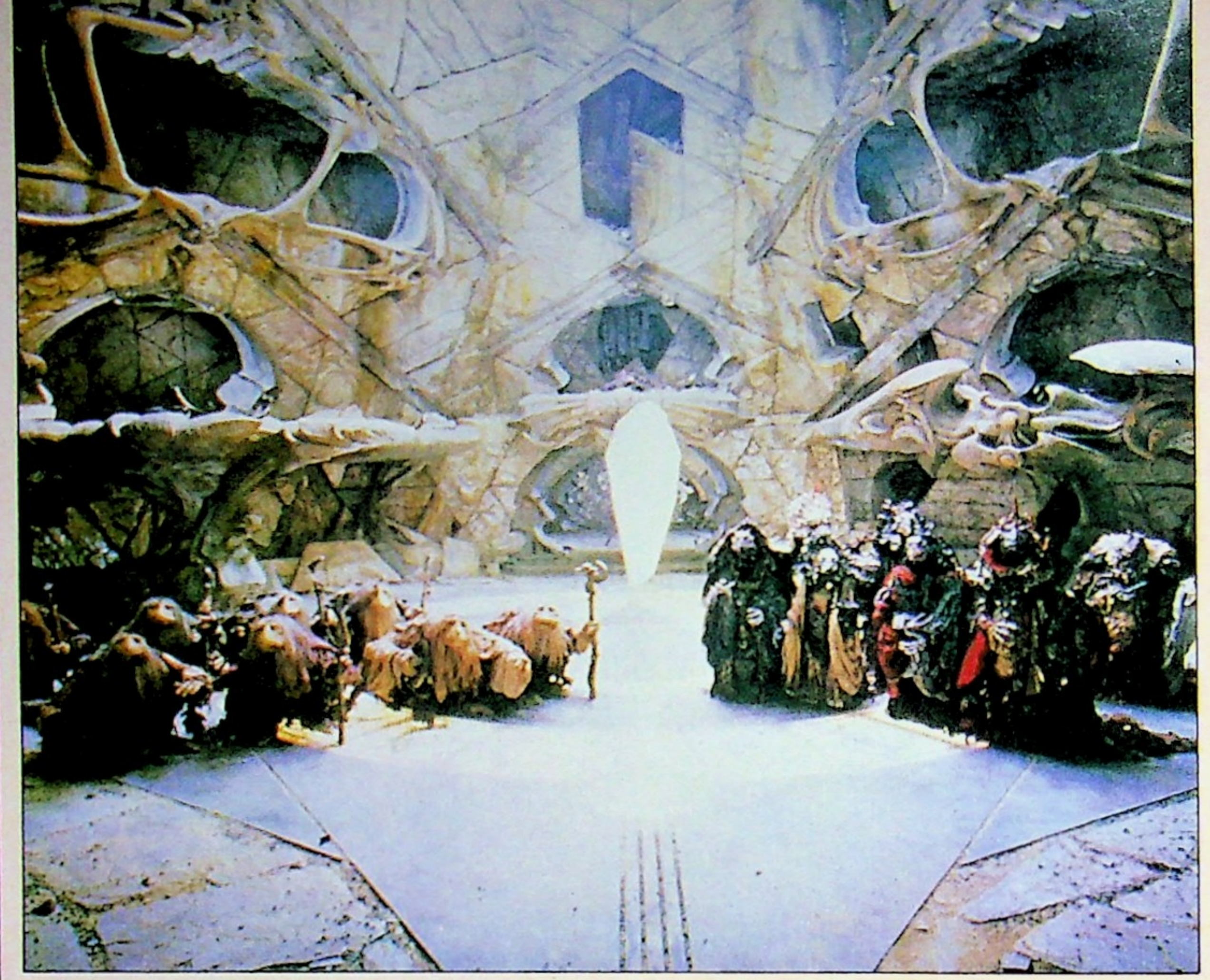


















Un artiste de Industrial Light and Magic portant les dernières touches à un décor peint de DARK CRYSTAL

Un autre "matte painting" pour DARK CRYSTAL. Dans les zones noires viendront s'inscrire les scènes tournées en studio.

FICHE TECHNIQUE :

DARK CRYSTAL (The Dark Crystal).
G.-B. 1982. "James M. Henson & Henson Associates". PR : Jim Henson, Gary Kurtz, David Lazer. R : J. Henson, Frank Oz. SC : David Odell. PH : Oswald Morris, B.S.C., Paul Wilson (SFX). MUS : Trevor Jones. DEC : Brian Froud, Harry Lange, Charles Bishop, Terry Ackland-Snow, Malcolm Stone, Brian Ackland-Snow, Peter Young. SFX : Roy Field, Brian Smithies (Effets Visuels); Ian Wingrove (Effets Mécaniques), Ben Burtt (Son).

CONCEPTION DES PERSONNAGES : Wendy Midener-Froud (Gelflings), Sarah Bradpiece, Lyle Conway (Skeksis), Sherry Amott, Tim Clarke (Mystiques), Fred Nihda (Garthim), L. Conway (Aughra, urSkeks), Valerie Charlton (Landstriders, Echassiers du Vent), S. Amott (Podlings, esclaves), Rollin Krewson (Fizzgig), Tim Miller, John Coppinger (animaux).

CHOREOGRAPHIE/MIME : Jean-Pierre Amiel. MONT : Ralph Kemplen. 93'. DIST : Cinéma International Corporation (23/3).

ANIMATION : J. Henson (Jen, Grand Prêtre Skeksis), Kathryn Mullen (Kira), F. Oz (Aughra, le Chambellan), Dave Goelz (Fizzgig, Général Skeksis), Brian Muehl (Ornementaliste Skeksis, urZak, le Grand maître Mystique), Hugh Spight, Robbie Barnett, Swee Lim, Steve Whitmire, Louise Gold, Bob Payne, Mike Quinn, Tim Rose (Skeksis), J.-P. Amiel, Simon Williamson, Hus Levant, Toby Philpott, Dave Greenaway, Richard Slaughter, Kiran Shah, Mike Edmonds, Peter Burroughs, Malcolm Diwon, Sadie Corre, Deep Roy, Jack Purvis, Gerald Stadden, Mike Cottrell, John Ghavan, Abbie Jones, Natasha Knight, Lisa Esson. VOIX : Stephen Garlick (Jen), Lisa Maxwell (Kira), Billie Whitelaw (Aughra), Percy Edwards (Fizzgig), Barry Dennen (le Chambellan, Podling), B. Muehl (Ornementaliste Skeksis, Grand Maître Mystique), Michel Kilgarriff, Jerry Nelson, Steve Whitmire, Thick Wilson, John Baddeley, David Buck, Charles Collingwood.

Page de gauche : en haut, la chambre du Crystal où va se résoudre le conflit millénaire entre Mystiques et Skeksès. En-dessous, la révélation finale du film, grâce à laquelle le monde du Crystal retrouvera enfin la paix.

MATTE PAINTING

Un trompe-l'œil de verre

Depuis les débuts du cinéma les techniciens ont rivalisé d'ingéniosité pour trouver des procédés permettant de limiter les frais de construction de décors importants. Très souvent la construction en "dur" ne comprend qu'une infime partie de la scène que vous voyez à l'écran, les éléments complémentaires étant rajoutés en trompe-l'œil grâce à des ruses pouvant aller de la maquette à la projection frontale.

Le "matte painting", dont la naissance remonte à 1907, est un trucage du même ordre et consiste à filmer une scène à travers une plaque de verre sur laquelle sont peints les éléments non-bâtis du décor. Cette plaque est fixée devant la caméra à quelques mètres de distance de sorte à être nette. La tâche de l'artiste est délicate, car il doit respecter dans sa peinture les effets d'éclairages et les lignes de perspective du décor réel.

De nos jours ce trucage est plutôt réalisé en deux temps pour éviter d'immobiliser le studio durant toute l'exécution de la peinture. On filme d'abord le décor nu en masquant les parties de l'image devant recevoir l'élément additionnel. Puis, dans un autre local, l'artiste projette un photogramme du plan tourné sur une feuille de calque montée derrière la vitre. Il lui suffit alors de peindre les détails manquants. "L'œuvre" est filmée à son tour et réunie à la prise de vue réelle au laboratoire. Sur DARK CRYSTAL, les scènes censées se dérouler en extérieur étaient généralement tournées en studio. Etant donné qu'il était difficile d'y reconstituer un paysage entier, les décorateurs se limitaient à construire un rocher, un bosquet, ou un autre élément réduit du décor où se situait l'action. Tout le reste (les montagnes, le ciel, les nuages) venaient s'ajouter par la suite dans les locaux de Industrial Light and Magic. Dans le cas de prises de vues en extérieur, ce procédé permet non seulement "d'habiller" un décor existant, mais aussi d'éliminer les constructions indésirables d'un paysage. C'est ainsi que John Badham, lors du tournage de son DRACULA, avait pu faire remplacer les antennes de télévision et les buildings modernes qui se dressaient sur les coteaux de la demeure du vampire, par un village d'époque, mieux approprié au climat du film. Relativement simple dans son principe, un bon "matte painting" demeure l'un des trucages les plus difficiles à détecter. Ceci lui aura assuré sa très longue carrière qui est d'ailleurs loin de s'achever.

JEROME ROBERT

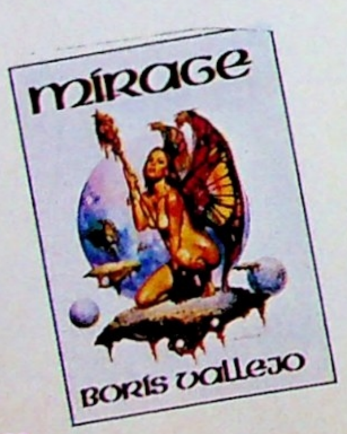
Le Voyage d'Orphée de Jean-Manuel Costa. Le "matte painting" seul... et le plan composite final.





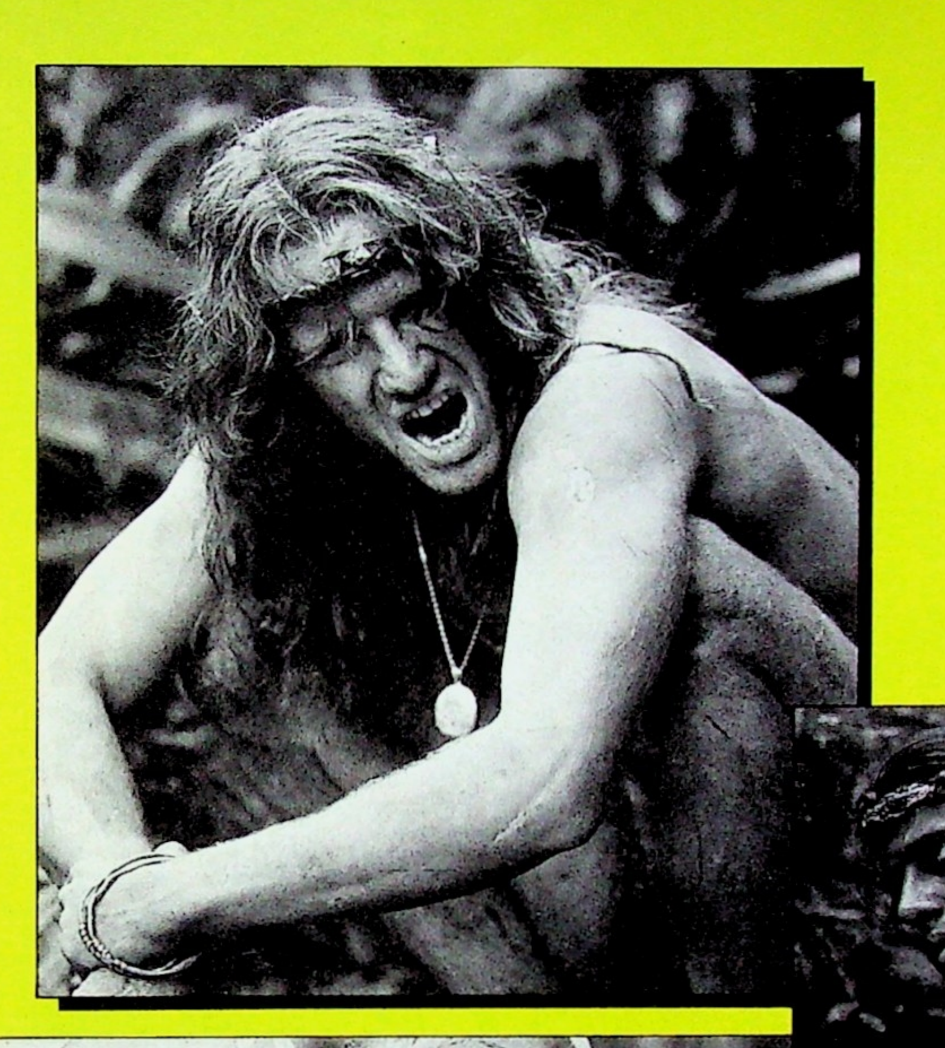
Mirage Boris Vallejo

La nudité et l'érotisme sont devenues deux notions accolées dans l'esprit des gens. L'*érotique* (défini dans le dictionnaire comme « ce qui a rapport à l'amour, qui en procède ; ce qui est suscité par l'instinct sexuel ou tend à l'exciter ») est un motif tissé de façon complexe dans toute la conduite humaine. Mêlé aux éléments fantastiques ou mythologiques si caractéristiques du travail de Boris, il donne à ce recueil son unité organique. Pourtant, à mesure que les idées de ces tableaux progressaient, il nous apparut qu'une exploration plus minutieuse des ramifications de « l'érotique » s'imposait. En effet, la représentation d'accouplements (qu'il s'agisse de créatures humaines ou hybrides), la tension vers l'orgasme – choses dont le caractère érotisme – choses dont le caractère érotique était bien évident –relevaient encore d'une approche trop superficielle. Boris cherchait à faire surgir quelque chose de beaucoup plus subtil : quelque chose qui ne se bornerait pas à expliquer l'expérience érotique mais *serait* cette expérience, inséparable de l'expérience humaine prise dans sa totalité. Il lui fallait donc parcourir tout le spectre des émotions – de la peur, de la souffrance et de la frustration à l'espoir, à l'assouvissement et à l'exultation.
Au nombre des découvertes, en chemin : la façon dont la lumière caresse une peau jusqu'à la faire presque rayonner par endroits ; la courbe d'une tête, à l'égal de celle d'un sein ; l'inattendu ; le rouge saisissant du sang – tout peut appartenir à l'expérience érotique. Les tableaux amènent invariablement certaines questions : « Que veulent-ils dire ? » « Quelle est l'histoire que vous racontez ? » (un critique exprima sa prudente désapprobation en disant que cela délasserait un peu de voir quelques paysages à la place de tant de corps nus). Parfois, les réponses coulent de source. Parfois il y en a plusieurs, et parfois il n'y en a pas. Mais aucun des tableaux ne livre un message complet. *(extrait du livre « Mirage » par Doris Vallejo).*



Greystoke

THE LEGEND OF TARZAN, LORD OF THE APES



Lord Greystoke ça vous dit quelque chose? J'en doute... Et c'est fort dommage! Car hormis ceux d'entre vous (rares) qui passent plus de temps dans les bibliothèques que dans les salles obscures, vous avez sans doute tous oublié *l'autre* nom de Tarzan. Vous ne rêvez pas!... J'ai bien dit Tarzan!... Récapitulons : A l'origine, comme vous le savez tous, Edgar Rice Burroughs, l'immortel auteur des séries "John Carter" et "Pellucidar" rédige en 1912 : *Tarzan of the Apes,* premier ouvrage d'une longue série consacrée au "Roi de la jungle". Très vite, le personnage atteint le statut de mythe, et c'est alors qu'Hollywood s'en empare. Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'en passant de la plume de Burroughs à celle des scénaristes, Tarzan va perdre une grande part de sa personnalité.

Le personnage tel qu'il se trouvait dans les romans n'était pas ce sauvage simplet et bon enfant qu'a popularisé Johnny Weissmuler dans les films de la M.G.M. Bien au contraire! Elevé dans la jungle, le personnage apprenait *seul* à lire et écrire pour se retrouver, dans la seconde partie du roman, dans le monde dit civilisé et y recouvrer son identité véritable : celle de Lord Greystoke. Comme vous devez vous en rendre compte, cet aspect du roman n'a jamais été véritablement exploité au cinéma. Et, à ce jour, le mythe de Tarzan dépend entièrement de sa représentation cinématographique. Voilà donc une injustice qu'Hollywood se devait de réparer...

Il semble aujourd'hui qu'Hugh Hudson soit bien décidé à le faire. Le réalisateur du superbe *Chariots de feu* s'est en effet attelé à ce projet de 20 millions de dollars qui, si l'on en juge d'après les quelques photos qui ont pu nous parvenir, promet d'être tout à fait original dans sa conception.



Greystoke

THE LEGEND OF TARZAN, LORD OF THE APES

Qu'on en juge par le titre : pour la première fois dans l'histoire du cinéma, une aventure de Tarzan ne s'intitule pas *Tarzan* mais *Greystoke.* Voilà un retour aux sources qui risque bien de faire renaître notre passion pour le "singe blanc", éliminant du même coup la sale impression laissée par Miles O'Keefe, dernier Tarzan en date, pâle légume blondinet au sourire béat.

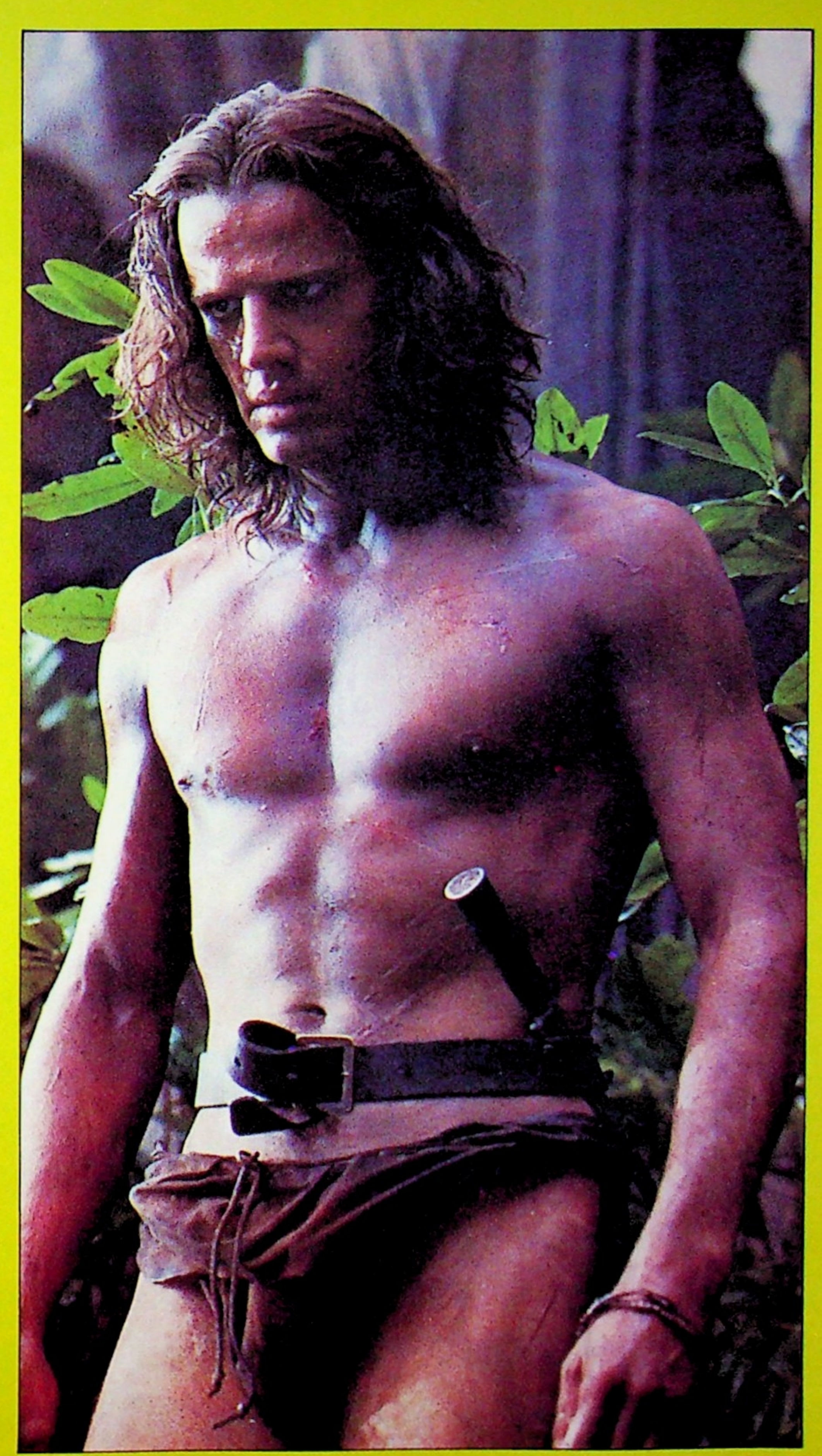
L'interprète choisi est, comme presque toujours, pratiquement inconnu (pour mémoire sachez que les spectateurs français l'ont déjà vu dans *Le bar du téléphone,* le piètre film de Claude Barrois). Il se nomme Christophe Lambert et, à en juger une fois encore par les photos, il paraît bien plus redoutable que son nom ne le laisserait supposer. Animal, couvert de cicatrices mais noble et racé, il semble redonner au personnage toute la grandeur et l'ambivalence dont l'avait doté son créateur : cette même majesté qu'il n'avait jusqu'ici retrouvée qu'une seule fois au cinéma en la personne de Herman Brix, le seul acteur dont Burroughs lui-même ait été satisfait.

Quant à Hugh Hudson, s'il parvient à donner la même force, la même puissance, et la même beauté aux combats d'animaux sauvages qu'aux exploits sportifs, il est à parier que le film va frapper dur et fort.
D'autant plus que les maquillages sont signés Rick Baker, le génial créateur du *Loup Garou de Londres,* et le scénario Robert Towne, auquel l'on doit déjà le script du *Chinatown* de Roman Polanski, qui signe d'ailleurs ici du pseudo de P.H. Vasak.

Si l'on vous dit encore que le tournage a commencé en novembre, qu'il se déroule essentiellement dans les forêts équatoriales d'Afrique (Cameroun) et à Liverpool et que Ian Holm et Ralph Richardson seront au générique, vous en saurez autant que nous. Et il ne vous restera alors qu'une seule chose à faire : attendre. Telle est la dure loi des previews !...

NICOLAS BOUKRIEF

Page de gauche : le tableau de tous les Tarzan de l'écran depuis la création du personnage par Edgar Rice Burroughs en 1911. Les modes passent, l'image du héros viril se modifie aussi. A travers cette mosaïque qui couvre près de soixante-dix ans on retrouvera des incarnations diamétralement opposées de Tarzan, l'homme-singe. De gauche à droite, et de haut en bas : Elmo Lincoln, le premier Tarzan du cinéma dans "Tarzan chez les singes", 1912 ; Herman Brix 1935, seul Tarzan à recevoir l'approbation d'E.R. Burroughs ; Miles O'Keefe, 1981, avant-dernier Tarzan en date ; Jock Mahoney, 1963 ; Lex Barker, 1950 ; Ron Ely, 1966 ; Buster Crabbe, 1933 ; Mike Henry, 1968 ; Frank Merrill, 1928 ; Dennis Miller, 1959 ; Perce Dempsey Tabler, 1920 ; Glenn Morris, 1938 ; Johnny Weissmuller (enfin), 1939 ; Gordon Scott, 1957 ; manquent à ce panorama Gene Pollar (1920) et James Pierce (1927).



ZOMBIE

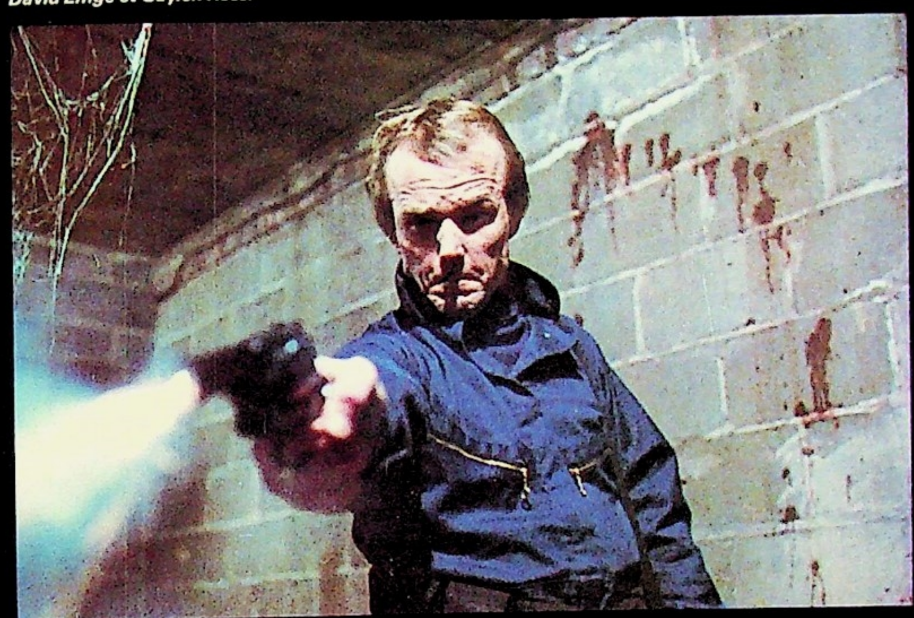
Quand il n'y a plus de place en enfer, les morts reviennent sur terre.



ZOMBIE

George Romero en avait sûrement plein le dos d'entendre murmurer autour de lui que *La Nuit des Morts Vivants* resterait définitivement comme son premier et son meilleur film. Lui qui en avait commis trois autres et un quatrième, *Martin* dont il avait certaines raisons d'être fier. Plein le dos de réaliser échecs commerciaux sur échecs critiques après avoir mystérieusement reçu le Don en 1968 pour mettre en scène un modèle du genre, un incontestable "cult movie". Toujours est-il que cette réputation douteuse de "cinéaste d'un seul film" lui a fait sortir le grand jeu. Loin de lui l'idée d'admettre le marasme d'une décennie de travail! Son nouveau film n'allait pas s'essayer à d'autres genres ou même à d'autres perspectives dans l'épouvante. Avec une belle dose d'intégrité, il s'est fixé un but: réaliser la synthèse de sa filmographie, de ses recherches de cinéaste indépendant, de ses convictions politiques virulentes. Du même coup, il tenait l'occasion de remettre à sa place, quelque dix années en arrière, cette "Nuit" ô combien encombrante. De faire de son modeste premier film la case-départ d'une saga de la fin du monde. De justifier une bonne fois pour toutes cette sous-*Nuit des Morts Vivants* que beaucoup avaient vu dans *The Crazies*. Et peut-être aussi d'affirmer que sa chère Pittsburgh est une ville-cinéma au même titre que Los Angeles. Sacré Pari. Sacré défi à une industrie filmique hyper-monopolisée où les puissantes major-compagnies s'empressent d'arracher aux indépendants les talents nouveaux découverts par leurs soins. John Carpenter, Tobe Hooper, Joe Dante, John Landis sont tous passés par là. Le cas Romero était unique car l'intéressé en était conscient. Au point d'aller chercher des finances et une collaboration fructueuse en Italie, du côté de Dario Argento. Et c'est ainsi que le cas Romero est resté unique. Car l'Aube des Morts allait être également celle d'un grand cinéaste... et d'un cinéaste confirmé.

David Emge et Gaylen Ross.



Scott H. Reininger.

JEU DE MASSACRE

Le premier nom qui apparaît au générique est celui de Dario Argento. Et comme une signature, il y a cette fille recroquevillée, lovée au pied d'un mur et qui semble sortir de *Suspiria*... ou de *Tenebrae*. On a déjà beaucoup jacassé – on en a eu le temps grâce à la censure – sur le rôle exact de Dario Argento dans la réussite de *Zombi Dawn Of The Dead*. Auteur de la musique avec le groupe I Goblin, monteur de la version italienne (la meilleure et celle que vous verrez!), co-producteur, co-scénariste... Et co-réalisateur pourrait-on dire dans la foulée mais ce serait sans doute se poser un faux-problème. Car si l'influence du petit maître italien domine les plans d'ensemble sur les décors ultra-modernes ou certaines scènes d'angoisse pure, *Zombi* reste non seulement la suite de *La Nuit des Morts Vivants* mais aussi le remake amélioré de *The Crazies*. Connu en France dans une version raccourcie sous le titre grotesque de *La Nuit des Fous Vivants*, ce film annonçait *Zombie* en cherchant à tout prix à refaire *La Nuit*... sur un mode plus spectaculaire. L'armée américaine y répandait la terreur en



Ken Foree.

essayant d'enrayer une épidémie de folie meurtrière. *The Crazies* procédait déjà d'une reconstruction de l'horreur en fonction de l'action pure et d'un message que d'aucuns qualifièrent de gauche et qu'il faut tenir plutôt comme de l'anarchie à 90°. Et c'est précisément le désordre qui règne dans les images d'ouverture de *Zombie*, dans ce studio de télévision...

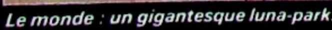
Pour la première fois, des journalistes prennent parti ouvertement devant les caméras vidéo et abandonnent leur neutralité avec leur veston. Sur le plateau, les deux auteurs du film sont présents. Romero en chair et en os à une console de mixage, monteur-né jusque sur l'écran. Argento avec ses idées d'ex-journaliste et ses craintes maladives de la manipulation. Techniciens et reporters s'en prennent ici à un représentant du gouvernement. Ce dernier reproche au public de prendre l'événement trop à cœur. L'événement en question, ce sont les morts qui reviennent à la vie, poussés par une faim insatiable de chair humaine. Mais ça on ne le comprendra que plus tard. Pour le moment et pour le pouvoir en place, la bête à abattre est portoricaine. Un ghetto, une minorité constitue la cible d'une police dépassée et d'une milice ravagée. Coup de génie : la caméra est placée aux côtés de l'un de ces mercenaires. Combinaison bleu sombre, rangers cirées, masque à gaz en bandoulière, fusil mitrailleur au poing. Avec ce professionnel de la petite guerre, nous allons découvrir l'incroyable spectacle d'un habitat pouilleux où sont confinés dans une intimité monstrueuse les déshérités de ce monde et leurs morts. Ce ne sont que décors de taudis, jonchés de chaises pliantes, de jouets, d'images saintes et de débris humains. Romero n'y va pas par quatre chemins : ses morts vivants représentent désormais le point ultime de la misère, la gangrène d'un monde qui ne peut plus s'accepter. Un monde à l'image de ce jeune milicien qui, au fin fond de la nausée, se tire une balle dans la tempe après avoir décervelé un zombi sur trois mètres de linoléum. Dans les caves des immeubles investis, la police découvre des amas de morts, cantonnés tels des clochards ou ses squatters. Certains gigotent et gémissent dans le piège des linceuls tissés par des parents trop catholiques pour les abattre. La mise à mort de ces larves pourrissantes est froide. Méthodique. Une balle dans la tête suffit à les renvoyer ad patres. Un simple travail de dératisation en somme mais exécuté par des personnages conscients de l'abomination de leur charge. L'un d'eux ne murmure-t-il pas d'une voix où perce le regret : "Ces portoricains sont bien les derniers à respecter leurs morts".

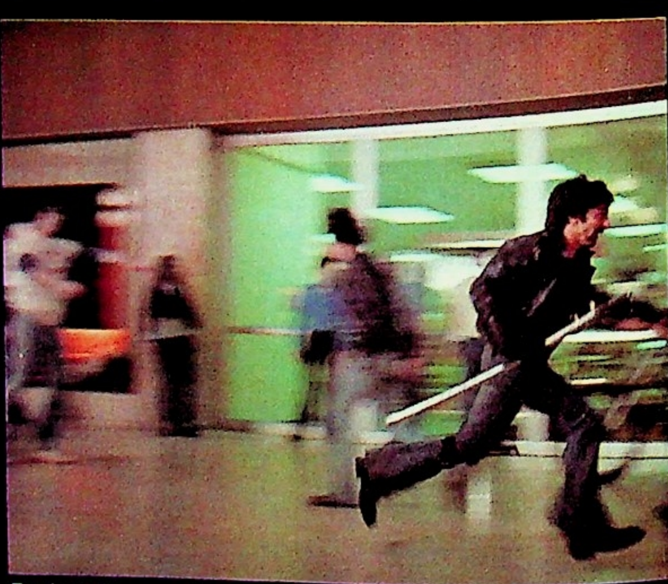






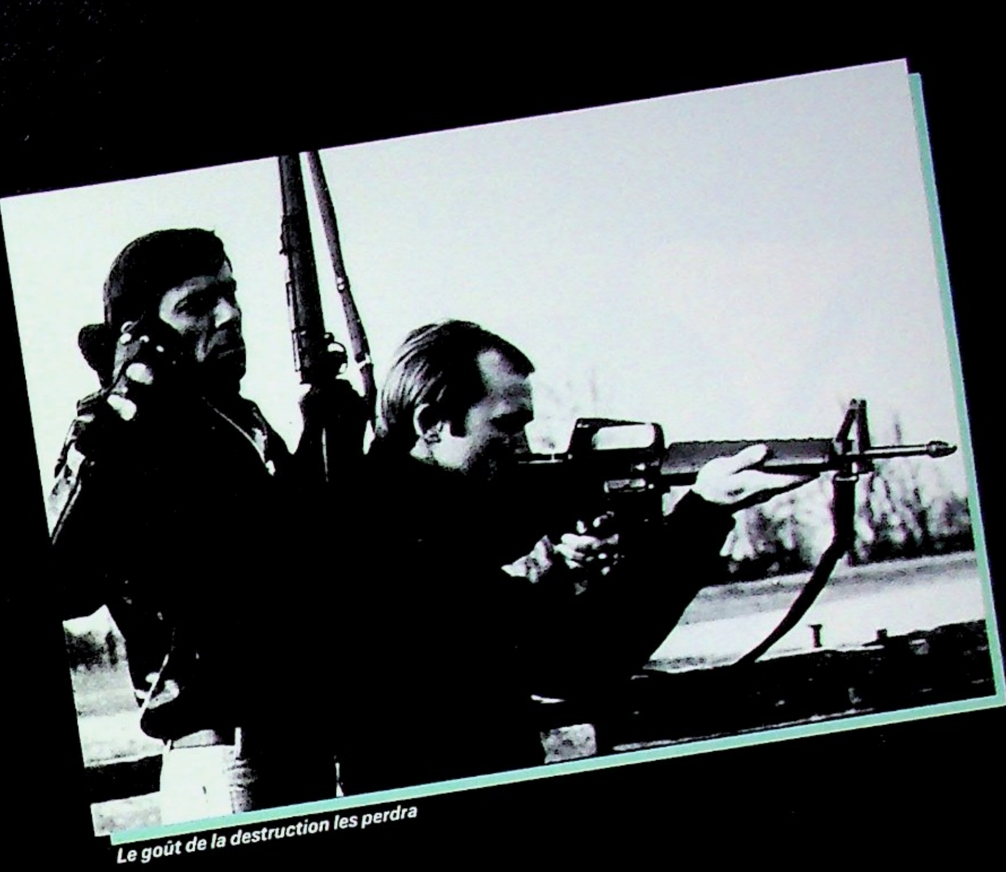



Le monde : un gigantesque luna-park.



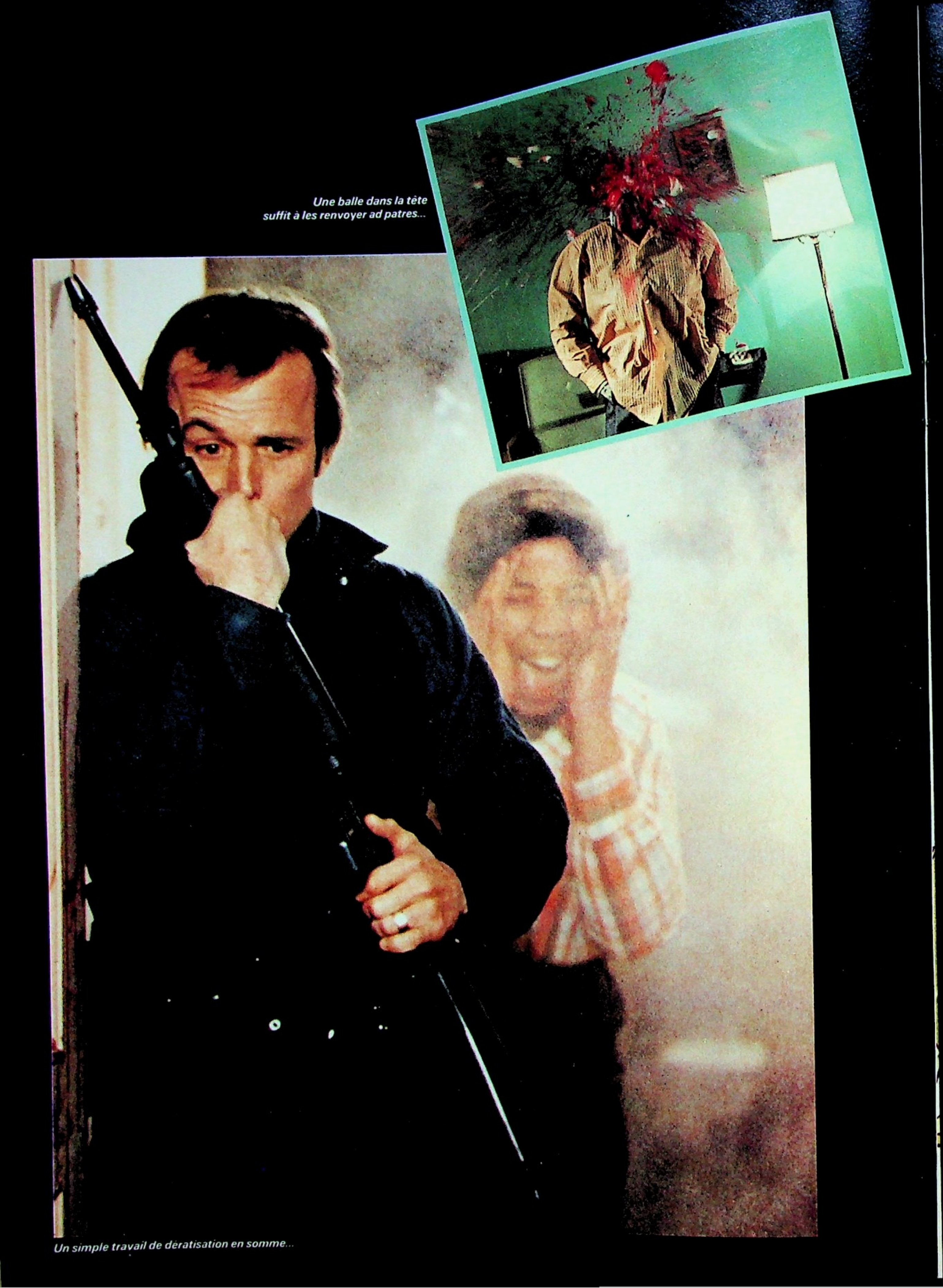
Tuerie et pillage... et Tom Savini maniant le sabre.

Voilà pourquoi le titre italien se réfère au zombi et non au mort-vivant, à la créature du folklore haïtien et non à l'amas de chair morte en mouvement. Il y a de la religiosité là-dessous sinon une manière de jouer sur la signification profonde du péril. Ces créatures mettent en accusation une société qui veut rester debout tout en bravant le plus puissant des tabous qu'elle a créé : le respect des morts. Ce colossal affrontement entre une idée enracinée depuis 2000 ans et des pratiques de riposte extrêmes pour ne pas dire fascites, est sur le point de provoquer l'écroulement de notre civilisation. Un immeuble dont les lumières s'éteignent une à une au-delà d'un hélicoptère qui s'enfuit, voilà pour Romero l'image simple mais implacable de cet effondrement, de ce retour à l'obscurité, aux ténèbres du primitivisme. Et c'est à ce moment-là que le réalisateur nous replonge dans *La Nuit des Morts Vivants* avec ses images-reportage de mouvements de troupes, de chasseurs traquant le mort comme d'autres iraient livrer le moineau à leurs chiens. L'hélicoptère des quatre héros survole cette vision de l'imbécilité vibrante pour s'en éloigner, l'abandonner au lointain. Désormais, nous sommes au delà de *La Nuit des Morts Vivants*, au-delà des ghettos, au-delà des campagnes. Avec les fuyards, deux miliciens et un couple, nous entrons dans le monde des morts. Là où la vie est une denrée aussi rare que l'eau dans un désert ! Et comme dans tout désert, il faut une oasis, ici, il y a un supermarché envahi d'une faune hétéroclite. Infirmières, ouvriers, ménagères et même un bonze : ils sont tous zombifiés.



Le goût de la destruction les perdra

Des pantins qu'on abat à la chaîne (Tom Savini... et une victime).



Une balle dans la tête
suffit à les renvoyer ad patres...

Un simple travail de dératisation en somme...

... mais exécuté par des mercenaires lassés et désabusés

La mort saisie comme une éclaboussure.

Un nouvel ordre est sur le point d'escamoter celui des vivants.







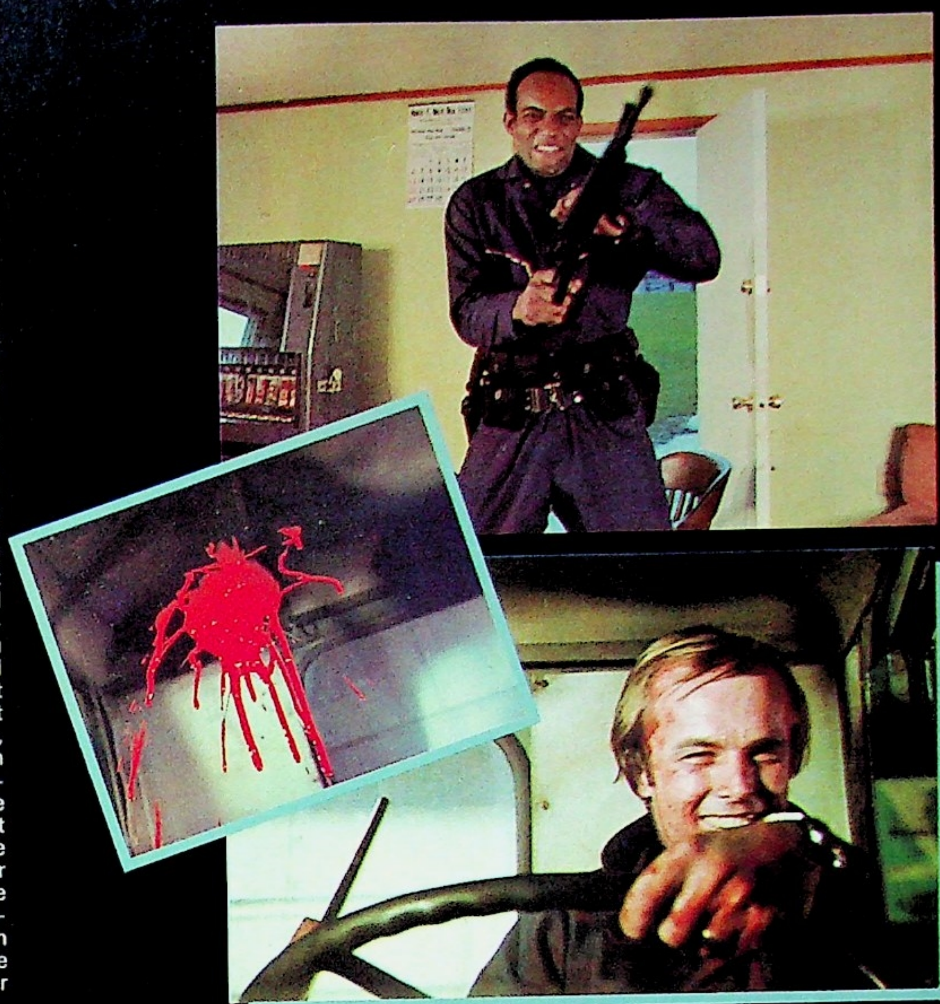
Avec une sorte de désespoir dont ils n'auraient pas conscience, nos quatre survivants vont dresser des barrières entre eux et les monstres. Faux murs ou parois de verre, la fragilité de ces paravents montre bien qu'un nouvel ordre est sur le point d'escamoter celui des vivants. Et ce règne montant est d'autant plus crédible que les zombis ne sont pas ici des bubons humains, des plaies sur pattes mais tout bonnement des êtres blafards qui glissent comme des quilles sur le marbre des sols et roulent des yeux de veau. Le grand avantage de ces morts, c'est qu'ils ne pensent pas. Chez eux, les privilèges n'existent pas . Ils sont unis – unifiés – par la même faim. Sous leur poussée, les murs de planches hâtivement dressés explosent comme le vernis de la civilisation, se craquèlent pour laisser apparaître le non-sens de la société de consommation. Le péril des morts confronte également notre monde à la vérité des êtres qui la peuplent. Ou la peuplaient! Vérité des sentiments les plus abjects: la trahison et la lâcheté dans *La Nuit...*, La tuerie et le pillage dans *Zombi*. Il n'y a aucun remède à 20 siècles de connerie: la télévision ne diffuse plus que d'interminables débats sur les solutions envisageables. Le monde a peur d'une remise en question totale. Alors, on continue à biaiser, à tergiverser, à truquer les données du problème. Qui a parlé de cannibalisme? Ces créatures n'ont plus rien d'humain, voyons! vocifère le gouvernement prêt à tout pour dresser les bons citoyens face à ces choses. Ces pantins qu'on abat à la chaîne sont bel et bien ceux par qui le Chaos arrive. Caricatures chancelantes et dévitalisées, ils meurent définitivement sans douleur, avec seulement un petit air de surprise cocasse. L'horizon est bouché par leur masse grouillante et gémissante. Finis les rêves d'espoir, de fuite dans les étoiles. Les vaisseaux spa-

Les seigneurs de la défaite

tiaux sont eux aussi abattus, sur les écrans électroniques. Le monde est désormais un immense jeu de massacre, une antichambre de la mort. Et de citer une réplique magnifique : "Quand il n'y a plus de place en enfer, les morts reviennent sur terre".

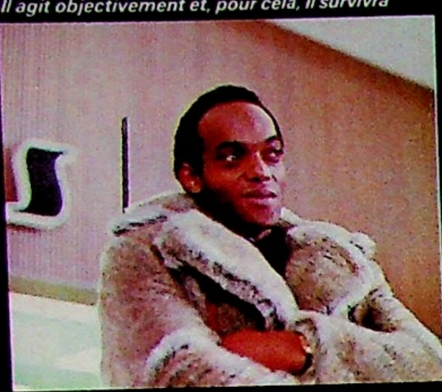
LES SEIGNEURS DE LA DÉFAITE

S'il y a un discours dans *Zombi*, c'est celui très simple mais de dimensions énormes sur l'instinct et l'émotion. Le premier submerge la planète en ramenant les morts à ce qui centralisa leur vie passée. Ironie ! Il s'agit des monuments de la société de consommation : les supermarchés. Face à une foule hideuse, on retrouve le personnage du héros noir de *La Nuit*... Il mourait absurdement à la fin du film de 68, abattu par un chasseur de morts. Ici, il *est* un chasseur de morts. Mais il se fait connaître en flinguant un autre milicien devenu fou furieux. Dès le début, on sait qu'il survivra car il agit objectivement, sans pour autant retenir son émotion quand il va plus tard rendre hommage à un compagnon d'aventure, enterré dans un carré de verdure, au cœur du supermarché. Ce compagnon qu'il a lui-même abattu au moment où il revenait à l'état de zombi. Pour ce dernier, tout était devenu prétextes à fusillades euphoriques, à cavalcades stimulantes. Il vivait un incroyable western, ennivré par la sensation ineffable d'être sur la corde raide entre deux mondes. Jusqu'au jour où il perdit l'équilibre entre deux camions... A force de défier le danger, celui-ci finit toujours par vous rattraper et vous faire payer cher votre témérité. Mordu par deux fois, le dur-à-cuire est mort d'une atroce gangrène en jurant d'essayer de ne pas revenir. Peine perdue ! Sa cervelle a éclaboussé le mur



La destinée dans un coin d'ascenseur

Il agit objectivement et, pour cela, il survivra





jusqu'au plafond, signant le constat d'une lourde hérédité : le goût de la destruction. Et c'est le goût de la propriété qui perdra d'ailleurs un autre des quatre protagonistes. Ils ont beau avoir des éclairs de lucidité, se prendre en photo avec le contenu des coffres qu'ils ont joyeusement pillés, la vieille habitude de l'appât du gain revient au galop. Pour finalement les tuer dans un coin de parking ou d'ascenseur.
En fait, les deux personnages qui vont tenir le coup sont ceux qui font passer leur survie avant la satisfaction de leurs instincts. Il s'agit en l'occurence d'une femme enceinte et d'un noir : deux archétypes d'un combat pour l'existence, d'une lutte pour la race. Avec une certaine ambiguïté, le film s'en prend à une mythologie très américaine du conquérant, jouant sans cesse des plans de pistolets tourbillonnants. La bande sonore fait résonner les tams-tams comme pour quelque safari. Ils ramènent à la jungle et à sa loi. Les portes du supermarché bouclées au prix d'une vie, la chasse en territoire fermé peut commencer. Nos héros se créaient un huis-clos pour mieux y régner. Rapidement, ils comprendront la futilité du geste. Que reste-t-il après l'épuration de la grande surface, si ce n'est l'ennui. Ou pire, la stérilité d'un monde persistant dans ses erreurs (un simulacre de demande en mariage) qu'il ne peut même plus honorer (le couple est incapable de faire l'amour). La mort lente s'installe ; les rapports s'effilochent entre les survivants tandis qu'aux vitres blindées se collent des milliers de bouches avides. De quoi être nerveux ! Des mannequins font désormais office de cibles aux maîtres des lieux. Un séchoir à cheveux est machinalement manié comme un revolver. Les armes trônent inutiles, sur le moindre meuble. Ils sont devenus les seigneurs d'un espace vide dont ils ont banni avec les morts espoir et émotion. Et juste renversement de situations, c'est à leur tour d'être observés par le petit bout du viseur.
Des Hell's Angels, les "bad guys" de la mauvaise conscience américaine prennent d'assaut cette forteresse d'ennui et de richesse. Et avec les zombis qui s'engouffrent par les portes brisées, les pillards ramènent paradoxalement la vie à l'intérieur du supermarché. Nos seigneurs de la guerre reprennent les armes et s'allient malicieusement aux morts pour repousser la horde sadique et motorisée. Les zombis ont reconquis leur territoire et les vivants leur dignité. Ce n'est pas l'enjeu de la bataille qui est vital mais la lutte en elle-même. Aussi relative soit-elle quand on décanille au petit matin, à bord d'un hélicoptère au réservoir presque vide ! Pourquoi chercher à dominer le péril ou à en tirer profit quand il suffit de vivre avec. Car l'aube du final ne correspond plus au happy end hollywoodien, salvateur et triomphant. *Zombi*, avec ses atours de grand cinéma

Sur la corde raide entre deux mondes...

"Quand les morts marchent, il faut cesser de tuer ou la guerre est perdue".



américain, est en fait un pied de nez, que dis-je, un soufflet à la face de traditions tenaces. En reprenant les trois personnages emblématiques (un couple de race blanche et un noir) d'un vieux pensum de science-fiction des années 50 : *Le Monde, La Chair et Le Diable,* Romero s'est plu ici à ridiculiser au mieux tout espoir de reconstruction. C'est sur la fuite que se conclut *Zombie* et non sur le ridicule ménage à trois du piteux modèle. Mais ici point de honte car Romero a été suffisamment clair : il n'y a plus de lâcheté s'il n'y a plus de bannière. Quand les morts marchent, il faut cesser de tuer ou la guerre est perdue". De quoi en faire frémir plus d'un...!

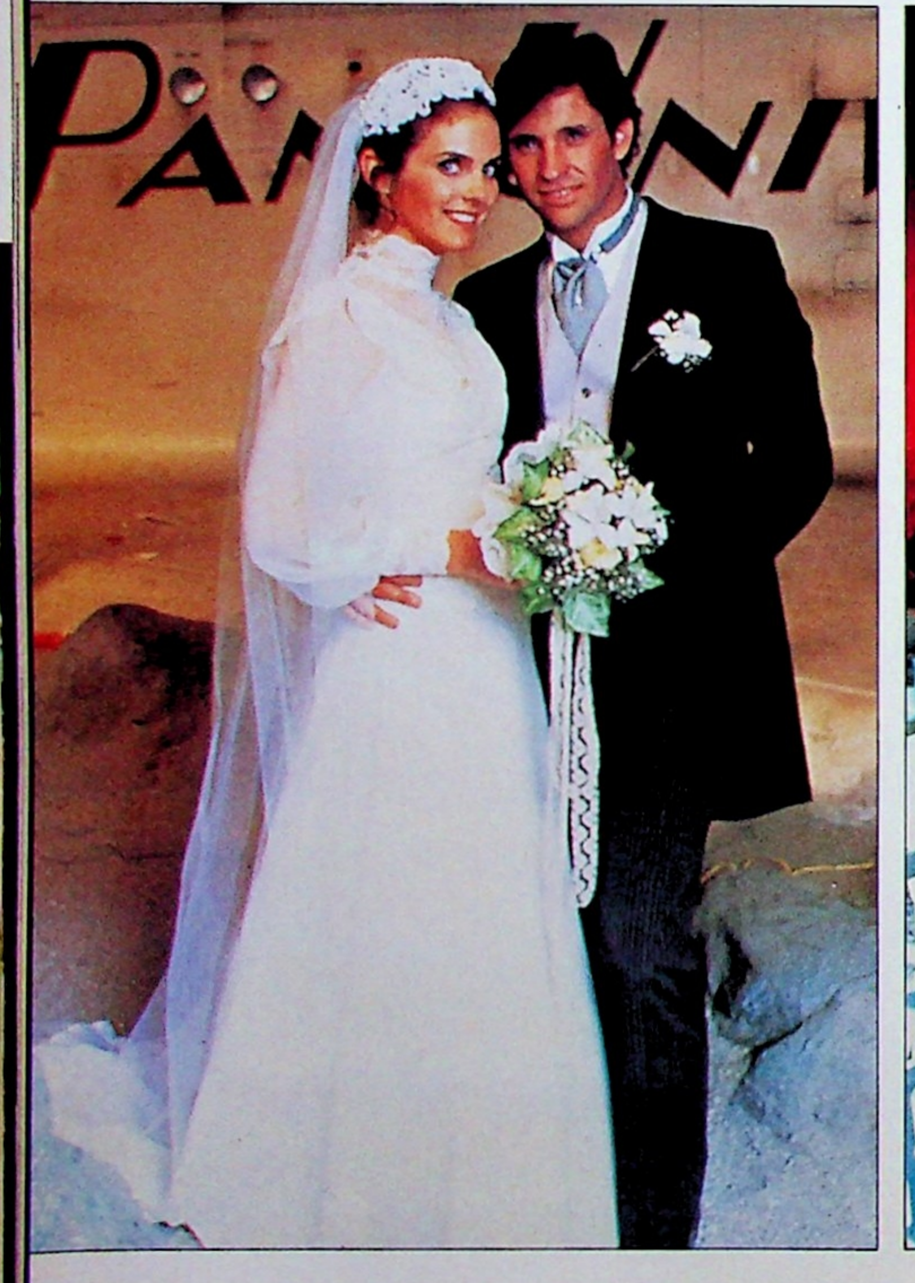
CHRISTOPHE GANS

FICHE TECHNIQUE :
ZOMBIE (Zombi/Dawn of the Dead). USA/Italie 1978. PR : Dario Argento, Richard Rubinstein. R : George Romero. PH : Michael Gornick. Eastmancolor. DEC : Josie Caruso, Barbara Rufscher. SFX : Gary Zeller, Don Berry. MAQ : Tom Savini. MUS : Dario Argento & Goblin. Avec : David Emge (Stephen), Ken Foree (Peter), Scott H. Reininger (Roger), Gaylen Ross (Fran), Tom Savini (chef des Hell's Angels), George Romero (Reporter TV). 115 mn.

La lutte pour la race

Y A-T-IL ENFIN UN PILOTE DANS L'AVION?

Sur le sol lunaire, l'ancien pilote de guerre névrosé Ted Striker (Robert Hays) et l'hôtesse de l'air niaise Elaine Dickinson (Julie Hagerty) célèbrent un mariage mérité.



Buck Murdock (William Shatner), le commandant facétieux de la base lunaire attend la navette, accompagné de son sous-officier de charme (Sandahl Bergman).





McCroskey (Lloyd Bridges), l'organisateur des secours sur terre craque au bout du micro : les pilotes de la navette sont hors d'usage et le café manque.

Attachez vos camisoles de force et éteignez vos brosses à dents. Presque aussi réjouissant que l'original Y a-t-il un Pilote dans l'Avion ? voici Y a-t-il enfin un Pilote dans l'Avion ? suite des aventures délirantes de cet asile de fous volants. Les pilotes incapables, les hôtesses de l'air hystériques et leur lot de passagers abrutis sont de retour. Pour une nouvelle destination : la lune. Et dans un véhicule hors du commun : la navette spatiale. C'est la panique dans la galaxie !



Les revoilà !! Toujours aussi tarés. Toujours aussi américains. Les lunettes de soleil lustrées, la chemise hawaïenne pendante, ils débarquent en taxi devant les portes de l'aéroport, achètent des bombes au duty-free shop du coin, laissent leur progéniture à la consigne, et tombent dans le vide en prenant un escalier qui n'existe pas...

Autour d'eux : l'allégresse. Les mercenaires israëliens trimballent un arsenal incroyable, les stewards plaisantins abattent froidement les chiens des passagers et les agents à l'embarquement reluquent les formes des hôtesses de l'air sur leurs écrans de contrôle.

Bon sang, ça recommence. On les croyait enfermés, dégoutés, traumatisés, bref terrifiés à l'idée de reprendre un billet d'avion. Et bien non !! Même après avoir failli cramer trois ans auparavant, dans ce fameux avion sans pilote, voilà qu'ils se pressent à nouveau devant les guichets. Satisfaits et impatients.

Faut dire que cette fois-ci, la destination a changé : on les envoie carrément dans le lune. Comme Tintin. La première navette spatiale à caractère commercial va décoller. Nous aussi.

L'avenir de la Nasa.

Après avoir récolté plus de 155 millions de dollars dans le monde entier, Howard Koch, ancien réalisateur de films d'horreur *(Frankenstein 1970* tourné en 1958 !), et producteur comblé du premier *Airplane,* a cette fois laissé carte blanche à Ken Finkleman, jeune scénariste satirique de télévision. On constate avec bonheur que si le résultat n'atteint pas le délire éblouissant du film de David Abraham et des frères Zucker (ceux-là même qui co-réalisèrent *Hamburger Film Sandwich* avec John Landis), il se hisse aisément au niveau d'un Mel Brooks (celui du *Shérif est en Prison*) ou encore d'un Steve Martin *(Les Cadavres ne portent pas de Costard).*

Cependant, transposer l'intrigue dans un futur proche où les navettes spatiales sillonnent l'espace et frôlent des troupeaux de météorites, nécessita l'emploi de nombreux effets spéciaux. Ainsi, pendant que tout le monde se marrait à l'intérieur du cockpit, une seconde équipe, dirigée par Phil Kellison et Joe Rayner se chargeait de créer un environnement futuriste. Grâce à eux, la petite navette blanche et pimpante décolle de sa base terrestre, traverse un nuage d'astéroïdes granuleux, et atterrit en catastrophe sur une mer de sable lunaire.

Ne vous attendez quand même pas aux chorégraphies insensées effectuées par les pilotes virtuoses de *La Guerre des Etoiles.* La fumée épaisse qui sort par à-coups des réacteurs, les peintures rutilantes truffées de décalcomanies et les planètes bleutées s'inspirent plus volontiers d'une certaine imagerie naïve de la S-F des années 50. Souvenez-vous du suppositoire métallique du *Choc des Mondes* de Rudolph Maté, ou de la phallofusée de *Flesh Gordon,* égarée en pleine déconosphère... Les matte painting lumineux (si vous ne savez pas encore ce que c'est, jetez un coup d'œil sur l'encart de *Dark Crystal...*) figurant la station lunaire Alpha Béta achèvent de donner au film cette allure de bande dessinée irrespectueuse. Bref, les amateurs du feuilleton *Star Trek* (le dimanche sur TF1 après les infos) y trouveront leur bonheur, les autres retourneront compter les hublots des stations orbitales de 2001...

Mission Impossible

Dans la première mouture, Ted Striker, l'ancien pilote de guerre traumatisé, réussissait l'exploit de faire atterrir sans trop d'encombres (juste quelques tasses renversées...) cette saloperie d'avion, ravagé par une crise d'intoxication alimentaire. Du coup, il triomphait de sa peur panique de voler, et regagnait l'amour de sa vieille maîtresse, l'hôtesse de l'air Elaine Dickinson.

A priori, cette suite de sombres clichés n'encourageait guère à la rigolade. Et bien justement. Rien de tel qu'une banale intrigue de téléfilm catastrophe pour parachuter un lot d'individus complètement tarés, animés de préoccupations aberrantes : Le commandant de bord quinquagénaire demandant aux petits garçons s'ils apprécient les films de gladiateurs huilés ; son co-pilote Roger Murdock, personnifié par le gigantesque Kareem Abdul-Jabbar, adversaire de Bruce Lee dans *Le Jeu de la Mort,* se prenant pour un basketteur ; le docteur Murdock pratiquant des accouchements alors que les passagers souffrent de troubles digestifs... L'absurde naît de ces décalages constants entre les images de marque de ces personnages de séries T.V, et leurs agissements pour le moins inattendus (Ah l'héroïne et le pilote automatique gonflable...).

En définitive, Ted Striker, le héros névrosé s'avérait être le seul individu normal à bord. Peut-être parce que lui, avait conscience de ses sautes de tension, même s'il ne les contrôlait pas toujours...

Sa lucidité l'a d'ailleurs conduit à l'asile. C'est du moins là qu'on le retrouve au début d'*Airplane 2*, quelque temps plus tard. Entouré de toubibs suicidaires et d'infirmières apprêtées qui vérifient régulièrement le niveau d'huile de leurs patients. Il a paraît-il recraqué pendant les essais de la nouvelle navette spatiale. Pas étonnant quand on remarque les courts-jus qui clignotent sous la carlingue, et les ingénieurs radar qui se disputent des parties de Pacman ou de Space Invaders sur leurs écrans de contrôle...

Ted s'évade de sa prison, croise un crooner grisonnant en plein concert dans le champ

lumineux d'un projecteur de mirador, et s'embarque en douce dans la navette. Le commandant Oveur, toujours interprété par Peter Graves, continue de harceler les petits garçons, son navigateur Simon Kurtz (rien à voir avec le colonel...) prévoit lui, d'épouser Elainê, l'ancienne maîtresse de Striker devenue responsable de l'ordinateur de bord.

Quant aux passagers : le lot habituel de cinoques. Des terroristes bardés de chargeurs de mitraillettes et accompagnés de leurs otages ; un prête obsédé qui détache aussi sa ceinture de pantalon après le décollage ; un pirate de l'air impuissant armé d'une bombe puissante ; une jeune première nymphomane ; une équipe de hockey sur glace en pleine discussion avec l'arbitre ; un âne toxicomane...
Rapidement, l'ordinateur, encore plus mégalo que HAL 9000 dans *2001,* neutralise l'équipage. L'aide d'un pilote compétent est bientôt indispensable : la navette file à toute allure vers le soleil. Ted Striker sera-t-il à la hauteur? Pour l'instant, il est aux W.C.

Le Réveil des Idoles

Parti d'une trame simpliste dont il enfle démesurément les lourdeurs et les invraisemblances, Finkleman, tout comme ses prédécesseurs, adopte un parti pris parodique, et s'acharne sur le patrimoine hollywoodien. Les références, musicales ou visuelles, abondent (*2001* de Kubrick, *L'Invasion des Profanateurs de Sépultures* de Siegel, *Zombie* de Romero et Argento, *Rocky* de Stalone, *La Tour Infernale* de Guillermin), et si les personnages s'apparentent d'abord à ce qu'ils sont d'habitude entre les mains de scénaristes minables (de pauvres clichés éculés), ils ne tardent pas à déraper, puis à se déchaîner durant tout le trajet, possédés par le démon des Marx Brothers. Ainsi, Murdock, le commandant de la base lunaire, habituellement acharné à encourager ses congénères en péril, décide-t-il cette fois de couper le disjoncteur en plein suspense, et de faire sa valise... Le prêtre lui, ne prend plus les passagers à part pour sussurer une dernière prière, mais pour leur faire des avances.

Panique dans la salle des contrôles sur terre : la navette expérimentale a dévié de sa destination initiale, la lune. El









Une galerie de portraits délirants : l'héroïne, responsable de l'ordinateur de bord (J. Hagerty), son ancien amant Ted Striker (R. Hays) et son futur époux (Chad Everett) ; McCroskey (Lloyd Bridges) en pleine crise d'hystérie ;



ffile vers le soleil à toute allure.

L'espace d'un film, ces figures fétiches de téléfilms craquent littéralement, démolissent les cadres du petit écran et comme McCroskey, le chef de la tour de contrôle, accrochent leurs vieilles photos sérieuses sur un pan de décor. Même principe pour le scénario : Finkleman réutilise les tics et les lieux communs des feuilletons télé, et les pervertit de gags tonitruants. A la manière de Mel Brooks qui reprenait à la lettre les épisodes originaux des vieux *Frankenstein* (l'aveugle violoniste, la petite fille à la marguerite) ou de Steve Martin et son intrigue incompréhensible de vieux polar dans *Les Cadavres ne portent pas de Costard.* Pour parfaire leurs contrefaçons, ces derniers réinventaient des personnages totalement conformes aux stéréotypes de l'époque (les villageois abrutis, Igor le serviteur bossu du baron incarné par le batracien Marty Feldman). Finkleman lui, a fait appel aux acteurs originaux des séries américaines : le leader grisonnant de *Mission Impossible,* le cow-boy maussade du *Proscrit,* ou le vaillant capitaine Kirk de *Star Trek.* Ceux-là dont on mimait les poses crispées et les regards tourmentés pendant les récréations. Les voilà de retour, un peu plus ridés, mais toujours d'attaque.

Peter Graves, le flegmatique héros de *Mission Impossible* joue un pilote justement incapable de réagir face à la panique. Plutôt obsédé par les statues d'éphèbes grecs et les bains turcs, il s'obstine à coïncer les petits garçons contre son tableau de bord.

Lloyd Bridges, longtemps jeune premier de séries B *(Rocketship X.M, Les Conquérants d'un nouveau Monde)* roule des hanches et écrase ses cigarettes dans les tasses à café pleines de ses assistants. Il est McCroskey, l'organisateur des secours sur terre.
Chuck Connors, spécialisé dans les rôles de tueurs fous *(Soleil Vert, Refroidi à 99%, Le Détraqué)* promène sa mâchoire de brochet sur la piste d'envol, et balourde des mégots sur les réserves de carburant.

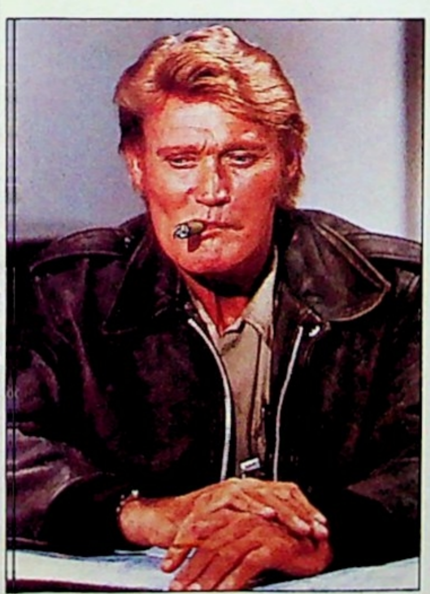
Reste le plus taré de tous, le plus inattendu aussi. Encore plus ravagé que Leslie Nielsen *(Creepshow),* le docteur accoucheur du premier *Airplane,* et universellement connu pour ses prestations inter-galactiques, William Shatner compose un ahurissant commandant de base borné. S'interrogeant en permanence sur l'utilité des consoles lumineuses qui tapissent la salle des commandes (pour une fois!), l'ex-capitaine Kirk de *Star Trek*, assisté de Sandahl Bergman, la compagne de Conan, restera pourtant crispé à son périscope spatial jusqu'à la fin, la casquette de travers. Quel bonheur...

Employés non plus à contre-emploi, mais à "sur-emploi", ces acteurs géniaux prouvent bien qu'il ne sont finalement pas dupes de leurs conditions de stars au rabais. Mais au fait, à qui donc sont destinés leurs pieds de nez? Aux producteurs-requins qui les cantonnèrent si longtemps dans les mêmes rôles de composition, ou aux spectateurs hébétés qui les croyaient à jamais coincés dans le même personnage?

En tout cas, on comprend qu'ils en aient eu marre de toujours prendre les commandes de l'avion en détresse, et de mener à bon port cette cargaison de barjos hystériques. Ce renoncement éclate surtout lors d'un passage : Peter Graves, surpris par l'ordinateur de bord détraqué, tombe, étouffé par une fumée jaune, au son de la musique syncopée de Lalo Schifrin...
"Ce document s'auto-détruira dans les cinq secondes, M. Phelps". Cette fois-ci, il aura décidé de rester dans sa cabine téléphonique...
Certes, une idole de jeunesse qui s'éteint, mais croyez-moi, on y gagne au change.

FRANÇOIS COGNARD

FICHE TECHNIQUE :
Y A-T-IL ENFIN UN PILOTE DANS L'AVION ? (AIRPLANE 2, The Sequel). U.S.A. 1982. PR : Howard W. Koch. R/SC : Ken Finkleman. PH : Joe Biroc. MUS : Elmer Bernstein, Richard Hazard. DEC : William Sandell. SFX : Phil Kellison, Joe Rayner. 1 h 25. DIST : CIC.
Avec : Robert Hays (Ted Striker), Julie Hagerty (Elaine Dickinson), Simon Kurtz (Chad Everett), Peter Graves (Commandant Oveur), William Shatner (Murdock), Chuck Connors (Sarge), Lloyd Bridges (McCroskey). Et Sandahl Bergman, Richard Jaeckel, Rip Torn, John Vernon, Raymond Burr.









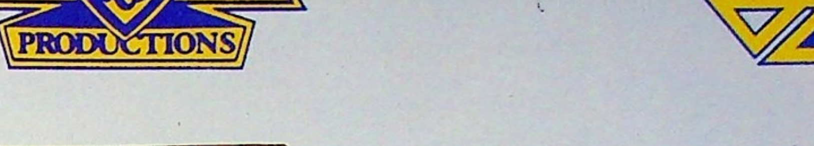
Sarge (Chuck Connors), le chef-mécano impassible ; le Commandant Oveur (Peter Graves), pilote de la navette ; le juge de fer (Raymond Burr) ; Buck Murdock (William Shatner), l'officier responsable de la base lunaire d'accueil.


ALPHA BETA
LUNAR BASE



WILLIAM SHATNER
Y A-T-IL ENFIN UN PILOTE DANS L'AVION ?

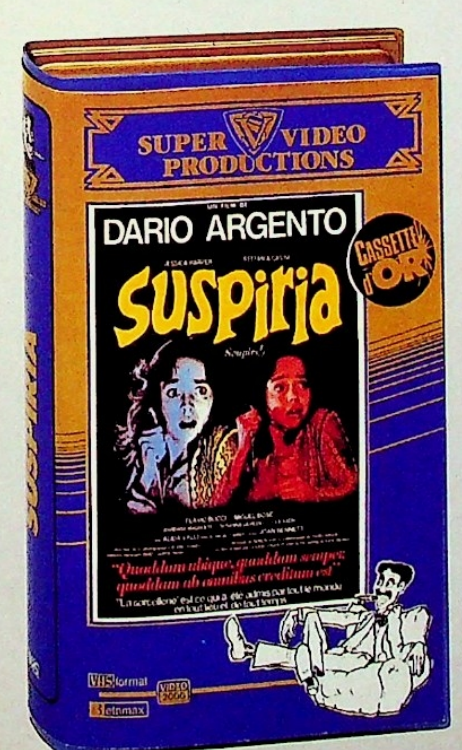






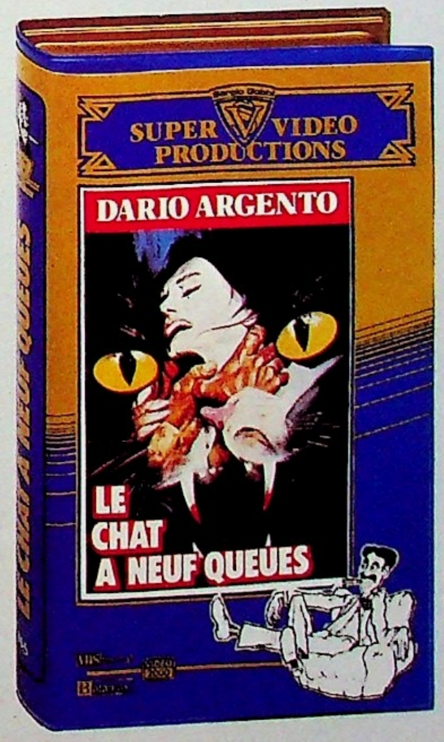
L'OISEAU AU PLUMAGE DE CRISTAL

Un journaliste est soupçonné d'un meurtre mystérieux dont il a été le témoin...



SUSPIRIA (cassette d'or)

Quand les hallucinations épouvantables d'une jeune ballerine deviennent réalité...



LE CHAT A NEUF QUEUES

Enquête sur un meurtre commis à cause d'un vol pour lequel personne ne porte plainte...



édfrance



ABONNÉS, LEVEZ-VOUS !

GAGNEZ UN DISQUE 33 TOURS ET RETROUVEZ LA MUSIQUE DE VOS FILMS FAVORIS ! LES 250 PREMIERS ABONNES A REPONDRE A CETTE OFFRE INOUIE RECEVRONT UN DISQUE A CHOISIR PARMI LES BANDES ORIGINALES DE : MAD MAX, NEW YORK 1997, HALLOWEEN II, MAD MAX 2, MANIAC, ET CREEPSHOW. ATTENTION ! SEULEMENT LES 250 PREMIERS ! ÇA N'EMPECHE PAS QUE TOUS LES ABONNES (Y COMPRIS LES 250 VEINARDS) RECEVRONT LE *BADGE STARFIX CHROME*, EMBLEME INDESTRUCTIBLE DE LA STARFORCE ! ET POUR NE PAS LESER LES FIDELES DE LA PREMIERE HEURE, DEJA ABONNES, IL LEUR SERA FACILE DE GAGNER LE DISQUE DE LEUR CHOIX PARMI CEUX CITES PLUS HAUT EN REPONDANT AUX TROIS QUESTIONS DE NOTRE *CONCOURS STARFIX* DE CE MOIS-CI :

- DANS LE N° 1, UNE PHOTO EST IMPRIMEE *A L'ENVERS* ET UN DETAIL PERMET DE LE *LIRE !* DANS QUEL ARTICLE CETTE PHOTO SE TROUVE-T-ELLE ET A QUELLE PAGE?
- DANS LE N° 2, L'INSCRIPTION MFP 2241 APPARAIT SUR UNE PHOTO.
- DANS QUEL ARTICLE ET A QUELLE PAGE CETTE PHOTO SE TROUVE-T-ELLE? COMBIEN Y A-T-IL DE JAMES BOND GIRLS DANS STARFIX N° 3?

ATTENTION ! SEULS LES 100 PREMIERS ABONNES A DONNER LES BONNES REPONSES SERONT LUXUEUSEMENT RECOMPENSES PAR CE MICROSILLON GRATUIT ! INDIQUEZ UN SECOND CHOIX DE DISQUE SELON VOS PREFERENCES. MERCI D'AVANCE.

STARFIX 4

DES HEURES D'AMUSEMENT ! STARFIX LAISSE LIBRE COURS A SES MAUVAIS INSTINCTS !

- LACHE SUR SES LECTEURS LES MONSTRES BAVEUX DE *CREEPSHOW !* DES DETAILS INCROYABLES SUR GEORGE ROMERO, STEPHEN KING, ET LES BANDES DESSINEES LES PLUS TERRIFIANTES DU MONDE !
- FAIT ECLATER LES HORRIBLES EFFETS SPECIAUX DE *TOM SAVINI* POUR *ZOMBIE !* CE QU'IL NOUS ETAIT IMPOSSIBLE DE VOUS MONTRER SANS D'ABORD VOUS PREPARER AU CHOC !
- VA PELOTER TANYA ROBERTS, L'HEROINE EXPLOSIVE DE *DAR L'INVINCIBLE*, UNE REVELATION DU CINEMA D'HEROIC-FANTASY. LE MONDE DES BARBARES ET DES BEAUTES LASCIVES VOUS OUVRE SES PORTES...
- ET ORDONNE AUX HORDES DE LA STARFORCE DE DECHAINER SON ENERGIE SUR JAMES BOND, SAMUEL FULLER, ROBERT DENIRO, ENKI BILAL, LEE MAJORS, SEAN CONNERY, JERRY LEWIS, LUC BESSON, HAN SOLO ET LUKE SKYWALKER, DEBBIE HARRY, SERGIO LEONE, ETC, ETC.

STARFIX 4 : DU SPORT EN PERSPECTIVE !

Vous pouvez renvoyer dès aujourd'hui votre bulletin d'abonnement à STARFIX - Service Abonnement : 23, rue Vernet, 75008 Paris - Tél. : 720.50.51. Glissez votre paiement et cette formule dans une enveloppe affranchie, et nous ferons le reste...

BULLETIN D'ABONNEMENT

PROFITEZ DE PLUS DE 20 % D'ECONOMIE EN VOUS ABONNANT 1 AN (12 N^{os}) 140 F au lieu de 180 F OU 2 ANS (24 N^{os} PLUS DEUX NUMEROS GRATUITS SOIT 26 N^{os} EN TOUT) POUR 250 F au lieu de 360 F, soit 25 % d'économie ! (étranger : ajouter 25 FF de port)

Je m'abonne à STARFIX aux conditions spéciales :

☐ d'un an pour 140 F
☐ de deux ans pour 250 F

Mme, Mlle, M. ______________________

N° ______ Rue ______________________

Ville ______________________

Code Postal __________ Signature :

Je joins un chèque postal, un chèque bancaire ou un mandat-poste de ______________________


LA NUIT DE
L'OPTIQUE
eLem 82


ROGER bientôt octogénaire?
MOORE non, bientôt "Octopussy".



Roger Moore avait tant dit et répété qu'il ne tournerait plus de *James Bond* qu'on avait presque fini par le croire. D'ailleurs, la mâle silhouette qui se découpait sur la façade du Carlton de Cannes en mai dernier pour annoncer le tournage d'*Octopussy* restait prudemment anonyme. Pourtant, le temps – et l'argent – arrangeant bien des choses, c'est sous les traits de Roger Moore que James Bond repart pour de nouvelles aventures.

Nouvelles, mais s'efforçant de retrouver, dit-on, l'esprit des premiers films de la série. "Le scénario de *Rien que pour vos yeux* était délibérément simple. Mais, assure le réalisateur John Glen, celui d'*Octopussy* est, de toute la série, celui qui exigera de la part du public le plus grand effort de concentration." De fait, on trouve parmi les scénaristes le nom de Richard Maibaum, l'un des pères de James Bond au cinéma, puisqu'il avait déjà participé aux scripts de *Dr No* et de *Bons baisers de Russie*.

On ne connaît pas encore tous les détails du scénario d'*Octopussy*, mais il semble que la grande nouveauté du film serait son orientation "féministe", Bond devant affronter cette fois-ci, en plus de quelques méchants traditionnels (dont le Français Louis Jourdan), une *méchante*. Autre surprise, cette méchante Octopussy – puisque c'est elle qui donne son titre au film – est interprétée par Maud Adams, qu'on avait déjà vue dans *L'homme au pistolet d'or* comme maîtresse et victime de Christopher Lee. Le privilège d'apparaître dans deux *James Bond* avait jusque-là été réservé à des deuxièmes couteaux ou à des James Bond girls cantonnées au fond des décors.

On a murmuré que James Bond n'aurait pas plus de pitié pour ce nouvel adversaire qu'il n'en a eu pour les précédents. Il le tuerait. Il *la* tuerait. Il n'est pas sûr que telle audace ait été gardée jusqu'au bout : elle placerait cet *Octopussy* plus près de Mickey Spillane que de Ian Fleming.

Le budget est relativement modeste pour un *James Bond*, mais trente millions de dollars restent, même en ces temps d'inflation galopante, une assez belle somme. Comme d'habitude, l'histoire tournant autour des agissements d'une organisation internationale, Monsieur Bond voyagera vite et loin. Et le spectateur aura sa traditionnelle ration d'exotisme. Berlin d'abord, puis l'Inde, avec ses bazars, ses chasses au tigre, ses fakirs et ses poignards à six lames. Comme d'habitude, Bond se déguisera de façons diverses et variées : qui mieux qu'un clown pourrait pénétrer dans le Cirque qui sert de couverture à l'organisation de trafiquants? Pour compléter le tout, des séquences aériennes, des effets spéciaux, et le contingent des James Bond Girls.
Bref, de quoi donner envie à Roger Moore de revenir encore une fois sur sa décision...

FREDERIC ALBERT LEVY





L'ANIMATION AU FUTUR

Cinq films d'animation modernes en diable. Cinq univers flippants. Le dessin animé des eighties est une galaxie avec ses soleils, ses lunes noires et ses étoiles naines. De *Tygra* à *Hey Good Lookin'* en passant par *Techno Police,* vous allez voyager d'un monde à l'autre et découvrir des faunes fantastiques, des bestiaires monstrueux, des humanités mutantes... Les dessinateurs savent à présent qu'ils sont des créateurs d'univers et d'apocalypses. Et ils ne s'en privent pas... Quels que soient leurs espoirs, leurs obsessions inavouables ou leurs formules magiques, le cinéma d'animation se prononce désormais au futur. "Another place, another time."

ROCK CULTURE

Il y a 10 ans de cela, *Fritz The Cat* miaulait son message anarchiste et provocant aux quatre coins du monde. Succès que personne n'avait pris le risque de prévoir pour cette engeance bâtarde du dessin animé et de la pornographie underground new-yorkaise. Ralph Bakshi ajoutait ainsi l'animation aux expressions favorites d'une culture branchée jusqu'alors sur le rock et le fantastique. Mission à laquelle l'animateur a voulu rester fidèle sans tenir toujours compte de l'évolution du public. D'où le simplisme du *Seigneur des Anneaux*, adaptation fatiguée de J.R.R. Tolkien et la débauche de références erronées, pour ne pas dire stupides, d'*American Pop*.

Aujourd'hui, Bakshi est revenu de ces sagas sans fins (on attendra en vain la suite du *Seigneur*...) aux raccourcis navrants (La dernière partie d'*American Pop*). Dans *Hey, Good Lookin'* qu'il a réalisé avant *Fire and Ice*, il a préféré cerner son sujet. Grand bien lui fasse! *Hey, Good Lookin'* est son meilleur film depuis *Les Sorciers de la Guerre*. Il y a désappris à mélanger les torchons et les serviettes comme lorsque dans *American Pop* il mariait de force David Bowie, la génération des Sex Pistols et Pat Benatar (sic!). L'histoire de *Hey, Good Lookin'* reste avant tout celle des rockys, des bananes flambées à la gomina, des peignes gluants et des nœuds de chemise sous les poitrines rehaussées. Et c'est seulement, en filigrane que la punkitude, tourmente Bakshi quand il se replonge dans ces "années heureuses" que furent les fifties...!

Car derrière le bonheur, il y a la fin du rêve américain, le gouffre des années 60. En somme cette foutue mauvaise conscience que *Les Seigneurs* de Philip Kaufman découvraient au coin d'une rue, le lendemain de l'assassinat de Kennedy... Le jeune chef de bande, héros de *Hey, Good Lookin'* pourrait être le père de la petite paumée suicidaire du *Out of The Blue* de Dennis Hopper... et il ne le sait pas. Bakshi mise sur cette inconscience, sur ces idylles tranquilles, ces virées insouciantes et le futur lugubre qui se dessine dans le dos des amoureux et des petites frappes de Brooklyn. Cette époque bénie lance ses derniers feux dans des plans incroyables, tels celui où le héros coiffe et recoiffe une mèche lourde puis ferme et referme encore les multiples, "braguettes" de son uniforme de rocker.

Et si ces silhouettes anguleuses restituent au mieux le mythe du paumé, c'est que leurs aventures nous sont racontées par le désespoir d'une prostituée. Cynique.

On ne saurait trouver la même lucidité dans *Rock and Rule* qui ressemble (à peu de chose près!) à un résidu de trip de guitar-héro ou à une vomissure de groupie un lendemain de concert-débâcle. Le scénario qui additionne Lovecraft et *Phantom of The Paradise* ne serait pas plus miteux qu'un autre: un démiurge, rompu aux arts magiques surveille les performances du moindre groupe rock. Il espère découvrir la voix unique qui lui ouvrira une porte sonore sur la dimension des démons et la puissance absolue. Mais quand la référence ressemble à du déjà-vu et que les impératifs de sortie poussent au bâclage, il ne faut pas s'attendre à des étincelles. Le boom lucratif de *Métal Hurlant* – le film a vraisemblablement présidé à la naissance précipitée de ce *Rock and Rule*. Mais qu'y trouve-t-on? Quelques morceaux électriques au rabais (Cheap Trick pour être méchant!). Des concerts filmés redessinés où les personnages arborent des poses qui ramènent au délire mégalo-constipé d'un Ritchie Blackmore. Quant à la magie, elle fait office de plumeau à dépoussiérer des effets psychédéliques dont raffolaient les cinéastes de 1968 et qui, à présent, font rire aux larmes les survivants (s'il y en a!) du "Flower-Power". Le film entier se conforme à cette esthétique au rabais, ce visuel de bric et de broc. Il faut avoir vu le démon (petit frère du tartre ricanant des pubs pour détergent W.C.) rejeté dans les abysses par la complainte d'amour de l'héroïne en robe virginale. Il n'y a, à aucun moment dans ce film, l'énergie propre à faire passer en douceur une avalanche d'approximations (dessins trop étriqués, cellulos sales, zooms hésitants). La mise en scène de *Rock and Rule* économise, rogne, évite, paresse... Et on imagine fort bien l'équipe de *Rock and Rule* à quatre pattes dans le studio, fouillant les poubelles à la recherche de leurs pires crobards pour mettre un terme à ce calvaire...



La complainte d'amour de l'héroïne en robe virginale...



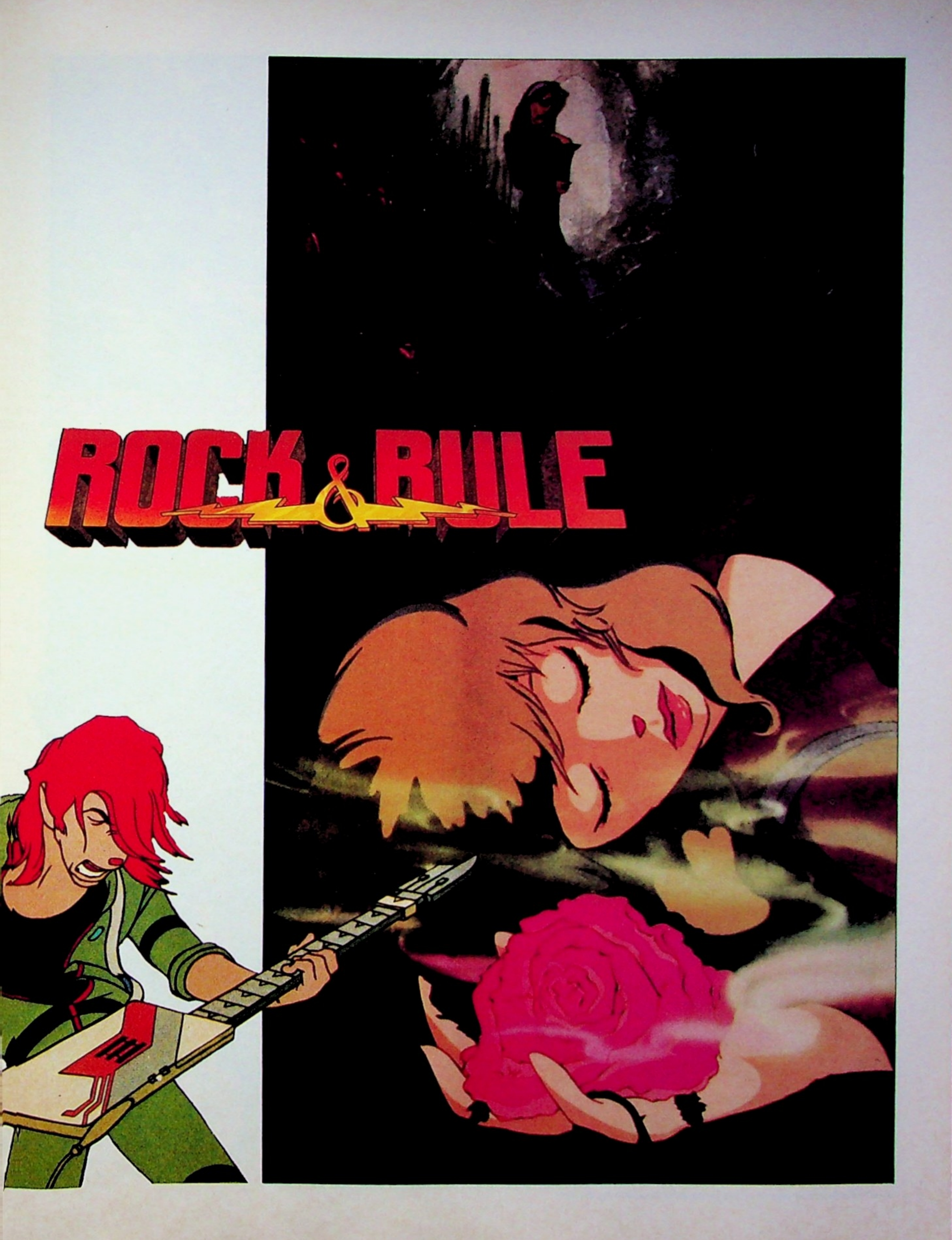
Un démiurge rompu aux arts magiques...



hey good lookin'



Une époque bénie lance ses derniers feux


ROCK & RULE

24 APOCALYPSES-SECONDE :

Comme une éternelle revanche sur les films à grand spectacle, le dessin animé indépendant d'après Bakshi parle de destruction, d'holocauste et d'anéantissement sublime. Masochisme facile pourrait-on dire... Mais l'animation est devenue depuis peu l'un des derniers bastions de la férocité contestataire. Passons sur l'apocalypse démoniaque annoncée par *Rock and Rule* et qui aboutit à du mauvais boulevard pour nous intéresser à celle, que concoctent gaillardement les animateurs nippons. Le moins que l'on puisse dire est qu'ils l'imaginent avec le sourire. Sérénité typiquement orientale qui en d'autres lieux a fait frémir les parents des fans de *San Ku Kai* et *Goldorak*. Que diraient-ils alors devant *Techno Police?*

Sous ce titre explosif, se cache l'apprentissage futuriste d'un jeune flic sorti du milieu rural pour s'initier aux techniques de pointe d'une force de prévention et de sécurité implacable. La route vers la cité est bordée de ruines et d'amas de détritus. On l'aura compris, *Techno Police* est une chronique post-Apocalypse. Mais la reconstruction complète du monde n'a pas gommé la criminalité. Il se trouve toujours des truands pour faire parler le meurtre et la terreur au delà des limites tolérées. Le film s'orchestre donc comme une suite de combats urbains graduellement plus violents. Le décor de la mégalopole, première victime de ces "casses" monstrueux, n'est plus qu'une raison supplémentaire d'exalter la destruction. Les courses de stock-car de Papi Verneuil font place à des affrontements d'artillerie lourde sur le macadam éventré : tout engin motorisé étant muni de sa "grosse Bertha" personnelle. Des robots aéroportés, Goldorak de poche, se chargent de parfaire ce travail de démolition avec zèle et docilité. La machine n'est plus frankensteinienne, le mal relève désormais du domaine des armes à feu, véritable traumatisme refoulé de ce futur trop propre. Pour preuve, citons la scène prodigieuse d'un détournement d'avion intenté depuis ses soutes à bord d'un tank fou furieux. Perforant les cloisons de la cale, l'engin des terroristes finit par s'éjecter en éventrant l'aile volante de part en part. Le délire se poursuit en pleine métropole où s'est écrasé, sans se détruire, le tank qui s'escrime dès lors à tirer sur tout ce qui bouge.

De telles idées de scénario donneraient sûrement lieu à des films monumentaux mais par trop insupportables. Le dessin animé en cela fait passer beaucoup de choses. A ce niveau de complaisance fascinante, l'ambiguïté et la gêne n'ont plus droit de cité !... A vrai dire, un film comme *Techno Police* pourrait bien préparer le petit peuple japonais à l'avènement d'une société étouffante et hyper-mécanisée. Concrètement, *Techno Police* est donc un véhicule sociologique de conditionnement. Dans le cadre de l'animation japonaise, il marque le retour à l'exploit physique (même aidé de la technologie) après la grandiloquence mécanique, l'inventaire stratégique dont *Future War 198X* est l'aboutissement.

Graphiquement, *Future War 198X* a tout du classique film pour enfants japonais. Et pourtant... Son récit rejoint les plus atroces spéculations sur l'imminence d'une guerre nucléaire. Et pour dresser cet inventaire exhaustif des failles dans l'équilibre de la peur et des puissances, il fallait une sacrée dose de roublardise. Ou de fourberie. Mais pour la firme *Toei*, il s'agit ni plus ni moins, avec cette vaste épopée militaire de produire une version améliorée – et animée –



Les techniques de pointe d'une force de prévention implacable...

du piètre *Virus* de Kinji Fukasaku. Là encore, la construction théâtrale nous conduit à l'horreur en présentant tour à tour les décors de l'imminente tragédie, accompagnés d'un sous-titre sec et neutre. Glacial. Les auteurs de *Future War 198 X* se délectent d'avance de ce qu'ils vont déchaîner. Et quand ils déplacent le récit de l'Ouest à l'Est, ils n'omettent jamais de bien préciser les frontières, de bien séparer les deux blocs antagonistes. A l'instar du belliqueux téléfilm *La Troisième Guerre Mondiale* de David Greene, récemment diffusé sur Antenne 2, la pression internationale augmente sous le coup d'une intrusion soviétique. Le film avait besoin de têtes de turcs. Et il n'en finit plus de les charger dès qu'il les a trouvées : les russes sont ouvertement accusés de magouilles diplomatiques, de maraudage, de bêtise aveugle et plus lamentablement de vulgaires kidnappings. En revanche, le président des Etats Unis est systématiquement présenté comme un martyr, sorte de Penseur de Rodin en proie à une migraine continue. Il a fort à faire pour garder sa dignité face aux attaques des mécréants soviétiques. Coup de génie : ceux-ci sont tous des clowns de Brejnev et traitent invariablement le Premier Américain de "sale cow boy" (Allez savoir pourquoi !). Sans honte ni pudeur, le film louvoie dans les eaux troublées d'une actualité brûlante, à peine déguisée. Les argentins refourguent en quelque sorte leurs Malouines aux leaders rouges très pressés de provoquer le vaste élan d'union nationale qui les sortira indemnes de leur politique miséreuse. Est-il besoin de préciser dès lors que la situation au Kremlin relève du roman-feuilleton ? C'est le prisonnier de Zenda revu et corrigé par le docteur Jivago avec en prime les sournois complots d'un méchant conseiller. Et comme par hasard, le Vizir devient ici Calife à la place du Calife. Dans ce climat frénétique, les gestes de basse vengeance deviennent des actes héroïques et les codes du film de Samouraï (Sacrifice et Bravoure) sont remis au goût du jour. Mais point de dilemme ! Les Roméo et Juliette sont interdits de séjour en 198X et les idylles amoureuses n'ont lieu qu'entre personnes de pays alliés. Ce manque d'objectivité flagrant fait de *Future War 198 X* un film haineux, une machine de propagande anti-rouge. Tout le contraire de l'hymne à l'espoir chanté par la publicité. Et si le film prêche effectivement la paix, c'est par-delà un pessimisme jouissif à l'encontre de cette fameuse entente internationale. Dans ce cercle vicieux, le réalisateur fait son trou et prône la reconstruction dans les cendres du désastre. Pas de la défaite ! Ce sentiment très fort de renaissance qui imprègne en grande partie le cinéma nippon découle sans doute de la situation géographique catastrophique du Japon dont l'évolution est confinée à une île ravagée par la pollution et la surpopulation. Toujours est-il que les scènes de guerre sont magistralement orchestrées et atteignent une violence extraordinaire. Saignements et brûlures a gogo ! La mise en scène s'attache tout particulièrement aux effets des armes les plus diverses : biologiques, bactériologiques, nucléaires. La science des animateurs se mesure ici à la coloration chatoyante des champignons atomiques et au délicat ondoiement des fumerolles toxiques. Car ce qui passionne visiblement le réalisateur, c'est l'évolution du conflit vers une guerre de matériel. Au point qu'à chaque échauffourée les armes sont passées en revue et aux rayons X pour tout savoir de leurs capacités meurtrières et de leurs positions stratégiques sur le terrain. (Plans à l'appui !) Et tandis que le président des Etats Unis rêve de cessez-le-feu, son confrère soviétique est abattu d'une balle entre les deux yeux par un tyran quelconque. Toujours prêt à porter la casquette, le peuple russe reconnaît en l'usurpateur un nouveau Staline et stoppe la guerre au son des lamentations des bambins mutilés qui déambulent sur des charniers de corps brûlés et tordus. A ces visions insoutenables succèdent immédiatement des images de bidasses touchés par la grâce et abandonnant leurs armes dans des tourbillons de pétales, d'oiseaux et de sermons papaux. Les sauveurs du monde restent les militaires. De quoi exaspérer les plus endurcis si le film ne se concluait brillamment sur un ultime suspense : le sauvetage sidéral du couple de héros par un vaisseau spatial russe – Oui, j'ai bien dit russe –, bref que l'on n'attendait pas.

De ce grand frisson guerrier, on ne retiendra que deux anomalies. Primo : l'escamotage des chinois qui rejoignent ainsi les suisses et les belges au bataillon des nations neutres. Secundo : chauvinisme déplacé ou cynisme croustillant, c'est à Tokyo que les animateurs ont réservé la plus belle explosion nucléaire. Tant par sa violence que par ses paradoxales ressemblances avec *Les Aventures de Candy, Future War 198X* est aussi exportable qu'un frigidaire vers le pays des esquimaux. C'est vraisemblablement dans une version réduite de 46 minutes que nous risquons de le découvrir. Curieusement, les scènes de guerre seraient préservées d'office... Il n'y a plus de morale !



FUTURE WAR 198X

Dessins de préparation pour FUTURE WAR 198X.

FRUSTRATIONS :

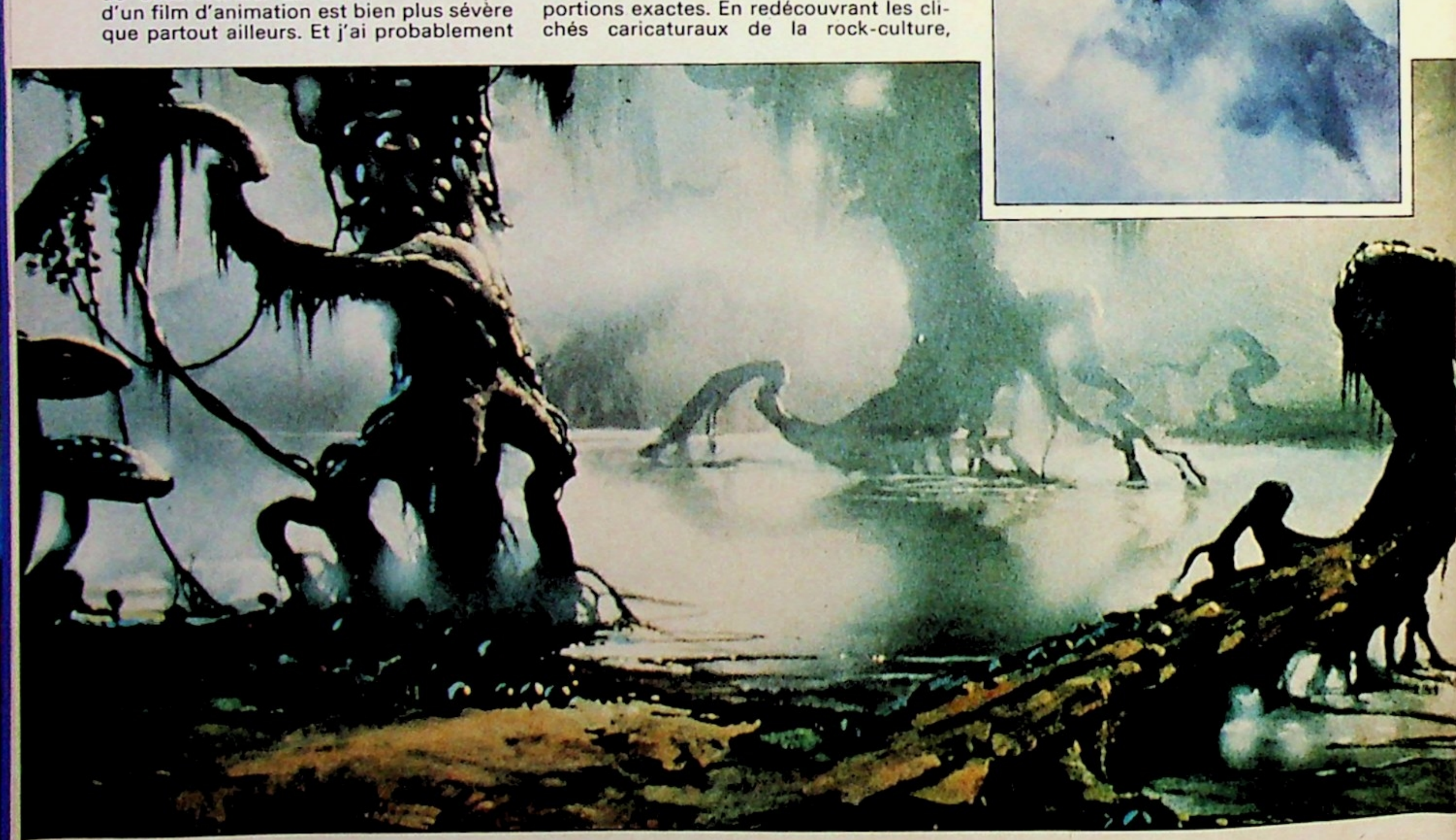
Il y a une légende Bakshi, celle de l'animateur indépendant provoquant les plus violentes polémiques à partir de studios de Sun Valley mais dont l'œuvre est régulièrement célébrée au Musée d'Art Moderne de New York. Titre suprême : il tient ferme la quatrième place au box-office des animateurs de tous les temps. Quand le peintre Frank Frazetta décida de porter à l'écran son univers guerrier et brûlant, érotique et capiteux, il n'avait d'autres solutions que d'en confier la réalisation à Bakshi, le seul animateur de long-métrage notoire en dehors du film pour enfant ! Car si les dessinateurs de petits mickeys pullulent, la carence en matière d'animateurs pour adultes (et adolescents) est grave. Et encore, faut-il préciser que Bakshi a toujours moins voulu élever le dessin animé que lui conquérir simplement une audience supplémentaire.

Il faut comprendre le problème de Bakshi : celui d'un homme qui a fait de l'animation parce que c'était la seule manière pour lui de devenir réalisateur. Bakshi est bel et bien un complexé qui rêve de passer derrière une caméra normale. Son cas est unique car il voit en l'animation non pas un art supérieur mais un échelon à gravir vers l'aboutissement de la prise de vue réelle. En fait, Bakshi court après le statut de réalisateur comme un vulgaire assistant après sa carte syndicale. Et il ne manque jamais une occasion de se justifier : "Je ne dessine pas mes films. En les dirigeant uniquement, mon jugement créateur – Que faire et comment y parvenir? – ne change guère de celui requis par un long métrage ordinaire. Au lieu d'auditionner des acteurs, je choisis des animateurs. Quand un réalisateur parle à ses comédiens, moi, je parle à mon équipe de dessinateurs. La direction artistique d'un film d'animation est bien plus sévère que partout ailleurs. Et j'ai probablement plus d'acquis et d'exigences qu'un metteur en scène travaillant en prises de vues réelles. Malgré tout, je dirige des auteurs lors des séances d'enregistrement et je leur donne des ordres pour obtenir un doublage en concordance avec le dessin. Les problèmes de mises en scène, de développements psychologiques ou narratifs, de prises de vue ou de montage sont toujours les mêmes, j'en suis convaincu, que ce soit en animation ou en 24 images-seconde. "(American Premiere).

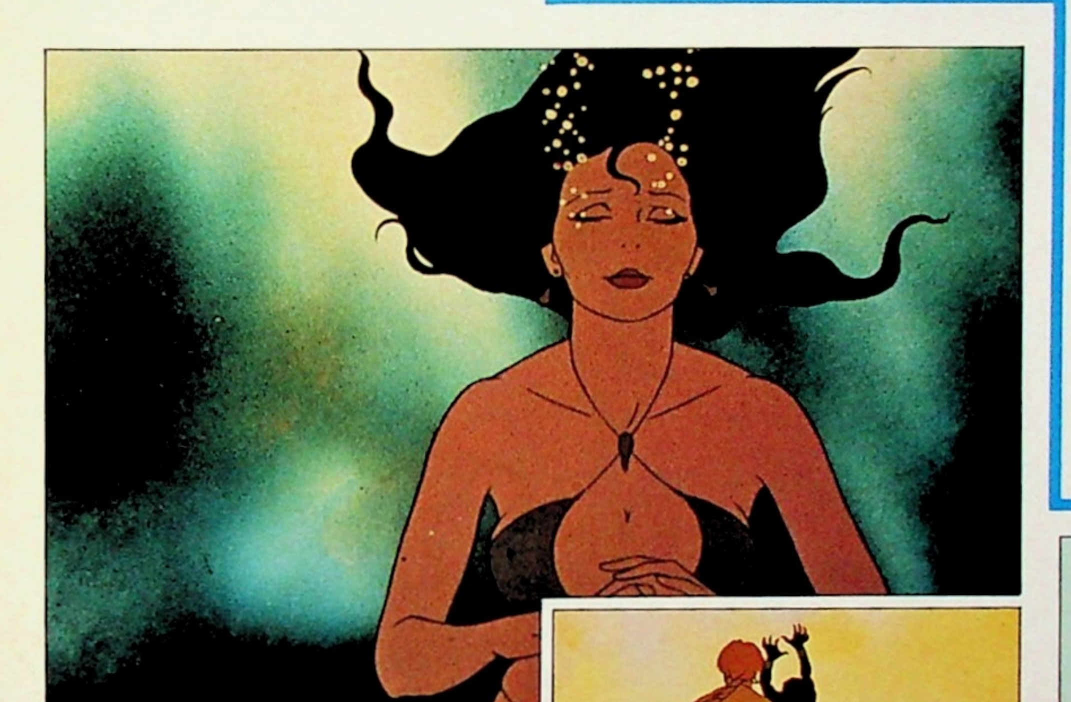
Voilà pourquoi au film *Tygra*, conçu par un illustrateur géant et un scénariste de comics talentueux, Roy Thomas, il manque tout au plus un animateur digne de ce nom. Le problème vient en fait du "rotoscope", cet appareil imaginé par les frères Fleischer qu'ils utilisèrent magistralement en 1939 pour *Les Voyages de Gulliver*. Ce procédé part de l'idée fort simple d'accélérer le travail et d'améliorer le rendu de l'animation en décalquant servilement un mouvement réel préalablement filmé. Mais depuis, le rotoscope est devenu une calamité, la pire des facilités. Celle de colorier tout bonnement la silhouette d'un acteur sans prendre la peine de la réinventer. Obnubilé par l'usage du rotoscope dans ce qu'il a de plus vulgaire, Bakshi en est arrivé à filmer non seulement des comédiens mais aussi des arbres artificiels, des pans de décors entiers... Pourquoi s'en priver? Les pinceaux dociles de sa horde de barbouilleurs patentés transforment toujours ce petit plaisir de cinéaste refoulé en pseudo-dessin animé. Il faut voir en cette obsession du rotoscope chez Bakshi une véritable période dans sa filmographie. En retournant à l'inspiration de ses premiers films, n'a-t-il pas laissé de côté cette regrettable manie le temps de *Hey, Good Lookin'* ? Car l'emploi bêtifiant du rotoscope vise en partie à la restitution du corps humain dans ses proportions exactes. En redécouvrant les clichés caricaturaux de la rock-culture, Bakshi oublie le copiage et réimpose l'élasticité drôlatique des personnages. Bel héritage de Tex Avery auquel une scène de *Hey, Good Lookin'* rend hommage. Calquer un mouvement vrai aurait d'ailleurs empêché Bakshi de parvenir à cette poésie naïve et dégingandée, entre le mime et le ballet, dont est imprégné son avant dernier film. Tout juste se permet-il, après une heure de pur délire animé, une courte séquence au rotoscope (totalement inutile d'ailleurs) pour un prémice de bagarre entre deux bandes.

Aujourd'hui, Bakshi se contente d'ajouter un décor, une jungle, une rocaille. De ce laborieux travail de jardinier, le public n'est pas dupe et retire finalement peu de satisfaction d'une supercherie qu'il ressent confusément. Avec *American Pop*, Bakshi avait touché le fond de la nullité mais aussi les tréfonds du box-office. Cet avatar de *The Rose*, ennuyeux, prétentieux, bavard, fut un bide retentissant.

Mais qu'en sera-t-il de *Tygra, la Glace et le Feu*, une œuvre qui est attendue comme une crise de démangeaisons par les fans de Frazetta, le "chaud et froid" de l'animation commerciale ? Le mariage du cinéaste avec le peintre ne s'est pas soldé par la scène de ménage annoncée par beaucoup. Mais à en



juger par le résultat, c'est Bakshi qui sournoisement porte la culotte. On sait que la puissance des toiles de Frazetta vient de ce qu'il laisse imaginer des déchaînements de violence. Il se contente surtout de les annoncer ou de les amorcer. Ses tableaux sont des instantanés, des tourbillons de gestes suspendus. Bakshi ne l'a compris – ou n'a voulu le comprendre – qu'à moitié. L'animateur s'empare du devant de la scène pour laisser à son génial équipier la paternité des décors. Et au lieu de jouer sur la conception très elliptique et impressionniste de la violence qu'il avait approchée dans *Les Sorciers de la Guerre,* Bakshi s'en est remis tout entier au rotoscope. Le résultat est décevant : *Tygra, la Glace et le Feu* ne se démarque guère de ces séries d'animation réalisées à cadence industrielle et à l'usage des samedis du petit écran américain. Des super héros *(Spiderman, Batman, Les Quatre Fantastiques, Le Fantôme de l'Espace* et actuellement *Arok le Barbare)* en sont les vedettes et le couple d'animateurs Hanna-Barbera en détiennent le monopole. Les personnages y ont une forme grossière, mal équarrie et les décors, tout au plus jolis, sont d'un statisme mortuaire. Et si les moyens dont a bénéficié

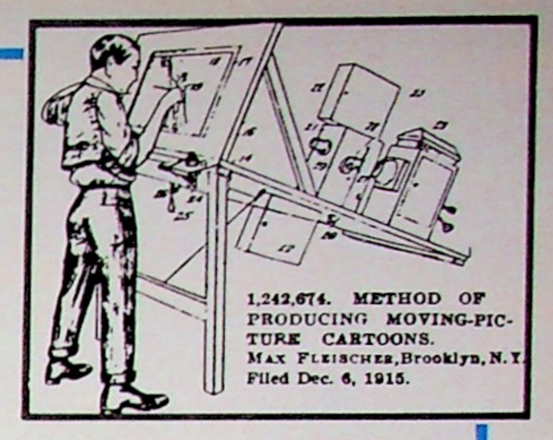


Bakshi donnent lieu à un encrage impeccable, on a beaucoup de peine à retrouver Frazetta dans le traitement des couleurs (ici trop criardes), des ambiances (modérément brumeuses) et des personnages (le galbe est là, pas le muscle). Mais le grand absent de cette fresque barbare, c'est ce choc physique, imprimé à même la peau des guerriers, incrusté en gerbes sanglantes dans le poitrail des derniers dinosaures et qui fait vibrer l'atmosphère des peintures du Maître.
Tout en restant modéré, il faut concéder à *Tygra, La Glace et le Feu,* une approche plus lucide et perspicace du rotoscope. Bakshi s'est plu ici à accentuer le réalisme des situations dangereuses avec des gestes purement humains, sans emphase. La crédibilité et le suspense y gagnent. Le meilleur rendu est certainement obtenu dans les combats chorégraphiés par Frazetta en personne et non sans hargne grâce à une astuce de rotoscopage. Les acteurs-athlètes se tapaient dessus à grands coups de magazines roulés. D'où un élan, face au péril qui s'en ressent bien plus que dans le choc d'armes factices. Haches et épées ont été rajoutées au dessin.
Bakshi confesse à qui veut l'écouter que son prochain film ne sera pas de l'animation tout en ayant le "timing", le visuel et le montage d'un dessin animé. A ce moment-là sans doute, Bakshi aura fini sa quête. Mais quelle forme aura donc son Graal ?

CHRISTOPHE GANS

LE ROTOSCOPE

C'est en 1915 que les frères Fleischer, pères de *Popeye* et *Betty Boop,* mettaient au point le "rotoscope". Désireux d'obtenir une animation aussi vraie que nature, Max, l'aîné, eut l'idée de filmer, dans un premier temps, des scènes en prise de vue réelle, qu'il redessinerait par la suite. Aujourd'hui, 67 ans plus tard, sa trouvaille fait encore les beaux jours du dessin animé.
Au cours des années l'appareil a subi diverses modifications mais son principe demeure le même. A première vue le rotoscope ressemble à une table de montage à ceci près que le défilement de l'image ne se fait pas en continu mais image par image. Un projecteur situé à l'intérieur, permet de mettre en image arrêtée chaque photogramme d'un film. La réception de ces images se fait sur un verre dépoli où sont montés des picots permettant de tenir de façon très précise des feuilles de calque perforées. Quant à l'utilisation de cette machine, elle est d'une simplicité enfantine : fixer un calque sur l'écran, avancer le projecteur d'une image, prendre un crayon bien taillé et calquer. Une fois fait, passer à l'image suivante et ainsi de suite jusqu'à épuisement du plan puis de la séquence et, après quelques mois de travail, du film.

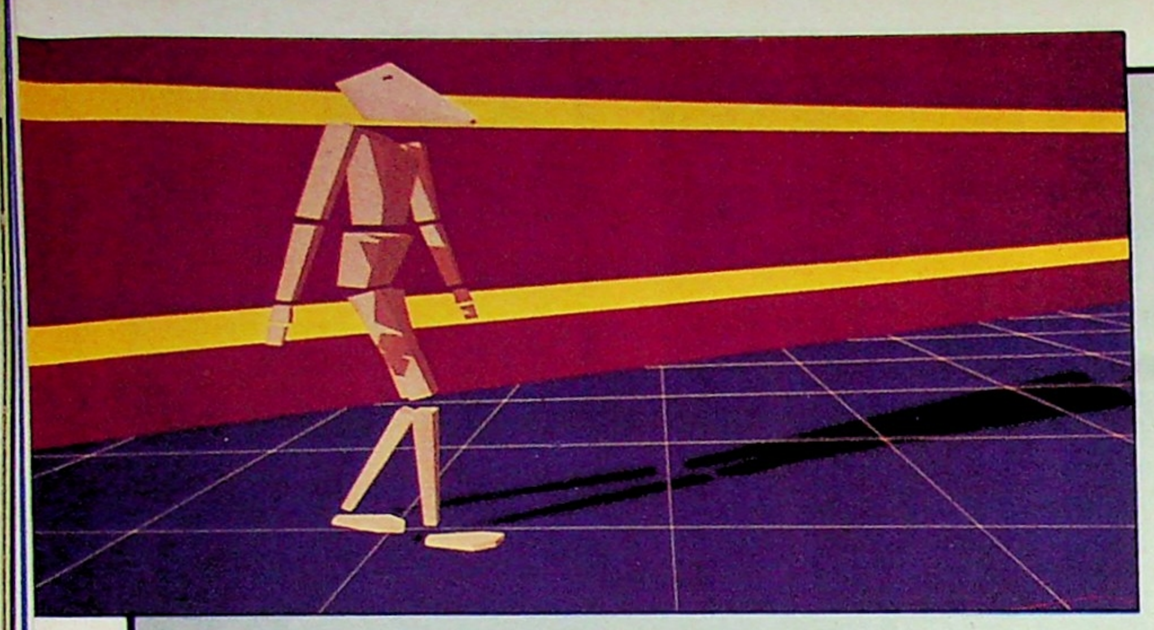


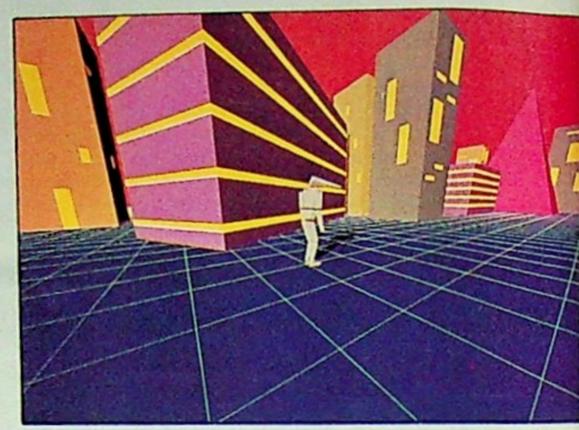
Précisons toutefois, que les animateurs dignes de ce nom ont recours au rotoscope seulement dans le cas de scènes complexes exigeant un certain degré de crédibilité et où l'approche classique ne donnerait qu'un résultat maladroit. Pour les besoins du film *Les voyages de Gulliver* les frères Fleischer (toujours eux) avaient d'abord filmé un comédien dont la morphologie évoquait celle du héros, avant de la "rotoscoper", conférant ainsi au personnage animé final une gestuelle réaliste. Preston Blair, dessinateur chez Tex Avery, utilisait le rotoscope pour animer les numéros de danse de la pulpeuse "cabaret girl". Chez Disney on s'en servait plutôt pour quelques détails d'effets naturels (orages, cascades, feuilles poussées par le vent), jamais pour des personnages.
Le rotoscope est également fort apprécié lorsqu'on cherche une synchronisation parfaite de la parole et du mouvement des lèvres (un principe communément appelé le "lip synch"). Pourtant les utilisateurs du rotoscope ne sont pas toujours si bien intentionnés, et dans le *Seigneur des anneaux* l'abus atteint son comble. Ralph Bakshi avait entièrement tourné puis monté le film avant de le confier à une armada de dessinateurs (300 en tout) dont la tâche consistait à recopier fidèlement chaque image sans la moindre initiative créatrice. Qu'il s'amuse à faire un tel film lui serait aisément pardonné s'il ne s'obstinait à appeler cela du dessin animé et s'il ne poussait le vice jusqu'à revendiquer la paternité du procédé.

GUY JACQUES
avec la collaboration de Jérôme Robert

FICHES TECHNIQUES :

HEY GOOD LOOKIN. Warner Bros. PR : Ralph Bakshi et Ronald Kauffman. R : Ralph Bakshi. SC : Ralph Bakshi. USA. 1982. 76 mn.
TECHNO POLICE. Toho Co, LTD. PR : Michio Morioka. R : Masashi Matsumoto. SC : Kenichi Matzusaki, Hiroyuki Hoshiyama, Toshimitsu Suzuki, Yo Yamato, Masashi Matsumoto. ANIMATION : Norio Hirayama, Kougi Okawa. DEC : Geki Katsumata. MUS : Jo Hisaishi. Japon. 1982.
ROCK AND RULE. Nelvana/Orion. PR : Patrick Loubert, Michael Hirsh. R : Clive A. Smith. SC : Peter Sauder, John Halfpenny. ANIMATION : Frank Nissen, Clive A. Smith, Louis Krawagna. PH : Lenora Hume. MUS : Patricia Cullen, Cheap Trick, Debbie Harry, Lou Reed, Iggy Pop, Earth, Wind and Fire. SFX : Dennis Brown. VOIX : Don Francks, Greg Salata, Susan Roman, Catherine O'Hara. Canada. 1983. 78 mn.
FUTURE WAR 198X. Toei Co, LTD. PR : Yoshinori Watanabe. R : Toshio Masuda, Tomoharu Katsumata. ANIMATION : Masami Suda. DEC : Tadanao Tsuji. MUS : Nozomu Ohrai. COS : André Courrèges. Japon. 1982. 139 mn (VO), 93 mn (VF).
TYGRA, LA GLACE ET LE FEU (Fire and Ice). PSO. PR : Ralph Bakshi, Frank Frazetta. R : Ralph Bakshi. SC : Roy Thomas, Gerry Conway. PH : Francis Grunman. MUS : William Kraft. VOIX : Randy Norton, Cynthia Leake, Steve Sandor, Sean Hannon, Leo Gordon. USA. 1982. 85 mn.





Humanonon, un court-métrage remarquable que Michel François couvait depuis dix ans.

LES NOUVELLES IMAGES

Indispensable pour compléter notre dossier du mois dernier, un compte-rendu des révélations faites au Festival de l'Image de Monte-Carlo.

"Actuellement se prépare une révolution qui, dans les dix années à venir, fera plus pour le cinéma que tout ce que nous avons pu voir durant ces 80 années d'existence." *Dr Alexander Schure*

Serions-nous les témoins privilégiés d'une nouvelle ère du cinéma ? Les intervenants du Forum des Nouvelles Images qui s'est tenu à Monte-Carlo du 2 au 4 février l'affirment. Ce congrès réunissait sous un seul chapiteau les plus éminents spécialistes en matière d'images traitées et générées par ordinateur qui démontraient, films à l'appui, les perspectives inouïes d'une telle technologie.
Parmi eux, Steven Lisberger, qui n'a pourtant rien d'un "technard", apparaissait comme le symbole de cette génération de l'avenir. Car son film *Tron* est en quelque sorte le passeport dont avaient besoin ces "nouvelles images" pour se faire admettre comme art auprès du grand public. Sa foi dans l'ordinateur est sans égal : "C'est inévitable, il y aura de plus en plus d'ordinateur au cinéma. Cette technologie a fait tellement de progrès en si peu de temps qu'elle ne peut plus être traitée à la légère. Elle ne va pas créer un nouveau genre. Le cinéma restera ce qu'il est. Seulement on va maintenant pouvoir montrer des choses qu'on n'a jamais vues, évoluer dans un environnement purement imaginaire, un monde parallèle au nôtre".

UN TOURNANT DECISIF

C'est vers la fin des années 60, pour des besoins de simulation dans la recherche aérospatiale, que les images générées par ordinateur ont vu le jour. Elles ont depuis lors fait leur petit bonhomme de chemin, s'imposant tour à tour dans des domaines aussi divers que la médecine (la neurologie) et l'industrie automobile (la conception assistée par ordinateur). Il était tout à fait logique que l'industrie cinématographique se prête à son tour à cette modernisation
En effet, les procédés de trucages utilisés aujourd'hui sont sensiblement les mêmes que ceux de Méliès. Les appareillages modernes ont, certes, gagné en rapidité et en précision mais ressemblent de plus en plus à des monstres hybrides sur lesquels viennent s'agglutiner pêle-mêle des prothèses électroniques – une sorte de demi-mesure entre les techniques du passé et celles de l'avenir, entre le mécanique et l'électronique.
Et Steven Lisberger d'ajouter : "Les effets spéciaux traditionnels sont arrivés au bout du rouleau... Les maquettes, par exemple ne donnent plus suffisamment de liberté de par leur conception mécanique. L'ordinateur arrive bien à propos pour remplacer tout ça".
D'ailleurs, si chez Lucasfilm le département trucages a récemment été doublé d'un département ordinateur (responsable de deux séquences dans *Star Trek II*), c'est bien parce qu'ils préparent le terrain pour une mutation imminente.

ET ENSUITE...

Une étape capitale dans le domaine des nouvelles images sera cet événement très attendu, une seconde révolution en quelque sorte : l'entrée en scène de la truca numérique. Deux laboratoires ont décidé de mettre la gomme pour son élaboration : Lucasfilm, évidemment, et... Michel François. Ce dispositif permettra de numériser une image tournée sur pellicule cinéma chimique pour lui faire subir un certain nombre d'altérations avant de la retransférer sur film. L'image numérisée apparaîtra sur un écran haute définition sous forme d'une multitude de points (plus de 4 millions), chacun modifiable dans sa couleur et son intensité. Ainsi, une prise de vue réelle pourra être "recomposée" de façon à obtenir précisément le résultat souhaité. Les yeux d'un personnage, par exemple, pourraient passer du bleu au rouge, ou des films noir et blanc se métamorphoser en films couleurs. Certains même prévoient qu'il sera possible de modifier un éclairage.
S'offrira également à l'utilisateur une gamme de trucages très étendue (solarisations, incrustations, effets de miroir), tous réalisables sous ses yeux sans avoir à passer par la phase souvent frustrante du laboratoire. Plus remarquable encore, il sera possible de combiner plusieurs plans sans risque de dégradation de l'image, l'ordinateur pouvant reconnaître la structure du grain et l'éliminer. Ceci présentera des avantages considérables sur les trucages optiques conventionnels où certains des éléments d'un plan composite doivent être filmés en Vistavision (un format supérieur au 35 mm) pour éviter que cette dégradation soit perceptible. Viendront donc s'ajouter aux images générées par ordinateur dont nous parlions en détail dans notre dernier numéro, les images traitées par ordinateur.
Un autre secteur qui a beaucoup fait parler de lui à Monte-Carlo est celui de l'image interactive. Comme son nom ne l'indique

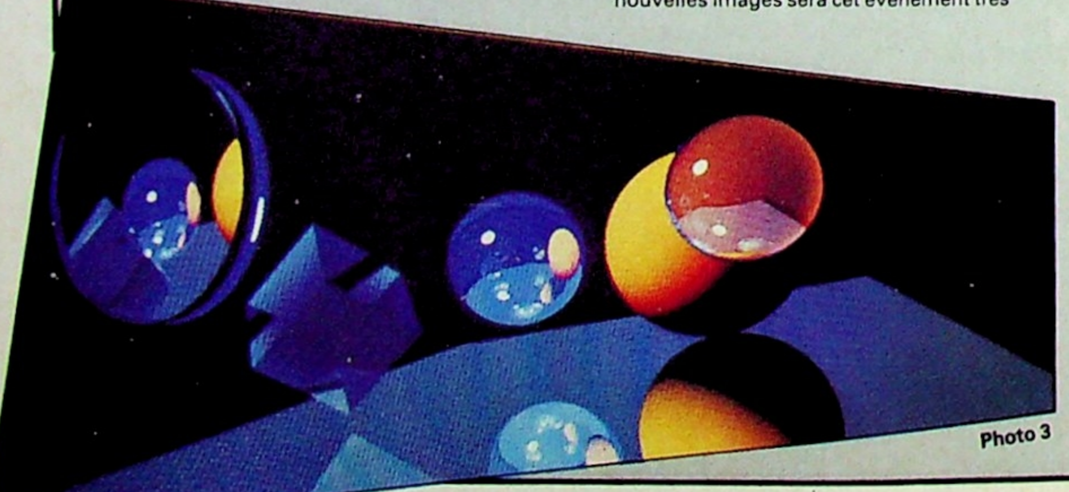
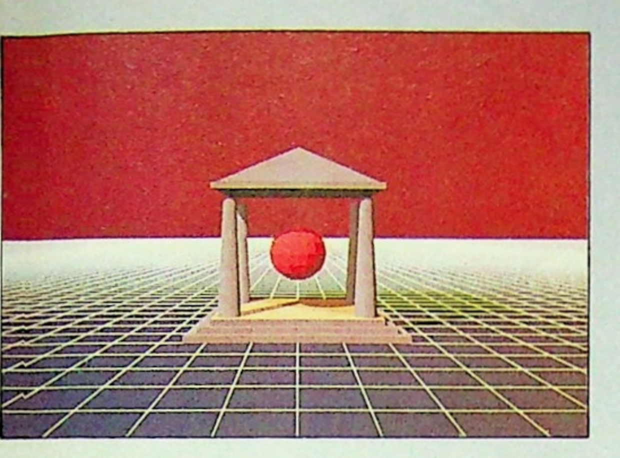


Photo 3

1. La société américaine CRANSTON/CSURI produit des images synthétiques à des fins très diverses. Ici, un exemple de l'utilisation de l'ordinateur en architecture. Le building peut être présenté sous tous ses angles et "visité" avant même sa construction pour que soient détectés ses défauts avant d'engager des frais importants.

2. et 3. Ces images générées sur les ordinateurs de CRANSTON/CSURI PROD. INC. reproduisent des phénomènes optiques d'un effet saisissant.

4. Une ville de crayons "design". L'ordinateur donne à l'artiste une grande liberté d'innovation et de créativité. CRANSTON/CSURI PROD. INC.



peut-être pas, cette image engage l'utilisateur sans connaissances préalables de l'informatique à dialoguer avec la machine. Un exemple bien connu, le plan d'un réseau de circulation, nous présente sur l'écran la vision que nous aurions de l'intérieur d'une voiture circulant en ville. En touchant des zones précises de l'écran, il est possible de faire tourner cette voiture à droite ou à gauche, de la faire s'arrêter, voire de la quitter pour entrer dans le commissariat et discuter avec l'agent de service. En d'autres termes l'utilisateur influe sur le déroulement de l'image en posant ses questions et en faisant apparaître l'information désirée. Steven Lisberger croit beaucoup en l'application de ce principe au cinéma où les spectateurs "inventeraient" le film au fur et à mesure de sa projection.

Pour l'instant le mouvement "image interactive" n'a pas encore pris de forme bien précise mais il est probable qu'il ait davantage de retentissement dans le cadre de l'enseignement ou éventuellement de certaines émissions télévisées que dans celui des salles obscures.

UN NUAGE A L'HORIZON

Que l'image synthétique ait réussi à percer dans le cinéma grâce au fantastique n'a rien d'étonnant. Comme le soulignait le Dr Alexander Schure, présidant du New York Institute of Technology : "Qu'il s'agisse des films de Méliès, de *King Kong*, de *l'Homme invisible*, ou de *2001 l'Odyssée de l'Espace*, le fantastique et la science-fiction ont toujours été à l'avant-garde de la technologie. Mais c'est là que l'intégration de l'ordinateur dans le cinéma français risque d'être délicate. Depuis bien longtemps maintenant le fantastique et la science-fiction ont été pratiquement bannis de notre territoire. Le coût des effets spéciaux traditionnels avait achevé d'enlever le peu d'audace qui restait à nos producteurs nationaux, ceux-ci préférant se cantonner dans un genre où les enjeux sont moindres. Quand on sait que l'animation traditionnelle par ordinateur peut revenir à 30000 F la seconde on voit mal comment l'audace pourrait leur revenir. Il est évidemment prévu, à la longue, une baisse du coût de ces images. Mais sera-t-elle substantielle ?

Le premier long-métrage français à comporter des scènes d'animation par ordinateur, un film fantastique de Pierre Etaix, bénéficiera, on le dit en coulisses, d'une assistance financière de l'état. C'est une bonne chose. Et il est probable, pour enclencher le mécanisme, que d'autres films aient droit aux mêmes égards. Mais à terme ce cordon ombilical devra être coupé. Il faudra que la stimulation vienne des producteurs qui devront reconsidérer le genre fantastique et donner naissance à des projets plus audacieux, sans quoi les sociétés françaises engagées dans le domaine des nouvelles images iront trouver leur clientèle à l'étranger. Les Américains, eux, semblent déjà très intéressés par les prouesses de nos techniciens.

JEROME ROBERT

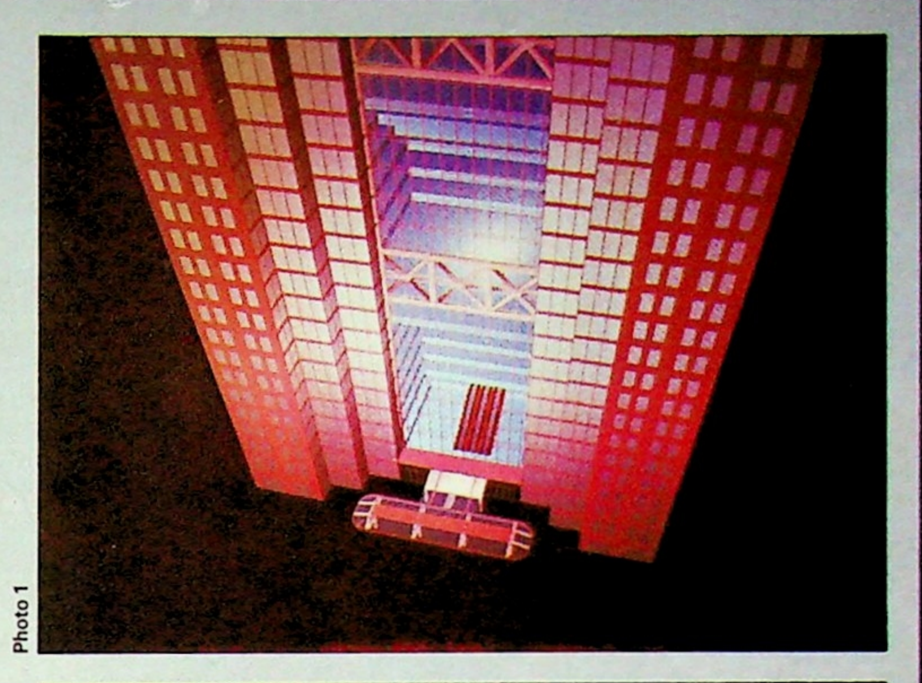


Photo 1



Photo 2

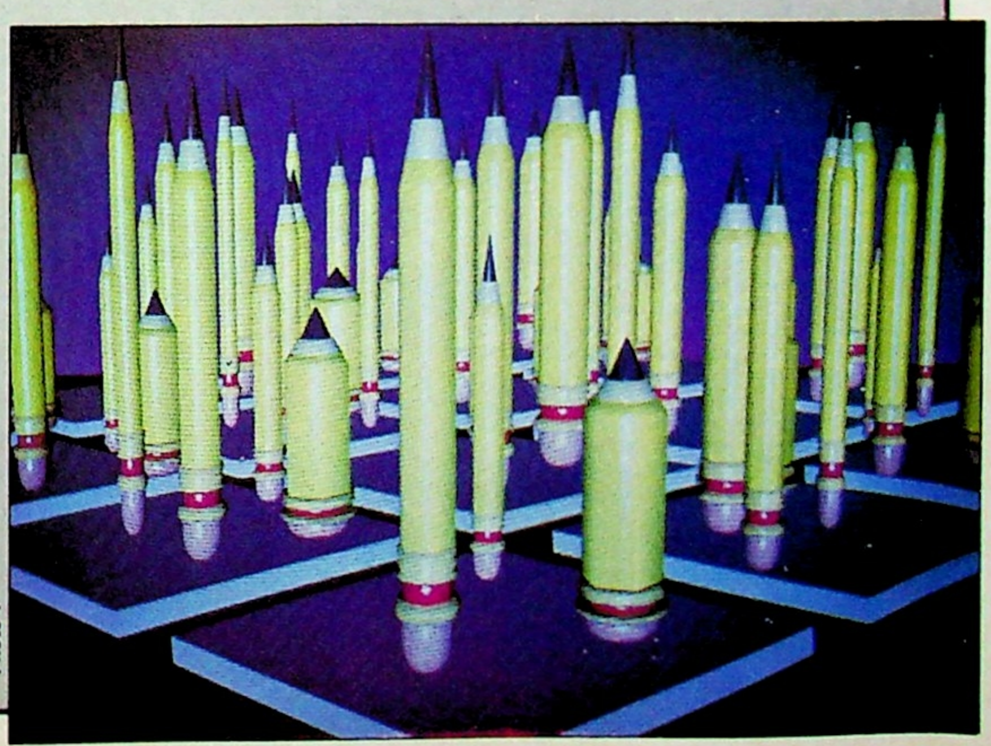


Photo 4



HALLOWEEN III

Halloween, c'est, aux Etats-Unis, une nuit où, une fois l'an, le monde appartient aux sorcières et aux chimères. Une nuit où, l'espace de quelques heures, et avec le consentement des humains, les portes d'un univers surnaturel s'ouvrent et libèrent leurs lutins diaboliques et leurs fantômes farceurs. Halloween, c'est la veille de la Toussaint, le soir du 31 Octobre, la nuit de la Peur. Tradition ancestrale américaine et, autrefois, celtique, Halloween est le moment de l'année où l'homme se laisse habiter par l'épouvante. Pendant une nuit, tout est permis, les barrières tombent, l'impossible devient probable. Halloween est une fête, surtout pour les enfants espiègles, qui sortent le soir (une fois n'est pas coutume), vêtus de déguisements divers, et vont frapper aux portes pour quémander quelques friandises. Qu'on ose leur refuser ce tribut rituel, et alors... L'esprit d'Halloween, c'est aussi la reconnaissance ancienne par l'homme de l'existence d'un autre monde, parallèle au nôtre. Un monde avec lequel nous coexistons, et qui parfois influence notre vie lors du croisement du réel et de l'inexplicable : instants où le fantastique devient tangible, où la réalité glisse de façon presque imperceptible vers l'horreur. L'ancienne fête celtique de Sam Hain a conservé son emprise sur les âmes, aujourd'hui encore. Phénomène unique, sans équivalent dans notre pays, c'est l'occasion d'affirmer les relations profondes entre le quotidien et l'étrange. Le monde bascule dans le cauchemar, dans le royaume du rêve. C'est sans doute pour cela que les enfants sont si à l'aise la nuit d'Halloween. Qui ne connaît pas l'image des enfants costumés gambadant joyeusement dans les rues, parmi les pelouses garnies de citrouilles toutes illuminées, avec leurs orbites creuses et leur sourire édenté? Halloween est donc une curieuse célébration, répercutée par tous les médias (presse, télévision, livres, radio etc. Même dans les histoires de Donald chez Walt Disney !). Fête de l'insolite, révélation de l'ambiguïté d'une civilisation : bâtie selon un fonctionnement cartésien, mais consciente de ses failles par rapport à ses anciennes croyances en l'inconnu...



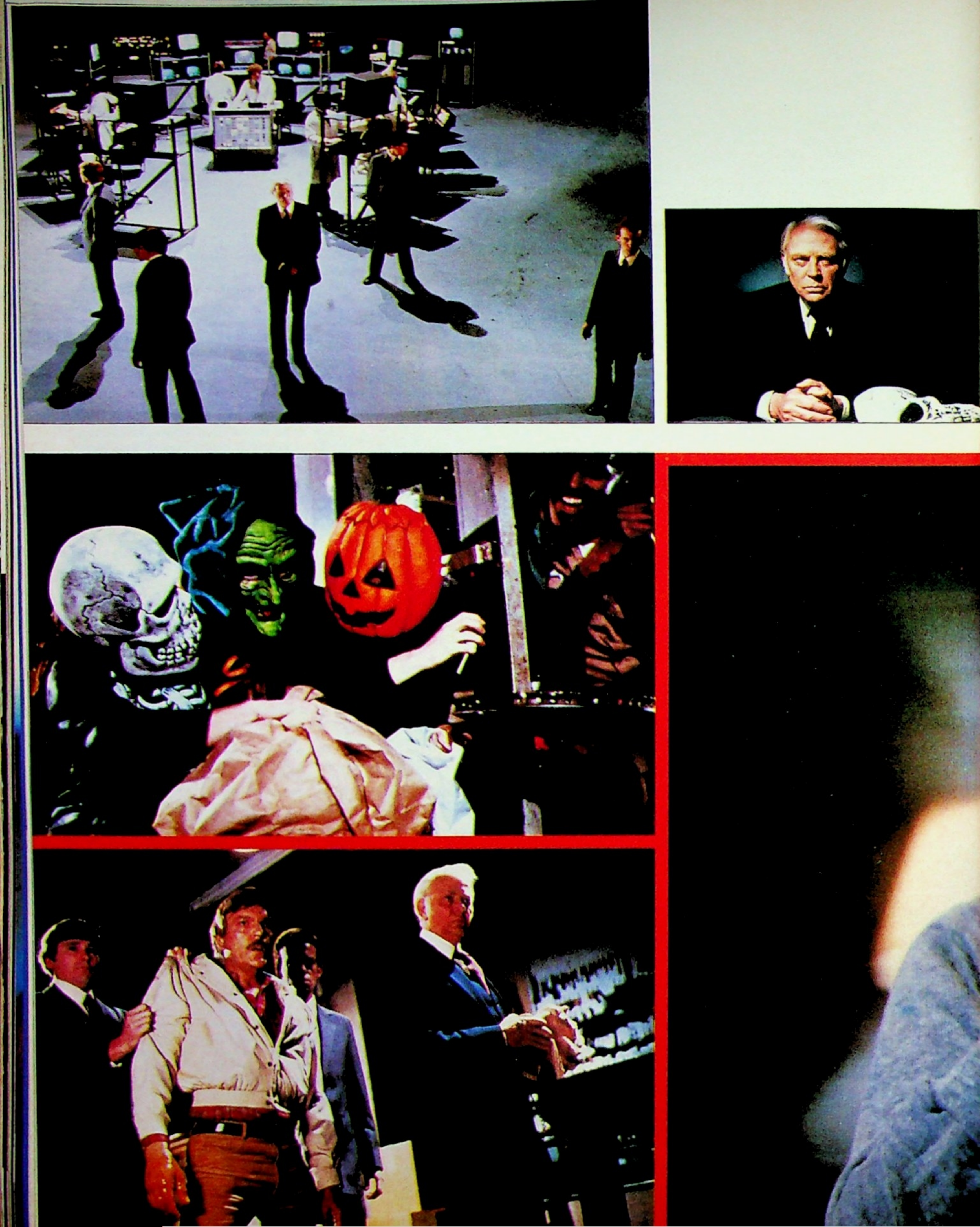
Le cinéma, lui aussi, a beaucoup fait pour perpétuer le mythe d'Halloween. Du *Chant du Missouri* de Vincente Minnelli en 1944 avec sa folle nuit de terreur enfantine, à la séquence de *E.T.* où le petit extra-terrestre est camouflé sous un drap, l'importance de ce phénomène s'est répercutée sur le cadre des films américains dans plusieurs cas. Deux des plus notables jusqu'ici étaient évidemment *La Nuit des Masques* et *Halloween II.* Vient à présent s'y ajouter *Halloween III* sous-titré aux Etats-Unis "La saison des sorcières" et en France "Le sang du sorcier" (on se demande bien pourquoi).

LA NUIT DES MASQUES

Au départ, John Carpenter ne vise pas très haut avec son premier *Halloween, La Nuit des Masques*. Son principal désir : réussir un exercice de style parfait. Mais ce "petit film" du réalisateur de *New York 1997* va rencontrer un immense succès public, et rembourser son budget de 300 000 $ au centuple. Et du même coup, engendrer la vague de films à psycho-killers (tueurs fous) genre *Vendredi 13,* vague qui disparaît petit à petit ces derniers temps.
La Nuit des Masques présentait déjà une nuit d'Halloween où les enfants tombaient dans des pièges meurtriers. Une incarnation du Croquemitaine (le "Boogey man" anglo-saxon), pourchassait de malheureuses victimes. Ce symbole du mal absolu, des peurs enfantines devenues tout à coup matérielles, se montrait indestructible. Au milieu d'un déchaînement de violence, la folie libérée durant Halloween se volatilisait dans la nuit, indomptée.

HALLOWEEN II

Film qui mérite d'être réhabilité, *Halloween II* fut la conséquence directe du succès de son prédécesseur. Archétype perfectionné du film à psycho-killer, ce second volet respectait les règles définies dans *La Nuit des Masques.* Le travelling d'ouverture reprenait le motif déjà établi : un très long plan s'approchant lentement d'une citrouille orangée, éclairée de l'intérieur, et plongeant enfin dans l'obscurité d'une de ses orbites caverneuses *(Halloween);* un nouveau plan très, très lent s'approchant de la citrouille jusqu'au moment où celle-ci se fendait en deux pour révéler un crâne (*Halloween II*). Ensuite la jeune héroïne (Jamie-Lee Curtis encore) était poursuivie toute la nuit durant par le Boogey Man fantomatique. Le film offrait une analyse assez pertinente de la peur physique : il dépassait les limites du "gore" habituel en peignant une violence assez hystérique et ponctuelle, explosant brutalement, un peu à l'aveuglette. John Carpenter ne signait pas la mise en scène (attribuée à Rick Rosenthal), mais assurait la direction de bon nombre de séquences. Le film porte sans erreur possible sa marque personnelle dans le style de narration, et la vision de l'effroi propre au cinéaste. Une ouverture intéressante sur tout un aspect ésotérique de la nuit d'Halloween s'ajoutait à ce suspense spectaculaire, aspect quasi ignoré dans le film original. Le tueur était en effet considéré dans *Halloween II* comme une survivance des anciennes croyances celtiques. C'est cet aspect mystique qui constitue la base même d'*Halloween III.*



HALLOWEEN III

Jouant beaucoup plus que les deux autres "épisodes" sur les accessoires d'Halloween, son "attirail" distinct (masques de carnaval, citrouilles, sorcières, enfants déguisés, trèfle à quatre feuilles et "trick or treat", comptines et farces angoissantes), *Halloween III* est à la fois typiquement américain et très proche des origines celtiques du mythe.

Ecrit dans sa première version par Nigel Kneale, auteur britannique fort inspiré, déjà responsable des scénarios de toute la série des Quatermass *(Le Monstre, La Marque, Les Monstres de l'Espace,* et *Quatermass Conclusion,* chefs-d'œuvre de la science-fiction classique pour les trois premiers), ce script emmène la série dans des directions nouvelles. Le ton très reconnaissable de Kneale imprègne le script d'*Halloween III,* bien que son nom ne figure plus au générique. Mais les meilleures idées du film lui sont vraisemblablement dues, car bien des éléments évoquent certains de ses thèmes de prédilection.

L'appartenance à la tradition littéraire des sujets ayant trait à la sorcellerie en est un bon exemple. Elle permet de rattacher *Halloween III* aux œuvres de Dennis Wheatley ou à de très grands films fantastiques comme *Rendez-vous avec la Peur* de Jacques Tourneur ou *Les Vierges de Satan* de Terence Fisher, excellentes illustrations de ce type de cinéma. Le fascinant thème des cérémonies diaboliques anciennes revient dans *Halloween III :* un dolmen de Stonehenge (encore *Rendez-vous avec la Peur ?*) y est utilisé pour catalyser l'énergie surnaturelle nécessaire à l'accomplissement du plan diabolique de Silver Shamrock, l'entreprise de Conal Cochran (Dan O'Herlihy).

Grâce à cette puissance mystique, combinée à la technologie la plus moderne (les ordinateurs, en l'occurence), Cochran compte transformer des millions de gamins porteurs des masques d'Halloween fabriqués par ses soins, en monstrueux assassins programmés à retardement. Un spot publicitaire (complètement splendide !) sera le déclencheur de ce déferlement d'horreur...

On retrouve aussi dans l'intrigue des correspondances aux "pod movies", ce genre de film très exploité par la science-fiction des années 50 : un personnage, le plus souvent seul, s'aperçoit peu à peu que tout autour de lui est *bizarre* et que certains de ses semblables ont *changé*. Le meilleur exemple de cette altération subtile de la réalité reste *L'Invasion des Profanateurs de Sépulture* de Don Siegel (et son remake par Philip Kaufman). La série TV *"Les Envahisseurs"* avec Roy Thinnes en est aussi une magnifique illustration. Mais les œuvres de ce type sont nombreuses. Ici, c'est Tom Atkins, acteur fétiche de Carpenter (avec Charles Cyphers) qui joue le rôle du héros dépassé par les événements. La réalisation est signée Tommy Lee Wallace, collaborateur fidèle de Carpenter et directeur artistique de *Dark Star, Halloween, Fog,* et *Assaut.* Une équipe solidement unie, sous l'égide de Debra Hill, productrice de tous les derniers films de Carpenter. *Halloween III* en tire une certaine cohérence dans le propos, et restera certainement l'un des films les plus réussis pour la description de cette fête de la peur et de l'étrange.



Il ne reste plus que quelques heures avant la nuit, et les petits enfants gambadent au son des comptines. Partout dans le pays, dans les collines et les vallées, les champs et les rues calmes, ils sautillents gaiement. Inconscients de leur destin. D'ici peu, la terreur s'emparera du monde : c'est Halloween...

DOUG HEADLINE

FICHE TECHNIQUE :
HALLOWEEN III, LE SANG DU SORCIER (Halloween III, Season of the Witch). U.S.A. 1982. A Dino De Laurentiis Corporation Film PR : Debra Hill et John Carpenter. R et SC : Tommy Lee Wallace. PH : Dean Cundey. MUS : John Carpenter et Allan Howarth. SFX MAQ : Tom Burman. DEC : Peter Jamison. MONT : Millie Moore. SFX : John G. Belyeu. ANIMATION AVEC L'AIMABLE PARTICIPATION DE : Bakshi Productions, Inc. MASQUES D'HALLOWEEN CREES PAR : Don Post. DIST : U.G.C. (9/3). Durée : 96'. Avec : Tom Atkins (Dr Daniel Challis), Stacey Nelkin (Ellie Grimbidge), Dan O'Herlihy (Conal Cochran), Ralph Strait (Buddy Kupfer), Michael Currie (Rafferty), Jadeen Barbor (Betty Kupfer), Bradeley Schachter (Le jeune Buddy), Dick Warlock (L'Assassin).



Nos lecteurs nous écrivent

par le Colonel Kurtz

Salut les gars.
Bon. Soyons sérieux. On n'est pas là pour rigoler. Ceci est un courrier des lecteurs. Autrement dit, c'est ici que les meilleurs et les plus nuls d'entre vous vont se distinguer. Assez de lettres insipides et sans personnalité ! Nous sommes la Starforce, que diable ! Alors, soyez des larves ou des hommes mais choisissez ! Les plus extrémistes d'entre vous seront toujours publiés. A vos plumes et que ça saute !

Quelques rectifications tout d'abord. Ouvrez bien vos oreilles car nous ne les répèterons pas.

- Nous ne donnons aucune adresse de personnalité, aucune photo, aucune filmo, aucun autographe de Dan Brady. Nous n'en avons ni le temps, ni la possibilité, ni l'envie (vous ne pensez tout de même pas qu'on va vous donner l'adresse de Spielberg ! On la garde pour nous...).
- Nous ne publions pas de nouvelles.
- Chaque faute d'orthographe équivaut dorénavant à un coup de fouet.
- Nous ne répondons qu'aux lettres accompagnées d'une enveloppe réponse.

Bien, maintenant regardons un peu ceux d'entre vous qui se sont fait remarquer :

Monsieur,

J'ai l'honneur de solliciter de votre bienveillance car j'ai écrit une nouvelle de science-fiction pendant du temps de libre, que j'ai illustrée par quelques dessins coloriés. Si vous me le permettez voici en résumé sa narration. Ma nouvelle s'intitule : *La Créature à la Sixième Phalange*. Cela se passe après la troisième guerre mondiale. Mickael envoyé en mission dans l'espace, devenu homme-robot, retrouve une terre dévastée. Les derniers terriens survivants se sont réfugiés dans le Blockhaus.

Après maintes péripéties il fait un pacte avec Méphisto, ce dernier le fait pénétrer dans le refuge des terriens. Mickael retrouve sa femme Ondine en compagnie d'un amant Kriss, un combat a lieu entre les deux hommes. Mickael en sort vainqueur, après une fuite mouvementée celui-ci se dilue dans la lumière. Pendant ce temps Kriss devient Pionnier de l'espace, et par l'intermédiaire de *Minos*, une planète inconnue dans le système solaire, Kriss s'empare de la planète *Interdite*, sur ce monde hostile et insolite il devient père de Karl d'une extraterrestre télépathe, dernière survivante de la *Planète Interdite*. Et c'est ainsi que Karl fait connaissance avec La créature à la sixième phalange ; c'est un être gracieux mi-femme, mi-sirène, d'une constitution corporelle différente des êtres humains.

En espérant, Monsieur, que vous prendrez ma demande en considération, je vous prie d'agréer mes respectueuses salutations.
Claude Hilarion, Boulogne.

Je t'arrête là, Claude ! Ta nouvelle est en fait inspirée d'un de mes propres récits – La Septième Phalange De Mon Ornithorynque – que j'avais écrite en 1968. Je me demande d'ailleurs comment tu as pu me la dérober car elle se trouve sous clef, dans mon mess.
Ne recommence pas ou je sévirai.

Pourquoi ne pas consacrer une rubrique aux films fantastiques ou d'horreur déjà parus et peu connus ou oubliés, et qui ne sont pas obligatoirement d'excellente qualité ?
Benoît Carrière, Montpellier.

Très bonne idée Benoît. Nous pensons d'ailleurs consacrer 20 pages au *Château des 4 Obèses*, gros navet inintéressant et oublié d'Ivan Noé (il existe !).

Grand admirateur de l'acteur américain Scott Baio, j'espère que vous parlerez de son film *Zapped* avec des photos. Vive Starfix et toutes les personnes qui y travaillent. Vive le fantastique. Vive les photos couleurs.
David Dutrain, Lyon.

Lis mieux Starfix David ! Nous avons déjà cité deux fois *Zapped* et c'était pour le descendre... De plus, je n'aime pas Scott Baio, je le trouve beaucoup trop net (Attention ! J'invente là le jeu de mot militariste !).
Par ailleurs, qu'as-tu contre les photos noir et blanc ?

Vous avez fait une erreur dans votre premier numéro en écrivant que la B.D. *Juge Dredd* est parue pour la première fois en France en novembre 1982, parce que des histoires du Juge Dredd sont déjà parues dans une B.D. qui s'appelait *Super Force*, produit par Mon Journal en mai 1981.
D. Mayet.

Bravo ! Tu es perspicace. Fred Gordon, le responsable de cette bourde, est actuellement pendu par les pieds dans la salle de rédaction. Ecris si tu veux qu'on le détache...

Je pense que le magazine est bien parti puisse-t-il continuer son chemin jusqu'au fond des ténèbres et mourir à coups de tronçonneuse ou noyé dans une mare de sang par The Thing.
Olivier Fize, Carraldo.

Et toi, puisses-tu être capturé par les hommes de l'ayatollah Khomeiny ! Ça t'apprendra à souhaiter notre perte.

Surtout, ne commencez pas à parler de films comme *Tout l'Or Du Ciel*, vous qui prétendez être un magazine de l'aventure, du fantastique et de la science-fiction. Ne faites pas les mêmes erreurs que l'Ecran Fantastique qui, par exemple, parle de Deux heures moins le quart avant J.C. (n° 29 p. 6), quel dommage !
Edgar Frebault.

Alors là non ! Non ! Ça va barder ! Je vais sévir ! Le temps de trouver un supplice assez pervers et je sévis !... Dis-toi bien p'tit gars qu'on parle de tout ce qui nous intéresse *en plus* de tout ce qui bouge. Et *Tout l'Or Du Ciel*, l'as-tu vu au moins ? Ça n'a rien à voir avec la plus petite production française à la Jean Yanne ! Il s'agit de n'avoir pas d'œillères ! C'est tout.

Salut à "Etoile" Fix.
La S.F. est bien vue par votre bouquin ; le Fantastique Itou. Le bouquin est à la hauteur de ce que l'on en attend. Pour vos infos ou jeux, excellents.
Jean-Pierre Gourrel, Laval.

Tu te trompes Jean-Pierre, nous ne nous appellons pas Etoile Fix mais Starfix. Peux-tu m'expliquer également ce que signifient pour toi les mots "Fantastique Itou." ?

J'aimerais bien que vous publiiez dans un coin d'une de vos pages les différents films qui ont été sélectionnés à Avoriaz depuis 1973 car je m'intéresse à tous les grands films fantastiques et cela me donnera la preuve que vous avez reçu ma lettre.
Anonyme (on ne peut même pas lui envoyer de réponse).

Nous n'avons pas reçu ta lettre, nous ne pouvons publier cette liste.

Venons-en maintenant au plus hilarant : la fausse nouvelle brève glissée parmi ses consœurs dans le numéro précédent. Personne ne l'a découverte. Il s'agissait de la rumeur selon laquelle des producteurs cupides allaient nous resservir du De Funès à partir de chutes des anciens *Gendarmes*.

A première vue, vous avez l'air tous nuls pour n'avoir pas su débusquer un canular aussi gros. Mais vous êtes en fait très forts. Car vous êtes nombreux à avoir découvert une erreur *véritable*. En l'occurrence, ce n'est pas Jacques Androuel qui a réalisé la série T.V. "Le fou du désert" mais Jacques Tréfouël. Le rédacteur responsable de cette bévue a été égorgé de mes propres mains. Cela ne veut pas dire pour autant que les petits malins qui l'ont découvert recevront la surprise annoncée ! Faut pas rêver. Vous ne trouvez pas la *bonne* erreur mais en plus vous nous mettez dans notre tort !

Alors, on va se venger sur les cancres, ceux qui se trompent en prenant des bonnes nouvelles pour des fausses. Vous n'avez pas honte vous tous (nombreux) qui croyez que Stallone a réalisé *Rocky?* Voyons, il n'a réalisé que les épisodes 2 et 3 mais pas le premier ! Ressaisissez-vous les gars. Ce genre d'erreur dans le maquis ça ne pardonne pas !

Il en est de même pour ceux qui refusent de croire que Corman vend



la New World Picture, que John Irvin a réalisé *Ghost Story* et Marvin Hamlisch arrangé la musique de *L'Arnaque*... ce genre de bêtises est inquiétant. Il dénote une incompétence totale en matière d'intuition! Ce n'est donc pas sur vous que l'on peut compter pour démasquer les espions rouges du K.G.B. Vous êtes non seulement ignares mais de surcroît dangereux pour votre patrie...

Quant à toi, Thierry Viguier de Mourenx, tu as frustré Dan Brady. Au cas où tu l'aurais oublié, je te rappelle les termes de ta lettre :

Votre fausse information se trouve page 14 : "Au fait : les costumes des détenus sont de Donald Cardwell". Ils s'agit en fait d'une personne qui est décédée depuis plus d'un an.

Brady râle : il ne peut plus vanner en paix. Bien sûr que ce n'est pas Cardwell qui a signé les costumes de *Emmanuelle, rapport depuis une prison de femmes!* Personnellement je suis très heureux que tu aies mis Brady en rogne. Je déteste ce sinistre parvenu.

Et maintenant le meilleur de vous tous : M. Bertholon de Reims :

... ce matin; enfin, je l'ai aperçu entre *Playboy* et *Metal* :

Stallone en couverture, Romita pour l'édito, ça m'a fait autant d'effet qu'un direct de Balboa, un point pour vous! Commençons donc par lui. L'intro d' *Headline* et l'article de *N. Boukrief* ça vous prend là, ajoutez à cela le choix d' excellentes photos et une superbe mise en page, c'est, à mon avis, le meilleur moment du numéro. Un seul regret, la double page représentant Stallone aurait dû être centrale (vous comprenez pourquoi, hein!...).

L'héroïc spaghetti : alors là... j'en étais sur le cul, j'avais toujours imaginé les plus grands plagieurs du monde comme étant nippons, vous m'avez ouvert les yeux (merci Starfix!). En ce qui concerne leurs affiches, je suis étonné qu'aucun artiste américain n'ait encore porté plainte. Les articles sur *Max* : *Headline* très bien, surtout le dernier paragraphe; *N. Boukrief* .(aah! aah! aaah!) Sommes-nous, par l'intermédiaire de nos héros favoris, des homos en puissance? Ça c'est une bonne question! Mais comme nous ne pouvons attendre la réponse de tout le monde, je m'attarderais plus sur l'auteur de l'article qui, lui, semble s'en être posé beaucoup pour arriver à une analyse aussi poussée de la psychologie des personnages; mais Nicolas semble oublier (quand il nous conseille de nous poser des questions) que c'est le genre de message qu'il vaut mieux recevoir dans l'inconscient plutôt que dans les méninges. Je lui conseillerai donc d'oublier ses questions et de ne pas avoir peur de ce côté de la chose; sinon, il finira par se faire sauter le caisson. (Quand mes mignons ont lu l'article, ils ont beaucoup ri!)

Vos commentaires sur l'animation sont plus qu'excellents, ils sont fantastiques, j'ai fait très attention quand même de ne pas trop les lire, ça m'aurait donné envie d'acheter un ordinateur. L'article sur *Looker* donne à réfléchir, pourquoi si peu de réalisateurs osent s'attaquer aux institutions "sacrées"?? Pourquoi attendre ces dernières années pour exposer un des revers de la médaille??... Si le film est tel qu'il est décrit dans vos pages, il promet d'être beaucoup discuté...
BON! Maintenant, je vais le lire sérieusement. Lettre suivra!

Le lecteur : M. Bertholon.

Cher M. ta lettre est critique, constructive, intelligente, c'est rare. Je t'en félicite. Continue comme ça et tu seras un bon élément de la Starforce. Quant à Nicolas Boukrief, pas la peine de s'inquiéter pour lui, il se porte très bien, et sa petite amie aussi...

Voilà les gars. On touche à la fin. A partir de maintenant entraînez-vous à écrire des lettres publiables. Les plus nulles seront les bienvenues. Soyez débiles. Ça n'a pas l'air évident mais astreignez-vous à une discipline de fer et vous y parviendrez sans peine. Prenez exemple sur moi.

COLONEL KURTZ





UN RUSS TRES AMERICAIN

CHACUN SAIT QUE CHEZ RUSS MEYER, LE RÉALISATEUR-OBSÉDÉ SEXUEL DE SUPERVIXENS, TOUT VA PAR PAIRES ! VOICI DONC DEUX ARTICLES POUR LE PRIX D'UN, ET DEUX VISIONS DIFFÉRENTES DE L'UNIVERS INCROYABLE DU PLUS AMÉRICAIN DES ÉROTOMANES.

Janvier 1983. Un hommage à Russ Meyer au National Film Theater de Londres. Puis un hommage à Russ Meyer à la Cinémathèque de Paris. A chaque séance, des salles pleines et des spectateurs frustrés qui ne peuvent entrer. En quelques semaines, Russ Meyer a acquis tous les signes extérieurs d'un *auteur,* titre un peu désuet en France, mais toujours employé par les Américains qui continuent à croire que les *Cahiers du Cinéma,* d'où ils tirèrent jadis ce mot, sont encore une pépinière de réalisateurs. Mais le fait est là : il était une fois un réalisateur dont seuls quelques films avaient jusque-là été distribués en france, affublés de titres qui montraient toute l'estime qu'on leur portait – *Les stimulatrices, Orgissimo...* –, ce réalisateur-là est devenu respectable.

Ce qui n'empêche pas Jean-Pierre Jackson, distributeur français de *Supervixens* et auteur d'un livre sur son ami Russ récemment paru chez PAC, de déclarer : "La thématique dans les films de Russ Meyer, on s'en moque !" Puis d'ajouter mi-ironique, mi-sententieux : "Lui aussi, d'ailleurs, il s'en moque !" De fait, lorsque le Maître lui-même arrive, son discours est comme une confirmation du principe énnoncé par Jean-Pierre Jackson. On dirait volontiers que tout dans ses propos est axé au-dessous de la ceinture si les seins de ses vedettes féminines, si opulents soient-ils, ne relevaient les regards à un niveau légèrement supérieur. Au bout de cinq minutes d'entretien, et sans que quiconque l'ait spécifiquement orienté dans cette voie, Russ Meyer est en train de raconter par le menu ses mésaventures avec les prostituées de Paris lorsqu'il a essayé de les filmer suivant des méthodes dignes de la Caméra Invisible. Puis il explique combien il a eu du mal à garder tout le tonus qu'il fallait là où il fallait pour une séquence de son prochain film, *The Breast,* dans laquelle il s'est filmé lui-même en pleine action avec l'une de ses anciennes petites amies (car *The Breast* sera une espèce de rétrospective de la vie et de l'œuvre de Russ Meyer) : "Je perdais mes moyens quand je pensais que les éclairages n'étaient pas bien réglés."

Sur son métier de cinéaste, rien. Interrogé sur ses rapports avec la 20th Century Fox pendant le tournage de *Beyond the Valley of the Dolls,* il répondra seulement qu'on avait mis une luxueuse voiture à sa disposition. Et qu'il a compris qu'il était viré le jour où il a vu son nom rayé sur sa place de parking. Sur la façon dont il conçoit un scénario, dont il prépare un film, dont il discute lorsqu'il n'est pas seul dans une entreprise, silence. La réponse la plus précise qu'il ait pu donner est, semble-t-il, celle qu'on a pu entendre lors de son interview à la télévision française : "Mes films, ce sont mes fantasmes."

Il faudrait donc prendre les films de Russ Meyer comme ils sont. Selon l'expression consacrée, "au premier degré". D'une certaine façon, cette image vivante du touriste américain aurait malgré tout, en profondeur, quelque chose de *gaulois.* La publicité américaine ne définissait-elle pas d'ailleurs son premier film, *The Immoral Mr. Teas,* comme "a *Frenchy* comedy" ? Russ Meyer, Georges Lautner, Claude Zidi, Max Pecas, même combat ? Avec une préférence à Meyer pour son sens de la technique et particulièrement du montage, quand même.

Il l'a dit. On l'a cru. On l'a répété. Ses personnages, et ses héroïnes, semblent tout droit sortis d'une bande dessinée. Les gros seins, les paysans, les décors qui se brisent au premier coup de poing, les flics antipathiques et ridicules, les épouses abusives, les courses-poursuites en voiture totalement absurdes, les shérifs attardés, les plongées, les contre-plongées. Le mauvais goût érigé comme idéal suprême. Et le prochain film, *Blitzen, Vixen and Harry* devrait être encore pire, ou encore Meyer, comme on voudra. Imperturbable, Russ Meyer débite un salmigondis dont on a du mal à croire qu'il s'agit d'un scénario (comment a-t-il pu l'apprendre par cœur, même s'il l'a écrit lui-même ?), douce fantaisie où se mêlent les Brigades Rouges, Anna Popoff du K.G.B., un nain colombien, la pierre philosophale et d'autres ustensiles. Le film sera tourné en Allemagne, mais, comme d'habitude, on importera les grosses poitrines des Etats-Unis. L'expansionnisme reaganien a encore frappé.

Faut-il s'arrêter là ? Sourire poliment ou rire grassement, selon ses goûts, mais oublier tout cela comme on oublie toute histoire drôle immédiatement après l'avoir entendue ? Et juger de l'intérêt des films de Russ Meyer selon les critères que lui-même emploie, ceux du Box-Office ? Un film pour lui n'est bon que s'il a rapporté de l'argent. Aux directeurs des clubs vidéo venus voir *Supervixens,* il ne souhaite pas une bonne projection, il ne parle pas du sujet ou du ton du film. Simplement : "J'ai moi-même une compagnie de vidéo aux Etats-Unis et *Supervixens* est l'une de mes meilleures ventes."

Ce cynisme n'est qu'apparent. Il est en tout cas triste. S'il arrive à Russ Meyer de sourire, il est à remarquer que ce n'est jamais lorsqu'il raconte ses gaudrioles. Ce que ses auditeurs vont immanquablement interpréter comme une plaisanterie s'exprime chez lui de la manière la plus sérieuse du monde. S'il serait vain de nier l'humour des films de Meyer, il faudrait aussi se garder de croire qu'il résume leur auteur. Russ Meyer n'a pas hésité à menacer de poursuites judiciaires le magazine anglais *Cinema :* un article de celui-ci contenait des déclarations de David Warbeck , acteur qui avait joué dans *Blacksnake* et qui disait entres autres : "Un jour, l'un des acteurs a menacé de s'en aller. Russ s'est alors tourné vers les acteurs anglais du film pour leur dire : "Si vous aussi vous voulez abandonner le film, vous ne quitterez pas cette île vivants." Il s'est calmé après cet éclat, mais je ne pouvais oublier que le producteur m'avait raconté comment il avait un jour essayé de faire exploser la voiture d'Edy Williams[1] à la dynamite pendant qu'elle la conduisait."

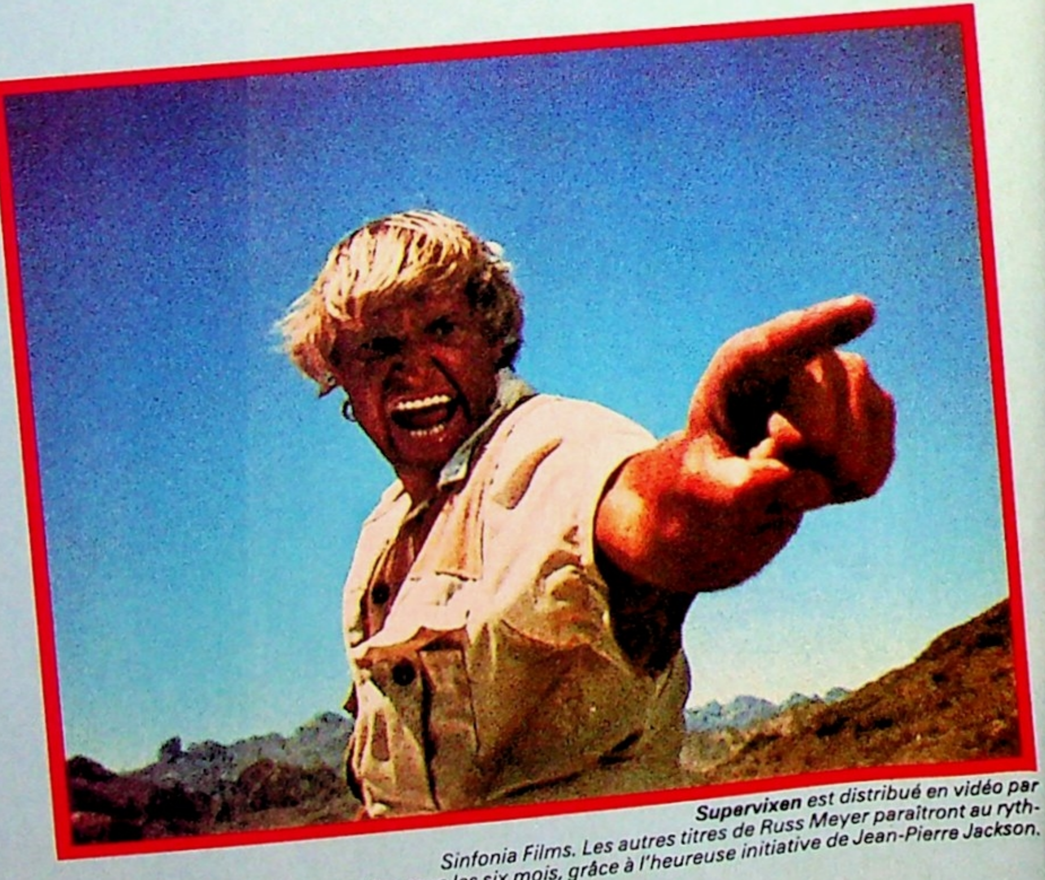
La réponse de Russ Meyer n'a pas tardé : un autre se serait peut-être amusé à la lecture de ce qui ne pouvait être qu'un canular de la part de David Warbeck (la scène semble tellement sortie d'un film de Russ Meyer qu'elle ne peut être qu'imaginaire !) ; lui exigea sans tarder un démenti de ces "ineptes saloperies". Signalons, pour la morale de l'histoire, que le magazine anglais *Cinema* a cessé de paraître depuis, même si sa fin a eu d'autres causes que cet "incident".

Monsieur Russ Meyer n'étant donc pas exactement le plaisantin que l'on peut croire, on pourrait alors se demander si ses films n'expriment pas certaines obsessions qui iraient un peu plus loin que la vision caricaturale de grosses poitrines féminines. On remarquera d'abord que, malgré la libéralisation du cinéma, Russ Meyer n'a jamais tâté du *hard* – ce que certains amateurs d'ailleurs lui reprochent –, comme si le sexe n'était peut-être pas sa préoccupation majeure. On remarquera aussi que les accouplements mis en scène par Meyer dans ses films ne sont jamais tranquilles ou heureux : ils sont toujours remplis de dépit ou d'inquiétude[2] (le héros de *Supervixens* se rend à son épouse uniquement pour éviter ses récriminations, le flic avec qui elle essaie de le tromper se révèle un piètre amant, Mr. Teas est un voyeur passif, et ne parlons pas des thèmes et de la conclusion moralisatrice de *Beyond the Valley of the Dolls,* où la tranquillité du mariage n'est atteinte que dans un fauteuil roulant !). Autrement dit, les grosses poitrines de Russ Meyer seraient plutôt comme des signes de reconnaissance qui jalonnent une quête. Il applique d'ailleurs dans *Mr. Teas* les mêmes contre-plongées aux panneaux de signalisation routière et aux mamelles de ses héroïnes.

En fait, il est bien possible qu'à travers ces immenses sphères, les héros de Meyer soient moins à la recherche d'une femme que d'une protection maternelle. Celui de *Supervixens* nous apparaît dans la première scène conduisant un camion de dépannage. En fait, toute la suite de l'histoire montrera que c'est lui qui a besoin d'aide. Et significativement, lorsqu'enfin il trouve le bonheur en la personne d'une charmante pompiste – dans un garage tout à fait analogue à celui qu'il a dû quitter au début –, il ne se rend pas compte qu'il ne fait que retrouver une version positive de l'épouse qui l'a rejeté (les deux rôles sont joués par la même actrice), ce qui implique d'une certaine manière que, comme dans toute quête, il avait sans doute déjà d'emblée ce qu'il s'est mis à chercher ; il ne voit pas non plus – ce privilège est réservé au spectateur – que le fantôme de cette épouse, assassinée entre temps, le couvre d'une protection semblable à celle que les bonnes fées accordent aux personnages des contes pour enfants.

Il est clair que, dans ces conditions, les femmes dans les films de Meyer ne seront jamais que des seconds rôles. Mais cela veut dire aussi qu'elles *secondent* des hommes qui sans elles ne pourraient pas vivre. Mieux encore, elles s'associent à une espèce de lieu idéal à atteindre. L'immoral Mr. Teas, malgré tout l'ennui que distille aujourd'hui le film répétitif dont il est le héros, trimballe avec lui une espèce de malaise qui l'apparente aux bourgeois désespérés de Maupassant. Est-il si important qu'il quitte la ville chaque dimanche pour s'offrir une petite séance de voyeurisme ? Ce qui importe, c'est que cette séance a lieu à la campagne, loin du tourment de la ville. D'ailleurs, on ne saura jamais où exactement travaille Mr Teas, comme si ce lieu de travail était une sorte d'enfer qu'il valait mieux ne jamais découvrir. Pause campagnarde aussi, dans *Supervixens.* C'est là que le héros trouve un certain équilibre et, loin de toute considération sexuelle, un ami, même si ce moment de bonheur ne peut durer.

Il y a donc deux mondes chez Russ Meyer. L'un, réel, à fuir. L'autre – sans doute imaginaire, mais qu'importe ? – est à rejoindre. Et Mr Teas, qui change d'habit chaque fois qu'il part pour sa promenade dominicale, qui devient un autre personnage, n'est qu'une figure de plus de la schizophrénie si chère à Superman.



Supervixen *est distribué en vidéo par Sinfonia Films. Les autres titres de Russ Meyer paraîtront au rythme d'un tous les six mois, grâce à l'heureuse initiative de Jean-Pierre Jackson.*









Car Mr Teas n'est pas le seul héros "multiple" de Russ Meyer. On a déjà signalé cette épouse qui apparaît sous trois formes différentes dans *Supervixens.* On pourrait ajouter le transsexuel de *Beyond the Valley of the Dolls,* dont la déclaration "I am Superwoman" rime bien avec Superman. Ou encore la Vixen de *Vixen* que la publicité résume ainsi : "Est-ce une femme... ou un animal ?" On pourrait aussi mentionner le projet de film qu'a conçu – sans pouvoir jamais le réaliser – Russ Meyer à partir du roman de Boileau-Narcejac, *Et mon tout est un homme...,* qui met en scène une espèce de Docteur Frankenstein composant un "nouvel homme" à partir de membres pris à différents individus. Tout se passe très bien jusqu'au moment où les pulsions des précédents "propriétaires" des membres commencent à s'affronter (il y avait, entre autres, dans l'échantillonnage, un prêtre et un gangster, qui ne partageaient pas exactement la même morale).

Mais Russ Meyer, lui, est-il schizophrène ? Non, mais il est seul, "basically alone at the moment", selon ses propres termes, ce qui revient à peu près au même. Il a eu plusieurs épouses, mais il n'en a plus, et c'est avec une réelle tendresse qu'il semble les évoquer. Il n'était pas en tout cas escorté à Paris par les héroïnes de ses films. Mais il parle de ses ex-épouses comme il parle de la France, où il vint pour la première fois pendant la guerre. Pour son film *The Breast,* il est allé en Normandie tourner une séquence avec des amis, dans un endroit où il espérait retrouver sa jeunesse. Mais lorsqu'on lui demande s'il a retrouvé celle-ci, il répond, un peu sèchement : "Non, on ne retrouve jamais sa jeunesse."

FREDERIC ALBERT LEVY

1. L'une des ex-épouses de R.M.
2. Vrai, certaines séquences de UP exceptées (NDLR).



RUSS MEYER : DEFOULATEUR-ROI

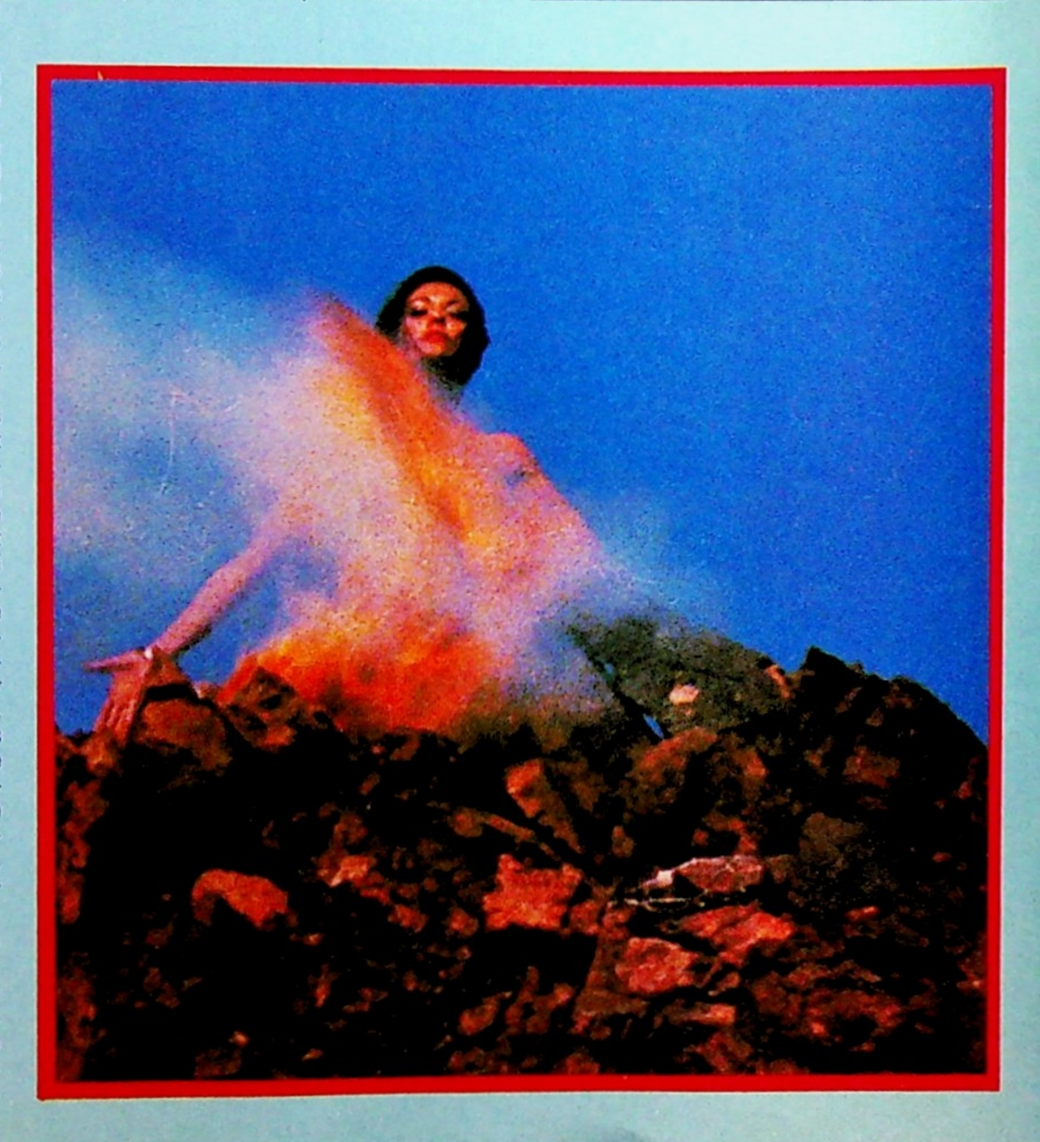
Il a commencé par déshabiller langoureusement les fantasmes de son pays avec des petites pellicules ringardes que l'on cherche aujourd'hui plus que jamais à mythifier. Mais aux dernières nouvelles, Tati ne fut pas l'inventeur du peep-show. Il est devenu le herault du cinéma érotique, le "nudie", parce qu'il craquait sur les femmes opulentes des musics halls de Las Vegas et des boui-boui du Texas. Par amour et donc par nécessité, il a accepté d'être la bête noire du Code Hays, la terrible censure américaine. Mais toutes les hypocrisies, toutes les interdictions n'ont pas fait long feu sous les assauts d'une bonne humeur démesurée. Près de huit ans après la sortie américaine de *Supervixens*, un chef-d'œuvre, la France s'encanaille du côté de Russ Meyer. Récupéré par les salons parisiens ou rossé dans les MJC de province, Meyer n'a pas encore ici trouvé son spectateur-type. Celui qui va à *Supervixens* pour rire comme un fou et zyeuter comme un loup. Celui de Tex Avery bien entendu...

"Le petit arpent du bon Dieu" en est le détonateur. "L'il Abner" la BD d'Al Capp le modèle. L'œuvre de Russ Meyer prend pour cadre et pour propos l'Amérique profonde, sinon reculée, des villages et des stations-desert. Un monde où la chaleur a son mot à dire. Un monde sans culotte où la transpiration irrite légèrement l'épiderme, suffisamment pour créer cet énervement des sens qui veut qu'on cherche le ou la partenaire pour s'y frotter... Jusqu'à bénir cette urticaire licencieuse ! Coup de soleil. Coup de sang. La violence la plus hystérique répond à ces coïts à corps perdus. Mais dans le grand jeu de massacre meyerien, les méchants gros bras ne le sont que pour mieux désigner l'imbécilité totale des bons gros bras. Car au cœur de ces films, il y a les femmes. Et uniquement les femmes ; le cinéma de Meyer s'est épanoui en fonction de leurs courbes pneumatiques, de leur opulence impériale, de leurs plaisirs inassouvis. Construit sur autant de symboles érotiques et d'associations d'idées graveleuses, tout suggère l'acte amoureux spontané, le rut explosif. Un style est né, ramené sans doute du décolleté abyssal d'une Mae West, d'une Dolly Parton ou plus sûrement d'un flirt inoubliable. D'où les éclairs de tendresse qui embrasent ces pin-up éclatantes, à la recherche d'un homme aimant dans une jungle de bellâtres violeurs, d'ex-nazis et d'étalons fatigués. Cet homme rêvé, c'est Meyer lui-même créant le manque pour mieux aimer et se faire aimer en retour de ses créatures. Et nulle stéréovision, nul relief ne saurait les rendre aussi "expansives" que son talent de cinéaste amoureux. Parce qu'il a évité la cellulite, Meyer a imaginé des écrins visuels à ces purs joyaux de femmes. Montage ébouriffant, esthétique en perpétuelle mutation, cadrages insensés : ce cinéma communique la joie de filmer, le plaisir de composer.

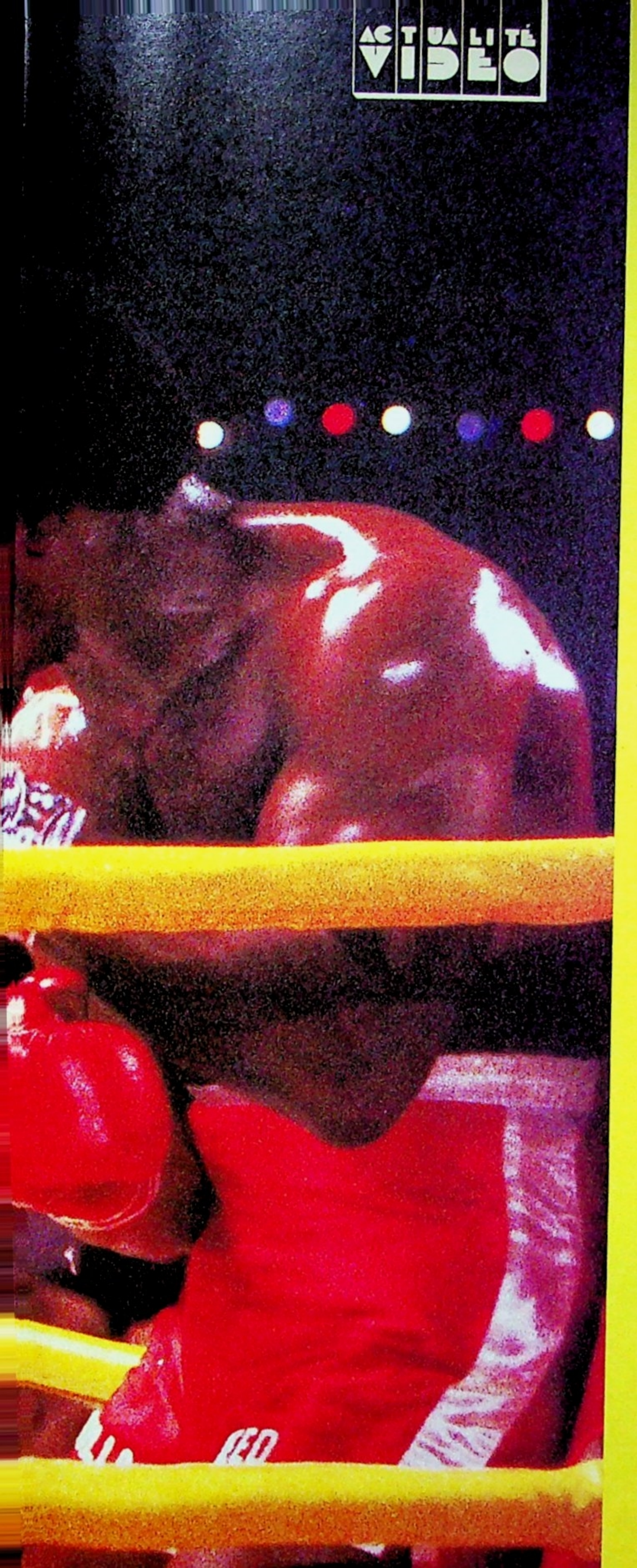
Démarrée sur des prétextes débiles à déshabillages posés, évoluant vers des historiettes pittoresques, cédant au méli-mélo péquenot, la "Meyertouch" est arrivée au top-niveau de la sophistication avec toute cette série de pièces maîtresses que sont *Supervixens, Up* et *Beneath the Valley of Ultravixens.* Les superlatifs montrent naïvement à quel point un délire définitif s'est emparé de la scène. Et c'est moins à la pornographie qu'à cette adaptation des cartoons de Tex Avery et Chuck Jones, ces "dessins animés de chair et d'os" dirait Meyer, que pensait secrètement le gredin. Car si l'on s'amuse à suivre ce que le code Hays a pris pour une descente dans les enfers du vice, on parvient au terme de déshabillages effrontés, de danses lascives, de lesbianisme fulgurant et de copulations sportives, à l'image simplement coquine de la compagne de Russ Meyer, Kitten Natividad. Dans *Up,* elle est cette nymphe débordante se frottant aux conifères géants d'une forêt majestueuse et inviolée. Meyer est bien le Douanier Rousseau de l'amour et les scènes de baignades en pleine rivière reviennent cycliquement comme vision d'un Eden que les personnages ne manquent jamais de conquérir après 90 minutes de marathon sexuel, d'olympiade de brutalité. L'humour de Meyer est destructeur parce qu'il tend abruptement à la tranquillité buccolique, au calme des petits oiseaux et aux câlins gentils dans les dénivellations soyeuses ou duveteuses de ces édredons de chair. Et le public américain aime Meyer en "comprenant la plaisanterie". L'arme s'instaure toujours comme la réponse masculine, phallique à la splendeur féminine. Bâton de dynamite, tronçonneuse, fusil à pompe, hache : un festival de proéminences meurtrières, de manches, d'acier luisant partant à l'encontre de ces poitrines et de ces fesses rebondies pour s'y tordre, s'y rompre, y perdre leur méchanceté au terme de suspenses haletants.

En ouvrant les vannes de l'amour libre et de l'ultra-violence, Meyer est revenu aux valeurs essentielles de l'existence et du bonheur d'être. Il est peut-être le seul à pouvoir tenir ce langage sans céder au moralisme. Et ce fut sûrement une révélation quand Meyer s'aperçut que sa première star, Lorna Maitland, tirait sa beauté fière et opulente de sa maternité naissante. Rarement un cinéaste aura souhaité ce retour au berceau avec tant d'imagination, de gaieté et de fougue. Meyer est incontestablement le plus grand des demeurés mais on en apprend plus sur l'Amérique avec lui qu'avec l'ennuyeux Altman. Il a eu le culot de mettre à vif mais aussi d'exacerber l'inconscient de tout un pays. Comme s'il avait pu l'étendre sur son divan en vue d'une psychanalyse de choc... Et tout ce que l'on peut reprocher aux œuvres de ce défoulateur-roi, c'est exactement ce que l'on éprouve pendant un programme de dessins animés ; la surabondance qui entraîne à un moment ou à un autre le décrochement. Ce n'est pas faute chez Meyer de vouloir nous secouer, nous réveiller. Le cinéma de cet homme-là est un cinéma vrai. On en a perdu un peu l'habitude. Alors, allons vite la retrouver !

SUPERWOLFY




ROCKY
L'estomac dans les talons.
Entre Sylvester Stallone et Rocky Balboa, la différence n'est pas très nette. Tout reste une affaire d'appétit de victoire...



L'année 83 sera sans aucun doute l'année Stallone. Avec **Rambo** il donne la meilleure interprétation de sa carrière. Et le film est un chef-d'œuvre. Mais c'est dans l'**Œil du Tigre** que se révèle le plus sa personnalité. Car Rocky Balboa, ce petit boxeur italien parvenu au sommet par la seule force de ses poings, reste son personnage fétiche. Une sorte de double bienfaiteur qui l'aide à voir clair en lui-même.

En attendant l'**Œil du Tigre**, les vidéophiles fous de Stallone peuvent toujours se repasser les deux premiers épisodes de la série, tous deux disponibles au catalogue Warner. Avec le recul du temps, ils s'apercevront sans doute que si l'"Etalon italien" reste tout aussi attachant, il paraît bien moins simplet...

Il aura en effet fallu cet **Œil du Tigre** pour réaliser combien Stallone peut s'investir dans son personnage. On l'avait plus ou moins senti, mais cela ne semblait, jusqu'à présent, tenir que de l'accessoire, d'un éventuel second degré de lecture. Aujourd'hui la perception des **Rocky** ne peut se faire qu'à travers la personnalité de leur scénariste-interprète.

Bien sûr, l'odyssée de ce "gagneur" n'est pas nouvelle, dans la mythologie hollywoodienne. Elle peut se rattacher à toute une tradition dont dépendent directement des œuvres comme **la Fièvre du Samedi soir** ou **Fame**. On y trouvera la même codification, le même schématisme de certaines situations, les mêmes conventions.

A cet égard, la situation des **Rocky** est quasi exemplaire. D'un épisode à l'autre, ce sont les mêmes personnages que l'on rencontre. Ces mêmes personnages familiers dont on attend un peu toujours la même chose : Adrian, la femme de Rocky, va lui demander d'arrêter la boxe et lui poser des problèmes d'ordre sentimental ; Mickey, son manager, va refuser de s'occuper encore de lui et pousser des coups de gueule ; Paulie, son beau-frère, va se montrer vulgaire et irritant mais finalement bien sympathique et Apollo Creed, son adversaire, arrogant et sûr de lui.

Peu de changement d'un épisode à l'autre donc et il va falloir attendre l'**Œil du Tigre** pour voir tout, brusquement, se transformer : Adrian va demander à Rocky de boxer, Mickey va mourir et Apollo devenir son manager. Stallone l'a compris, son expérience personnelle aidant : sans invention, une série tourne à vide et si les deux premiers **Rocky** sont satisfaisants de par leur exposition des personnages et des situations-clefs, un troisième dans la même lignée n'aurait pas eu plus d'intérêt qu'un épisode de **Dallas**.

Codes, conventions donc, mais que Stallone sait briser ou transgresser au gré de sa volonté. En fin de compte, une seule chose reste : l'appétit de victoire de Stallone-Balboa. Il n'est confronté à aucun recul de la part de Stallone-scénariste et c'est à lui que nous devons les plus beaux moments de la série : les combats bien sûr, mais également ces fabuleux arrêts sur image qui sacrent Rocky vainqueur bien avant le combat final.

Si cette foi en la volonté de puissance peut par moments donner quelques séquences presque ridicules de naïveté (Rocky s'égayant parmi des centaines d'enfants au cours de son entraînement dans **Rocky 2**, Rocky et Apollo sautillant de joie dans la mer, au ralenti, dans l'**Œil du Tigre**) elle n'en constitue pas moins la matière même dont sont faits les trois films. C'est elle, et elle seule, qui leur donne leur force et leur vitalité. A croire qu'elle parcourt toute l'équipe technique au moment du tournage...

Ce thème de la réussite individuelle n'est évidemment pas neuf aux U.S.A., la contrée des "self-made-men". On a souvent reproché à Rocky, et donc à Stallone, d'être une incarnation facile du Rêve Américain. C'est à mon sens, une vision quelque peu simpliste de la portée du personnage. N'allons pas pour autant voir en Stallone un cinéaste intellectuel. Son cinéma est, à l'instar de celui d'un Bruce Lee, un cinéma d'instinct, de pulsions et de fougue. Pourtant, réduire le personnage de Rocky à la simple idéologie démago d'un pays conquérant est une perception très étroite.

Aux dires même de Stallone, Rocky descend de Terry Maloy, le personnage interprété par Brando dans **Sur les quais**. Même solitude, même caractère, même ghetto peut-être. Et de la même façon que le personnage interprété par Travolta dans **la Fièvre du Samedi Soir**, Rocky va s'en sortir, non pas grâce au système, mais contre lui. Si Apollo Creed déclare dans **Rocky 1** que "L'Amérique est le pays où l'on donne à chacun sa chance" ce n'est pas parce qu'il le croit sincèrement mais parce qu'il désire se justifier. Se justifier de prendre un pauvre type comme adversaire à seule fin de redorer son blason...

Quant à Rocky, pas un instant il ne doute de ce qu'il représente pour le public, mais pas un instant non plus il n'est dupe de sa propre image. Et c'est d'une voix morne et bien peu convaincue qu'il récite pour une pub : "Je suis l'Etalon italien mais aussi le Rêve Américain" dans **Rocky 2**. A vrai dire, il est peu probable que cette franchise et cette pureté qui caractérisaient le personnage de Stallone dans **F.I.S.T.** de Norman Jewison ne soient le trait de caractère que d'un seul de ses films.

Rocky lui aussi est un pur, tout autant que Rambo, et tout autant que Stallone. Voilà sans doute pourquoi ses films sont porteurs d'une énergie et d'une violence totalement cautionnables, car totalement saines.

NICOLAS BOUKRIEF

FICHES TECHNIQUES :

ROCKY (Rocky). 1976. U.S.A. 115 mn. PR : Irwin Winkler et Robert Chartoff. R : John G. Aviedsen. SC : Sylvester Stallone. PH : James Crabe. MUS : Bill Conti. DEC : James H. Spencer. MONT : Richard Hasley. MAQ : Mike Westmore. Avec : Sylvester Stallone (Rocky Balboa), Talia Shire (Adrian), Burt Young (Paulie), Carl Weathers (Apollo Creed), Burgess Meredith (Mickey), Tony Burton (L'entraineur d'Apollo), Joe Spinell (Gazzo). DIST. VIDEO : Warner en v.f. Bonne duplication.

ROCKY 2 – LA REVANCHE (Rocky 2). U.S.A. 1979. 115 mn. PR : Irwin Winkler et Robert Chartoff. R. et SC : Sylvester Stallone. DEC : Richard Berger (Dir. Art.) et Ed Baer. PH : Bill Butler. MUS : Bill Conti. MONT : Danford B. Greene, Stanford C. Allen, Janice Hampton, James Symons. Avec : même distribution que pour Rocky. DIST. VIDEO : Warner en v.f. Duplication moyenne (problèmes de son).

Milan

Les musiques originales
Des meilleurs films

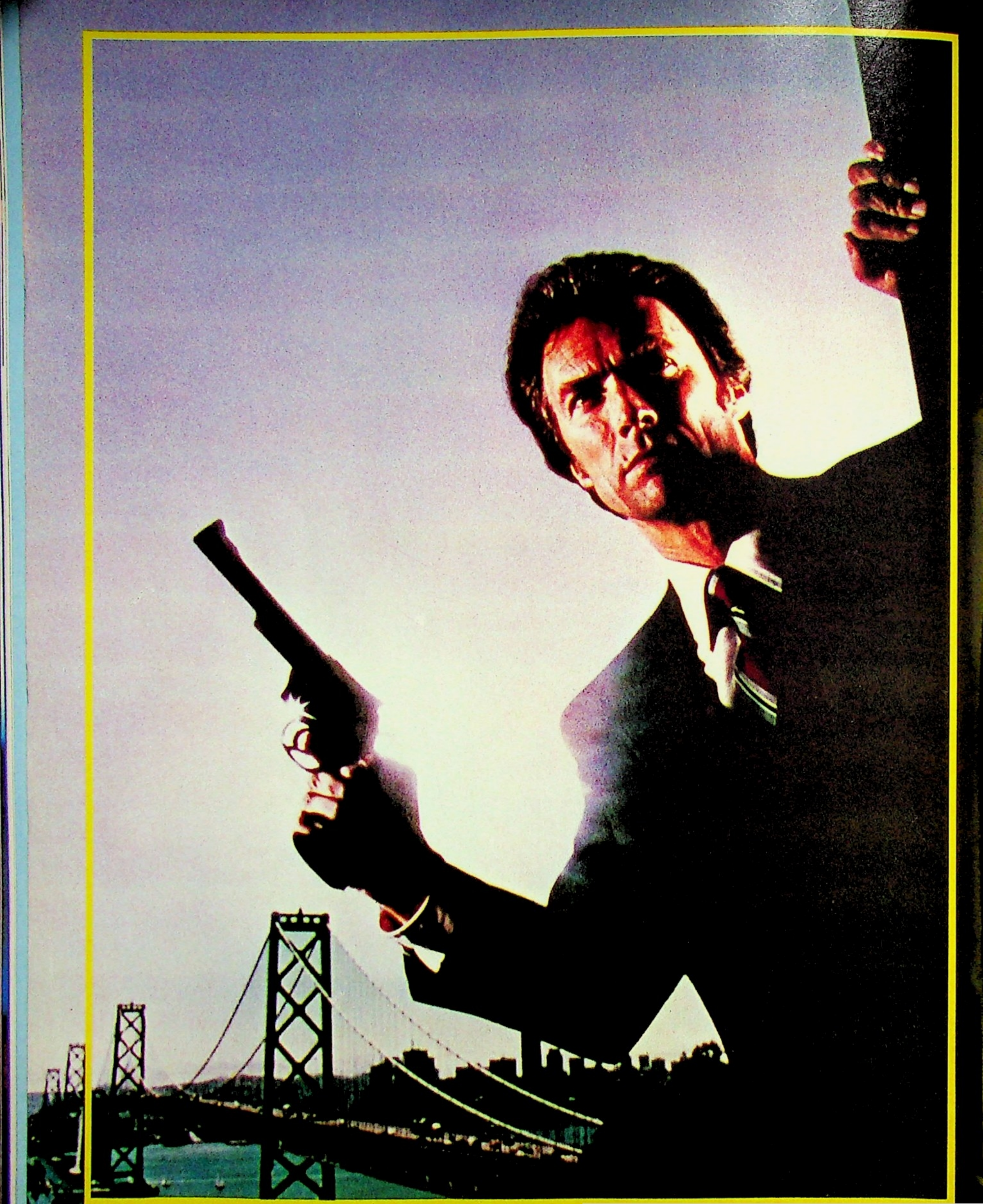


SPI Milan 22bis rue Pajol 75018 Paris Tel: (1) 208 76 63



Flegmatique et racé, froid et cynique, il rôde dans les rues d'une ville inhumaine, symbole d'une loi impitoyable, vengeur aux yeux d'acier. Il s'appelle Harry Callahan, et c'est un fauve qui ne laisse jamais filer sa proie. Son arme, le Colt Magnum 44 est le revolver le plus destructeur du monde. A l'image de son possesseur. Dirty Harry, c'est le seul homme lucide de toute la jungle qu'il patrouille. Il sait de quel côté se trouve la Justice. Et vaudrait mieux pour vous que vous soyez dans son camp! Sinon...

L'INSPECTEUR HARRY





L'INSPECTEUR HARRY

L'éclair ne frappe jamais deux fois au même endroit. Faux. Il frappe **trois** fois : avec trois films qui contribuent tous à la légende d'un des plus grands justiciers du cinéma moderne (sinon le plus grand):

- **Dirty Harry,** alias **L'inspecteur Harry.**
- **Magnum Force.**
- **The Enforcer,** alias, **L'Inspecteur ne renonce jamais.**

Trois épisodes de la carrière, de la vie d'Harry Callahan, représentant hors pair de la police de San Francisco, Etats- Unis. Harry Callahan, c'est notre idéal, c'est l'homme sûr de lui et de ses décisions, c'est l'homme qui a l'instinct sauveur : poser le pied à gauche ou à droite, Harry ne s'y trompe pas et sait prendre le bon côté. Ce n'est cependant pas une certitude bornée: Harry a choisi, et ne s'aventure pas à la légère. Il connaît son boulot, et prend ses risques. Harry Callahan est totalement autonome et responsable de ses actes. Il n'a personne à qui répondre (dans ses meilleurs moments), et se fie à l'expérience qu'il a acquise dans les pires situations. On ne peut que l'envier. Ou l'admirer.

HARRY = CLINT

Callahan, c'est Eastwood.
Ça devrait vous suffire, mais on peut expliciter : rarement la correspondance entre personnage et acteur a été aussi exacte. Clint Eastwood, vedette inoubliable et dégingandée des meilleurs westerns de Sergio Leone, héros de guerre implacable de **Quand les aigles attaquent,** ou flic péquenot d'**Un Shérif à New York,** toujours terriblement efficace, Clint est Harry. Clint s'est mis dans la peau de Harry Callahan. Harry s'est subrepticement infiltré dans la tête de Clint. Jusqu'à ce que la symbiose soit totale. On ne peut qu'écarquiller les yeux devant cette interaction qui donne naissance à un des plus grands mythes héroïques du film d'action. Parce que, grâce à Eastwood, Harry devient le héros parfait. Il quitte toute apparence de personnage fabriqué et artificiel et devient un être crédible, silhouette caractéristique qu'on identifiera à tout jamais à celui qui l'incarne. Harry est vivant. Bien vivant.

MAIS QUI EST HARRY ?

L'inspecteur Harry Callahan est surnommé "Dirty" Harry, "Harry le dégueulasse" (et non Harry le Charognard, comme le prétend la Version Française). Pourquoi ça? La réponse est complexe.
C'est surtout dans le premier film de la série, **L'Inspecteur Harry,** que la question se pose. Harry hérite de tous les sales boulots de la brigade : sauver les suicidaires, repérer les sadiques, traquer les dingues. Ça lui vaut une certaine sorte de mépris de la part de ses collègues. Le problème, c'est que quelqu'un **doit** bien le faire, ce boulot. Rappelez-vous **Quand la ville dort,** de John Huston, en 1950 : déjà Mc Intire montrait ce qui se passerait si on coupait toutes les radios de la police urbaine. Le chaos s'installe (hum! Qui sait, ça ne serait sûrement pas plus mal. NDLR), les appels à l'aide restent sans réponse, les victimes ne peuvent plus rien espérer, et surtout, les criminels restent impunis.
Si personne n'est là pour les arrêter, c'est le règne de la bête qui sera instauré. Mais heureusement pour la civilisation, Harry se dresse, face à tous les adversaires d'un monde libre. Sa justice est féroce, elle ne pardonne pas. Méthodes extrémistes? Il faut voir qui est l'adversaire...

L'ENFER SUR TERRE

Une société rongée par l'avilissement, par la bêtise, ne peut qu'engendrer des monstruosités. Le monde où Harry Callahan sévit n'est qu'un immense purgatoire où chacun doit lutter pour sauver sa peau. Malheureusement, il y a à la fois des réfractaires aux codes de la société établie, et aussi d'autres qui, détruits intérieurement par cette société, deviennent des sources de danger pour autrui, des menaces qu'il faut absolument stopper. Les vrais ennemis de "Dirty" Harry sont ceux-là, les aliénés qui portent en eux un besoin de destruction inébranlable, une volonté aveugle de faire le mal. Peu importe leurs motifs, les tueurs dans les trois films de la série doivent être éliminés.

Andy Robinson incarne Scorpio, le premier tueur fou de la saga de l'Inspecteur Harry. C'est le plus abject de tous les personnages antipathiques de ces films, ange blondinet qui aurait mal tourné. Ses objectifs : arracher des centaines de milliers de dollars à la ville de San Francisco en échange de sa clémence. Scorpio se pose en exterminateur impérieux, qui choisit presque au hasard ses cibles, ne se guidant que sur d'ignobles préjugés : tuer un Noir ou un prêtre catholique, après avoir déjà assassiné une jeune fille. A côté de lui, ou plutôt en face de lui, Harry fait figure de saint, lui qui pourtant est (quelque part) un sale raciste qui hait l'ensemble de l'humanité. Dans le second film, **Magnum Force,** l'adversaire semble encore plus redoutable, car encore plus insidieux. Il s'agit d'une vipère dans le sein de la Police de Frisco, parmi les collègues mêmes de Harry Callahan. Une équipe de jeunes policiers, guidés par un flic aguerri, se lance dans la justice expéditive et armée. Faire sa loi soi-même : voilà leur but, qui vise aussi à l'élimination de nombre d'élements corrompus de la pègre américaine. Mais ce n'est pas le bon moyen. Et Harry le sait. Entre l'exécution expéditive, irraisonnée, des fauteurs de trouble, et leur expiation par les filières légales, plus humaines, Harry choisit la seconde solution. Serait-il moins dur qu'on le pense?
Non.
Et il le prouve dans le troisième (et dernier à ce jour) film de la saga, **L'Inspecteur ne renonce jamais,** où il démolit à coups de bazooka (jetable), un groupe de terroristes imbéciles et violents menés par un autre ange blond, disciple (?) d'Andy Robinson, tout aussi sadique et borné. Harry n'aime pas qu'on lui marche sur les pieds. Il a raison. Harry est un démon de la casse : il réduit en bouillie tout ce qui s'élève sur le chemin qu'il s'est tracé. Celui de la Justice.

MAGNUM FORCE

Harry Callahan pulvérise les forces du mal. Un bon résumé de l'action, si ce n'était l'ambiguïté fondamentale du personnage. Harry n'est pas qu'un héros positif. Il manque écraser des passants avec sa voiture de service. Il les insulte sans remords. Il est brutal, sans humour (parfois). Il sait cogner, et cogner fort, mais pas grand chose d'autre. En fait, qui ne serait tenté de se ranger de son côté de la barrière. Si on sait cogner, à quoi sert le reste?
Tout cela serait trop simple, et sans doute d'un fascisme primaire. Mieux vaut voir en Harry Callahan un héros du désordre, une figure mythique qui surmonte le chaos. Tout le générique de **Magnum Force** est axé sur le revolver de l'Inspecteur Harry. Mais l'arme seule ne serait rien sans celui qui la tient. L'homme contrôle la détente, le doigt sur une gâchette trop évidente, si facile à presser...

ACTION

Harry Callahan déjeune dans un snack-bar accueillant, où on lui sert son hot-dog quotidien. Il repère une voiture garée devant l'entrée d'une banque, de l'autre côté de la rue. Le conducteur grille cigarette sur cigarette : les mégots s'entassent sous la portière. Ça sent les embrouilles. Harry est inspecteur de police. Il fait appeler ses collègues. Harry est aussi un vengeur solitaire. Il sort dans la rue, mâchant encore son sandwich, et s'en va arrêter le hold-up en cours en face. Il a deviné ce qui se passait (on n'est pas flic pour rien, même dans une société pourrie), l'instinct paie. Harry s'avance, le colt nonchalamment balancé près de la hanche. Et la violence éclate.

Les malfrats s'enfuient. Harry en tire un. Les autres, déconcertés, sautent dans la voiture. Harry détruit la voiture. Deux coups de feu dans le pare-brise et le véhicule se renverse. Explose. Une bouche d'incendie est brisée. L'eau jaillit partout. Les sirènes d'alarme retentissent. Les casseurs gisent çà et là sur l'asphalte. Harry, on ne sait comment, a été blessé dans le feu de l'action. Des ruisseaux de sang s'échappent de sa cuisse, blessures par chevrotines, maculant d'un rouge profond son costume neuf. Tant pis, ce sont les risques du métier. Sale boulot. Mais quand on est flic, à San Francisco, faut se lancer, sinon on est vite refroidi...
Harry finit d'avaler son hot-dog.

SEUL DANS LA NUIT

Harry Callahan n'est pas qu'une machine à tuer. C'est un symbole beaucoup plus complexe, une incarnation extrêmement révélatrice de l'esprit d'une époque.
Au milieu de cette cité composée d'îlots dispersés, refuges de calme et aussi de dépravation (personne n'est parfait?), surveillés sans cesse par hélicoptère, Harry connaît l'angoisse des nuits de patrouille, en voiture avec un équipier plus ou moins fiable. Au milieu des sons et des cris de la ville, ambiance surchauffée, l'Inspecteur 71 fait sa ronde.
Harry Callahan, Inspecteur 71. Harry, c'est le côté noir de l'homme, la synthèse en un



seul être de tous les mauvais instincts du genre humain. Une incarnation douée de superpuissance, puisqu'elle concrétise en un individu toutes les perceptions négatives d'une espèce entière. L'instinct prime chez Callahan : il connaît le vrai visage de l'humanité. C'est ce qui lui donne cette sorte de pouvoir surnaturel, cette suprématie (faillible) sur ses semblables. Au beau milieu des canyons de la grande ville, Harry est un tigre; les autres ne sont que des chacals.

JUSTICE SAUVAGE

Alors d'accord, les gars. Je vous vois venir. Vous pensez que Harry Callahan est un ignoble facho, qu'il ne pense qu'à tabasser des suspects, à les travailler à coups de talon, comme on dit dans le premier film. Un sale flic, quoi.



Eh bien non, c'est raté. Ça ne marchera pas. Les trois films où apparaît Harry sont tous défendables du point de vue idéologique (vous pensez bien que je suis trop malin pour me laisser piéger comme ça!). Ce qui compte surtout, c'est que Harry suit le code de l'homme qui se respecte. Il est aussi éloigné de Buford Pusser, shérif bestial et fort en gueule de **Justice Sauvage**, ou du héros de **La Trahison se paie cash**, deux films amusants signés Phil Karlson et interprétés par Joe Don Baker **(Tuez Charley Varrick)** que Mannix de Mike Hammer. Harry n'exerce pas une violence bête, sans esprit. Il flingue les méchants quand il faut, c'est tout. Comme tout bon héros américain.

Chez lui, les actes brutaux résultent de la pression d'une société trop faible, trop à la merci de ses aberrations et de ses créations démentes et incontrôlées. Harry serait peut-être un anarchiste convaincu, dans d'autres circonstances. Ainsi déclare-t-il. "Si vous me proposez mieux que cette société, je suis prêt à accepter" (Magnum Force). Le désir de renouvellement de Harry passe peut-être par une phase de chaos destructeur, mais là n'est pas le but ultime du personnage.

REGLEMENT DE COMPTES

Harry est un impulsif, c'est entendu. Il n'hésite pas à jeter ses petites amies lorsqu'on l'appelle au boulot (à la morgue en l'occurence). Son intérieur est sommairement décoré, Joe Staline serait sans doute fier de lui. Il mène une vie agitée, sans trop savoir ce que les heures à venir lui réservent. Et lorsqu'il se confie à son coéquipier, c'est pour impliquer celui-ci dans une sombre affaire, et lui faire risquer sa peau (manque de chance, il la perdra). Harry est parfois un objet sexuel, Harry gagne tous les concours de tir. Harry ne peut pas manger en paix, il faut toujours qu'on le dérange avec un hold-up ou un détournement d'avion. Le pauvre.

Cependant, n'oublions pas que, pour Harry, tout ça est un jeu d'enfant. Il n'échoue dans les compétitions où s'exprime le culte de l'arme qu'en abattant la silhouette en carton d'un policier, durant un jeu-test. Encore l'instinct : c'est un policier qu'il devra traquer et éliminer **(Magnum Force)**. Harry est un démon, croyez-moi. Il n'en a rien à faire d'être décoré par le Maire de la ville, ni de recevoir des citations pour mérites exceptionnels, ni de former des officiers de police nouvellement incorporés. Tout ça, Harry Callahan s'en fout.

Ce qui l'intéresse, c'est de coincer les criminels. Et de les détruire.

HAUTE TENSION

Dans les trois films, Harry est implacable. Comme il se doit. Mais c'est surtout dans **l'Inspecteur Harry**, chef d'œuvre de Don Siegel (un parmi tant d'autres de cet auteur) que toute l'ampleur du personnage peut s'exprimer. Perfection des cadrages, photo et couleurs superbes, limitation de l'action dans le champ de la caméra (le spectateur est souvent placé en voyeur), et surtout l'ambiance des bruits de la ville et la musique indispensable à l'action de Lalo Schifrin, autant de procédés, de figures de style, qui rendent ce **Dirty Harry** aussi abouti que possible. Ce film qui pose l'image définitive, la seule véritable mesure du personnage de Harry Callahan.

Ce n'est certes pas dans **L'Inspecteur ne renonce jamais**, centré sur les difficultés de Harry avec les rouages de la bureaucratie policière, ses rouages envahissants et sa routine, ni **Magnum Force**, incursion dans l'équivoque domaine des frontières du bon droit, qui peuvent prétendre restituer une vision nette de l'Inspecteur 71. Seul le **Dirty Harry** original possède cette clarté d'esprit, cette lucidité vis-à-vis de son héros, figure inaltérable de la Loi.

VIOLENCE ET PASSION

Mais face à la Loi, la violence existe. Dans les mains de Scorpio, double antithétique de Harry, elle devient un instrument de mort totalement inique, comme le sera la procédure des tribunaux dirigée contre lui (et qui le laissera finalement libre). Scorpio, ennemi le plus ignoblement cruel de Harry, vise uniquement les Noirs, les prêtres, les enfants. Et si la violence qu'il exerce est bien plus forte lorsqu'elle est symbolisée, elle n'en reste pas moins atroce et haïssable: le spectacle d'une dent, arrachée à une fillette enlevée par le maniaque, retranscrit une violence assez insoutenable. Ce simple plan d'un objet relativement peu bouleversant revêt toute sa signification quand on entre dans le jeu de la saga de l'Inspecteur Harry. La violence y est montrée de façon très stylisée, avec fort peu d'effets très sanglants, et la seule évocation d'une image violente éclate comme **symbole** de l'horreur physique.

La violence incohérente perpétrée par Scorpio est d'autant plus choquante qu'elle frappe au hasard, selon les caprices d'un fou. Que ce soit l'occasion de persécutions envers les minorités, ou de hurlements déments lors de son apparition transformé en pantin par une cagoule rouge, Scorpio utilise sa personnalité d'Harlequin dément comme alibi envers une brutalité tout à fait sadique. Ainsi, lorsqu'il se fait tabasser pour qu'on accuse Harry de l'avoir martyrisé, il choisira un Noir, cible haïe de son esprit malade, pour lui refaire le portrait. A lutter contre de pareils cinglés, il faut employer les grands moyens. Hein, Harry?

JE SUIS LA LOI!

Harry Callahan saura triompher de Scorpio, et de ses autres adversaires. Harry est relativement indestructible. Ça se comprend. Harry Callahan gagne quand il joue avec ses règles, et risque le pire quand on lui impose celles des autres. Que ce soit Scorpio ou les autres flics, il se dresse contre l'ordre établi et les contrevenants de tous bords. Harry est un pur. Certains m'ont dit que Harry était un idiot borné. Ils n'ont pas compris grand chose. Quand on essaye de survivre dans un monde qui s'effondre, dans un monde où quelques vieilles valeurs restent tout ce à quoi on peut s'accrocher, il faut être solide et sûr de soi. Et dur.

Harry possède un Colt Magnum 44 et c'est déjà un grand pas vers l'avenir. Regardez Harry Callahan : dans pas très longtemps, ce sera le Juge Dredd. Le futur n'y changera pas grand chose.

En attendant, restez avec nous. Gardez les pieds sur terre. Et observez bien ce fou de Harry, avec son monstrueux six-coups et son désir d'un monde plus juste. Il y en a peu comme lui, et c'est bien dommage. T'en fais pas, Harry. T'es pas le seul à souhaiter un monde meilleur.

DOUG HEADLINE

Les Fiches Techniques des trois aventures de L'Inspecteur Harry se trouvent dans l'Actualité Vidéo, en page 94.

MAGIC

Dans la pénombre d'une piaule d'artiste aux décorations surannées, un vieil illusionniste agonise. Son élève, Corky (Anthony Hopkins), vient d'essuyer un échec pour sa première apparition sur scène. Comme un mage antique déléguant ses pouvoirs, il va alors le conseiller, lui demander de faire ce qu'il n'a sans doute jamais oser faire lui-même...

Quelques temps ont passé. Corky est maintenant célèbre. Et ce, grâce à Fats, cette petite marionnette sympa et terriblement attachante, qui paillarde à tout va et fait hurler de rire les spectateurs. Pourtant, Corky n'est pas heureux. Par caprice, il retourne incognito à son pays natal. Il y retrouve son amour d'enfance (Ann-Margret et ses nénés), mariée à un de ses ennemis d'enfance, jaloux et alcoolique. Il l'aime toujours et elle se met à l'aimer. Tout pourrait être si simple !... Mais Fats est là. Fats qui se débarrasse de façon radicale du mari trop gênant. Fats qui empêche de façon tout aussi radicale l'impresario de Corky – Burgess Meredith *(Rocky)*, décidément le meilleur manager d'Hollywood ! – d'aller chercher un psychiatre. Fats qui ne sait pas se taire. Fats qui se montre excessivement possessif à l'égard de Corky. Fats qui commence à regarder la jeune femme de façon bien inquiétante...

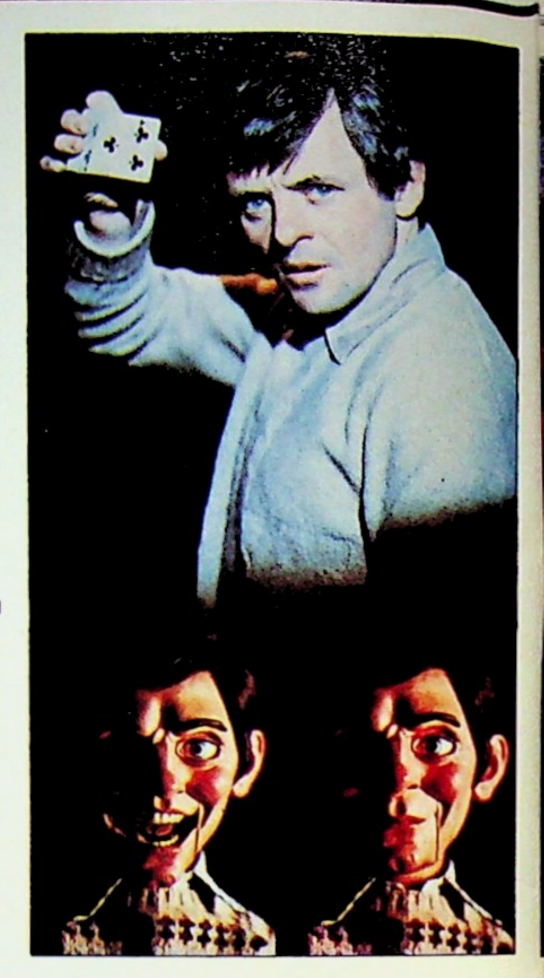
Comme vous pouvez vous en rendre compte, *Magic* s'inscrit, par son sujet même, dans toute une thématique du cinéma fantastique. Celle des automates et des mannequins, des simulacres de vie et des pertes de personnalité. Une problématique qui se résume à cette question essentielle : du marionnettiste ou de la marionnette, quel est celui qui tire les ficelles ?

Dans *Magic,* tandis que Fats s'anime de plus en plus, Corky, lui, perd son indépendance, sa volonté. Son humanité en fait. On ne peut alors s'empêcher de penser au sketch de Cavalcanti dans le mythique *Au Cœur de la Nuit* de 1945. Un même transfert de personnalité s'y opérait entre le ventriloque et son pantin articulé.

A priori, une histoire de schizophrène sans grande originalité vous direz-vous. Mais justement ! Au-delà de sa technique très maîtrisée et de ses superbes images, c'est avant tout par sa sobriété que *Magic* s'impose comme un excellent film. Une œuvre plus près en définitive d'un conte d'Hoffmann que de *Meutres en 3-D.* L'accent n'est plus mis ici sur la boucherie mais sur le pathétique. C'est Corky le centre du récit. Lui seul. Enfin presque...

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :
MAGIC (Magic). U.S.A. 1978. 106 mn. PR : Joseph E. Levine et Richard P. Levine. R : Richard Attenborough. SC : William Goldman. D'après son roman. PH : Victor J. Kemper. MUS : Jerry Goldsmith. DEC : Terence Marsh. MAQ : Lee Harman, Hallie Smith-Simmons. Avec : Anthony Hopkins (Corky/Fats), Ann-Margret (Peggy An Snow), Burgess Meredith (Ben Greene), Ed Lauter (Duke), Ed Lauter (Merlin). DIST VIDEO : M.P.M. en v.f. Duplication impeccable.



LE SECRET MORTEL DES 18 JADES

LES TUEURS NOIRS DE L'EMPEREUR FOU :

On ne risque guère de mourir de vieillesse dans cette Chine baroque et surnaturelle. D'où viennent-ils, où vont-ils, pourquoi se frappent-ils, qui sont-ils? Autant de questions essentielles qui planent jusqu'aux toutes dernières secondes du *Secret Mortel* (c'est le moins qu'on puisse dire!) *des 18 Jades.* Le héros (mais est-ce bien lui ? On finit par les confondre) ne peut faire deux sauts périlleux sans être assailli par des hordes d'olibrius armés jusqu'aux dents. Quand il leur en reste...Vu qu'il n'en sait pas plus que nous, notre chinois est livré à une étrange mathématique : s'il y a autant d'énigmes que d'adversaires, la résolution se fera par le décompte. Le voilà éliminant les données, écrasant des côtes, fracassant des mâchoires, brassant les cervelles, pataugeant dans les viscères... Au bout du compte, demeurent devant lui quelques rares pelés tout juste capables d'articuler les trois mots de la vérité. On les oublie évidemment dans la seconde qui suit. Les films de Hong-Kong, c'est comme prendre *Dallas* en cours. On n'y comprend rien mais on s'accroche. A quoi au juste? Aux coups qui claquent comme des voiles de jonques. Aux reliques hilarantes du genre : "Je vais vous fendre le crâne, mon cher", "S'il vous reste des bras pour ce faire, mon ami". Aux statues avec 36 bras qui cachent le 37ᵉ dans un recoin. *Le Secret Mortel Des 18 Jades* se permet d'y ajouter un petit plus : une esthétique de sérial. Une ambiance de romans noirs à la Ann Radcliffe (oui, oui). C'est-à-dire que les rebondissements rebondissent bien, les vengeances se digèrent correctement, les feux follets attaquent, les vampires aussi. Il y a également des statues dans les jardins d'arbres morts sous la lune. Enfin, Circé et les enchanteresses de la Grèce Antique ont leurs équivalents en Chine. Le héros de ce film (mais est-ce bien lui?) les a rencontrées. Mais attention, leurs couches accueillantes se referment comme des mâchoires de tigre. Grrr Lovely !



On vous a déjà parlé de Sonny Chiba à propos des *Guerriers de l'Apocalypse.* Ce qu'il faut savoir, c'est que cet admirable boule de nerfs, sentant la vieillesse accourir (on le croirait pas !), a formé deux machines à tuer, deux bêtes de scène. La formule est consacrée : ils sont jeunes, ils sont beaux, ils sont désormais adulés au Japon. La belle Sue Shiomi et le tonique Henry Sanada valent bien à présent leur maître. A telle enseigne que, de simples faire-valoir, ils ont grimpé au rang de vedettes et permis à Chiba de se reposer dans des emplois cousu-main de guest star. Miracle ! Il existe des aventures qui réunissent les trois champions. Félicité infinie ! Ces films sont parmi les plus extravagants du monde. Et *Shogun's Ninja* est le meilleur de ceux-ci. De ce gigantesque spectacle doublé de milliers de figurants et d'une recherche visuelle époustouflante, on est étonné de découvrir la simplicité des sentiments, la pudeur des passions, la naïveté des ambitions. Distraire et c'est tout. On ne saurait décrire les mille et un délires de cette fresque guerrière. Suicide sublime où le rouge de la vie fuse sur les massifs de fleurs. Mise à mort acrobatique où les adversaires mordent la poussière suivis de leurs membres sectionnés. Evasion insensée des geôles d'un palais gardé d'impitoyables tueuses. Tortures raffinées où le héros se découvre de nouvelles terminaisons nerveuses. Apprentissage de fer forgé au feu de la foudre. Batailles rangées dans les vapeurs du sang répandu. Il y a dans ce film la poésie glacée des contes, la fièvre des légendes, la grandeur de l'histoire. Histoire d'un Japon mythique et barbare. Ou quand l'homme savait encore être un animal... et un animal noble.

CHARLIE CHAN ■

FICHES TECHNIQUES :

LE SECRET MORTEL DES 18 JADES. H.K. 1981. 98'. PR : Keung Ching Pen. R : Cheung Chieh. SC : Yao Cheng Kong. PH : Chung Sen. MUS : Chou Fu Liang.
Avec : Shang Kuan Ling Fung, Lo Lieh, Lung Fei, Fan Dan Feng. Dist. Vidéo : Les Productions du Tigre en v.f. Duplication excellente.

LES TUEURS NOIRS DE L'EMPEREUR FOU (Shogun's Ninja). 1980. Japon. PR : S. Okada. R : Noribumi Suzuki et Sonny Chiba. SC : T. Ishikawa, F. Koyama et I. Otsu. PH : T. Nakajima et S. Ogawahara. MONT : Noribumi Suzuki. 120 mn.
Avec : Henry Sanada, Sue Shiomi, Sonny Chiba, Tetsuro Tamba, Yuki Ninagawa. DIST Vidéo : Scherzo Vidéo en v.f. Duplication moyenne.







LA ROSE ET LA FLECHE

Les Beatles, les Trois Mousquetaires, Butch Cassidy et le Kid, Superman... Le cinéma de Richard Lester est un cinéma de mythes (avec un y et un h, je précise !). Des mythes de tout horizon, B.D., littérature, cinéma, voire même réalité (les Beatles) qu'il a toujours su dompter et éclairer d'un jour nouveau.

Aucune surprise dès lors à ce que ce cinéaste anglais réalise son chef-d'œuvre avec le plus britannique de tous les personnages de légende : Robin des Bois.

Robin, Marianne, Petit Jean, Le Duc de Nottingham, Richard Cœur de Lion, ils sont tous là dans *La Rose et la Flèche.* Tous là, mais si différents ! Ridés, les cheveux grisonnants, les réflexes lents et les efforts laborieux, ils sont bien loin de l'image héroïque qu'avait immortalisée les *Aventures de Robin des Bois* de Michael Curtiz.

Car quand l'idéal de Robin, Richard Cœur de Lion, n'est plus qu'un paranoïaque et qu'il meurt après 10 mn de film, il ne reste rien au héros, sinon la vieillesse. De retour au pays avec son ami Petit Jean, il va tenter une dernière fois de libérer sa contrée des serres du Duc de Nottingham. Las ! La loyauté n'est plus. Et si son ennemi juré le respecte encore, il n'en est pas de même des jeunes chevaliers des temps nouveaux, impitoyables et sans honneur...

Rares sont les beaux films sur la vieillesse. Plus rares encore sont les beaux films sur la vieillesse des mythes. *La Rose et la Flèche* est, de toute façon, l'un des plus réussis du "genre". Car il est empreint d'une tendresse, d'une émotion, et d'une lucidité telles qu'il s'impose très vite comme l'un des plus émouvants films "crépusculaires" qui soit. Et quand Marianne est une Audrey Hepburn magnifiquement ridée, débordante d'amour et de douceur, on fond littéralement.

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :

LA ROSE ET LA FLECHE (Robin and Marian). G.B. : 1976. PR : Richard Sheperd, Denis O'Dell. R : Richard Lester. SC : James Goldman. PH : David Watkin. MUS : John Barry. DEC : Gil Parrondo, Michael Stringer. MONT : John Victor Smith. 106 mn. Avec : Sean Connery (Robin), Audrey Hepburn (Marianne), Nicol Williamson (Petit Jean), Richard Harris (Richard Cœur De Lion), Robert Shaw (Shérif de Nottingham), Ian Holm (Le Roi Jean), Kenneth Haigh, Ronnie Barker, Denholm Elliot. DIST. VIDEO : G.C.R. en v.f. Excellente duplication.

LIQUIDEZ L'INSPECTEUR MITCHELL

Oh ! que c'est énervant, que c'est énervant, que c'est énervant. Je suis tout énervé. D'autant plus énervé que c'est Andrew V. MacLaglen, The McLaglen, celui de *Chisum* et de *La Brigade du Diable* himself qui a réalisé ça. Il faut dire que Huston a bien (façon de parler) fait *Phobia*, alors...

Ce qui également est énervant, c'est que la jaquette nous promet "un film policier typiquement américain où les actions et les cascades sont fantastiques". Eh bien, c'est même pas vrai. C'est mou, mais c'est mou, oh que c'est mou. C'en est énervant. Et puis ces dialogues rythmant ces scènes haletantes (Mitchell et Cummins-le-Mafioso dissertant cinq bonnes minutes sur les vertus d'un potage ou Mitchell s'engueulant copieusement avec un môme-skateboarder). Et c'est laid, mais c'est laid, oh que c'est laid. On se demande si c'est la photo, la duplication ou ma télé. En tout cas, c'est énervant. Et Joe Don Baker, hein, Joe Don Baker... dans le rôle du dynamique policier i-n-c-o-r-r-u-p-t-i-b-l-e, un rien frondeur, flasque, maladroit, pitoyable, grotesque, mysogine, réac, mou (lui aussi), pataud, bête, mais bête avec ses vestes à carreaux qui m'énervent. La honte de ce magnifique corps d'élite.

C'est mauvais, mais c'est mauvais, oh que c'est mauvais. Liquidez l'inspecteur Mitchell. Mais, de grâce, liquidez-le vite.

DANIEL BOUTEILLER ■

FICHE TECHNIQUE :

LIQUIDEZ L'INSPECTEUR MITCHELL (Mitchell). 1976 - U.S.A. Durée : 96 mn (et non pas 108 comme l'annonce la jaquette). Version française - duplication (très) moyenne. PR : R. Ben Efraim. R. : Andrew V. McLaglen. SC : Ian Kennedy Martin. PH : Harry Stradling. MUS : Larry Brown et Jerry Styner. MONT : Fred A. Chulack. SFX : Chuck Gaspar. DEC : Fred Price. MAQ : Dave Grayson. Avec : Joe Don Baker (Eddy Mitchell), Martin Balsam (James Arthur Cummins), John Saxon (Walter Deaney), Linda Evans (Greta), Martin Olsen (Benton), Morgan Paull (Mistretta), Harold J. Stone (Gallano), Bela Lugosi (Dracula).

AUTOPSIE D'UN MEURTRE

Dans la salle d'audience, l'ambiance est étouffante. L'air est lourd, les spectateurs ont les paumes moites. Les jurés sont crispés, attentifs aux moindres mots prononcés. Devant eux, deux géants du barreau s'affrontent. Le retors Dancer, qui mérite bien son nom, virevolte et entraîne le raisonnement logique dans des pirouettes subtiles. Paul Biegler, l'avocat de la défense, s'acharne à convaincre le jury de sa sincérité. Qui sortira vainqueur de ces joutes oratoires ? Et surtout, quel sera le sort de cet homme qui attend, au fond d'une cellule, la décision implacable du tribunal, cette décision qui lui coûtera peut-être la vie ?

Au son d'une musique délicatement swing de Duke Ellington, un fantastique combat se déroule dans *Autopsie d'un Meurtre,* un des chefs-d'œuvre d'Otto Preminger. Ce combat c'est celui des juristes plaidant leur cause, mais aussi celui des acteurs, tous plus géniaux les uns que les autres, inspirés par leurs rôles comme jamais. On est particulièrement encouragé à s'extasier sur l'éblouissant James Stewart, qui est un Paul Biegler parfait, relax et porté sur la bouteille, qui entrepose des centaines de poissons qu'il ne mangera pas dans son frigidaire. Un pêcheur qui écoute du jazz et joue du piano, ça peut-il faire un bon avocat ?

Et a-t-il des chances de gagner ce procès plein de passion et de haine, un procès à scandale de surcroît ? Jusqu'au bout, la victoire restera impossible à prédire. Une étude psychologique magnifique, un suspense à se ronger les ongles. Du grand cinéma.

DOUG HEADLINE ■

FICHE TECHNIQUE :

AUTOPSIE D'UN MEURTRE (Anatomy of a Murder). 1959. Columbia. PR/R : Otto Preminger. SC : Wendell Mayes d'après le roman de Robert Traver. DEC : Boris Leven. PH : Sam Leavitt. MUS : Duke Ellington. MONT : Louis R. Loeffler. Avec : James Stewart (Paul Biegler), Lee Remick (Laura Manion), Ben Gazzara (Lt Manion), Arthur O'Connell (Parnell McCarthy), George C. Scott (Claude Dancer), Kathryn Grant (Mary Pilant), Murray Hamilton (Paquette), Duke Ellington (Pie-eye), Eve Arden (Maida), Orson Bean (Dr Smith).

POLYESTER

Naguère méprisé par la critique au motif que c'est un immondice débile, ce film est un immondice débile plutôt très drôle, à encourager fortement face aux autres immondices débiles qui ne sont pas drôles, du genre *Danton* ou *Les Misérables.* Il appelle toutefois peu de commentaires.

En effet la réalisation pauvre et honnête, quand elle s'élève au-dessus du niveau télé, ne s'élève qu'au niveau du bref pastiche de potache. Quant au scénario, il suit les règles du mélodrame télévisé familial ordinaire (que d'adjectifs, Léon !).

Toutefois le rôle de la mère de famille est tenu par le gros travelo Divine, et tous les



autres rôles sont outrés de même : la fille veut avorter, le fils est un maniaque drogué, le père a une maîtresse dont le slip est en cuir, la meilleure amie est une femme de ménage devenue riche qui finit par épouser son chauffeur, nommé Hans et qui porte monocle. Plusieurs scènes se déroulent dans les toilettes ou bien montrent Divine vomissant dans son sac à main. Le dialogue comporte de nombreux gros mots. On peut soutenir qu'il s'agit d'un film punk. L'extrême accumulation de banalités, toujours décalées par le dialogue ordurier, par l'ignominie des péripéties, et par l'abjection des personnages, provoque une hilarité de mauvais aloi, mais irrépressible.

J.-P. MANCHETTE ■

PS : Comme naguère les projections en salle, la copie vidéo est accompagnée de boules puantes diversifiées, que le spectateur peut humer dans les moments fatidiques (surgissement de chaussures usagées, etc.), ce qui accroît la sophistication de l'ouvrage.

FICHE TECHNIQUE :
POLYESTER. USA 1981. PR, R, SC : John Waters. New Line Cinema. PH : David Insley. DEC : Vincente Perano. MONT : Charles Roggero. MUS : Chris Stein, Michael Kamen. Avec : Divine (Francine Fishpaw), Tab Hunter (Todd Tomorrow), Mink Stole (Sandra), David Sampson (Elmer Fishpaw), Joni Ruth White (Larue), Mary Garlington (Lulu Fishpaw), Ken King (Dexter Fishpaw), Hans Kramm (Hans le chauffeur), Stiv Bators (Bobo). 90 mn.

PIEGE POUR LE PRESIDENT

Alias *L'Ultimatum des trois Mercenaires,* c'est-à-dire une version tronçonnée de *Twilight's last gleaming* de Robert Aldrich, qui a été distribuée en salle voici quelques années. Ce n'est évidemment pas la faute du distributeur vidéo, qui a récupéré la copie en circulation, mais il est vraiment dommage qu'on n'ait pu avoir accès à l'intégralité du film. Ce qu'il en reste est assez incompréhensible : les coupes ont certainement été pratiquées par un aveugle muni d'une baïonnette. Malheureusement pour nous, on n'est probablement pas près de voir une copie complète du film. Alors, analysons un peu ce qu'on a sous la main : un casting incroyable, un argument de base solide (la prise en main d'une base de missiles nucléaires Titan par un commando), un suspens soutenu. Bref, c'est du bon Aldrich, du vrai ! Digne des séquences d'action de *Deux Filles au Tapis* mais pas de celles de *L'Empereur du Nord,* disons. Le propos politique est assez ambigü, mais on suppose que la version intégrale doit clarifier pas mal de failles de ce côté-là. (N'oubliez quand même pas que le titre original vient de l'hymne national américain). Et pas mal de trous dans la continuité. En somme, à conseiller surtout aux fans d'Aldrich.

DOUG HEADLINE ■

FICHE TECHNIQUE :
PIEGE POUR LE PRESIDENT/L'ULTIMATUM DES TROIS MERCENAIRES (Twilight's Last Gleaming). U.S.A.-R.F.A. 1977. 93' durée vidéo. 146' durée originale. PR : Merv Anderson, Lorimar. R : Robert Aldrich. SC : Ronald M.Cohen & Edward Huebsch, d'après le roman "Viper Three" de Walter Wager. DEC : Rolf Zehetbauer. PH : Robert Hauser. MUS : Jerry Goldsmith. MONT : Michael Luciano, Maury Winetrobe, William Martin. SFX : Henry Millar. Avec : Burt Lancaster (Lawrence Dell), Richard Widmark (Martin McKenzie, Général en chef du Strategic Air Command), Charles Durning (le président), Melvyn Douglas, Paul Winfield, Burt Young, Joseph Cotten, Richard Jaeckel, Roscoe Lee Browne, Leif Erickson, William Smith.



FICHES TECHNIQUES :

L'INSPECTEUR HARRY (Dirty Harry). U.S.A. 1971. Warner Bros. 103'. PR : Don Siegel, Robert Daley. R : Don Siegel. SC : Harry Julian Fink & Rita M. Fink, Dean Riesner. PH : Bruce Surtees. MUS : Lalo Schifrin. MONT : Ferris Webster. Avec : Clint Eastwood (Harry Callahan), Harry Guardino (Lt. Bressler), Andy Robinson (Scorpio), John Vernon (Le Maire), Reni Santoni, John Larch, Frank Di Giorgio. Distributeur vidéo : Warner. En Version Française. Duplication excellente.

MAGNUM FORCE. U.S.A. 1974. Warner Bros. 117'. PR : Robert Daley. D : Ted Post. SC : John Milius & Michael Cimino. PH : Bruce Surtees. MUS : Lalo Schifrin. Avec : Clint Eastwood (Harry Callahan), Hal Holbrook (Lt. Briggs), David Soul (Davis), Mitchell Ryan (McCoy), Tim Matheson (Sweet), Robert Urich (Grimes), Kip Niven (Astrachan), Felton Perry (Early Smith), Richard Devon (Ricca), John Mitchum (Di Giorgio). Distributeur vidéo : Warner. En V.F. Pan and Scan (recadrée, insoutenable). Duplication moyenne.

L'INSPECTEUR NE RENONCE JAMAIS (The Enforcer). 1976. U.S.A. Warner Columbia. 94'. PR : Robert Daley. R : James Fargo. SC : Stirling Silliphant, Dean Riesner, d'après une histoire de Gail Morgan Hickman et S.W. Schurr. DEC : Allen E. Smith, Ira Bates. PH : Charles W. Short. MUS : Jerry Fielding. MONT : Ferris Webster, Joel Cox. Avec : Clint Eastwood (Harry Callahan), Tyne Daly (Kate Moore), Harry Guardino (Lt. Bressler), Bradford Dillman (Capt. McKay), Deveren Bookwalter (Bobby Maxwell), John Mitchum (Di Giorgio), John Crawford (Le Maire). Distributeur vidéo : Warner. En V.F. Pan and Scan (recadrée, mais moins mal que Magnum Force). Duplication excellente.

ECHOS BIS

■ Ah, ça faisait longtemps ! Enzo G. Castellari reprend du service. C'est vrai qu'il n'a fait que quatre films en 82 (*Les Chasseurs de Monstres, Les Guerriers du Bronx, Tuareg, The New Barbarians).* Pour cette année, le producteur Fabrizio De Angelis annonce déjà trois projets dont 1989, *Violent Class* pompé sur *Class 84* de Mark Lester, et *Escape from the Bronx* (pôvre Carpenter) avec cette vieille fripouille d'Henry Silva, tellement connu pour ces rôles de tueurs fous crapuleux qu'on désespère de le voir un jour du bon côté. Mark Gregory, le chef des motards des *Guerriers du Bronx* lui donne malheureusement la réplique.
Cet éphèbe frisottant encore plus inexpressif que Miles O'Keefe (si, si, c'est possible) tient également la vedette du troisième film, *Thunder,* sous la direction de Larry Ludman. Du coup, y va bomber encore plus le torse...
■ Jesus Franco lui, pense à réaliser une adaptation de *La Chute de la Maison Usher* d'Edgar Allan Poe. Après le chef-d'œuvre en noir et blanc de Jean Epstein et les démarquages malsains et flamboyants d'Ivan Barnett et Roger Corman, peut-on espérer de l'inédit ? La réputation de la maison Eurociné qui co-produit le film avec l'Espagne ne nous y encourage guère.
Mais surtout, fais pas le con, Jess, ne déshabille pas Roderick Usher, et n'envoie pas une bande de cannibales bouffer Lady Madeline dans son cercueil. Sobre, hein ?
■ Après *La Morte Vivante,* voici le nouveau projet de Jean Rollin : *Catacombes.* Pour cette histoire de résurrection de sorcière, il s'est associé à trois compères bien connus des amateurs de cinéma-bis : Jean-Pierre Bouyxou, Pierre Pattin et Alain Petit. Le scénario et la mise en scène seront donc assurés par l'équipe, et les effets spéciaux très sanglants par Benoît Lestang, fils caché de Tom Savini et de Dick Smith. Quant aux acteurs pressentis, outre ceux posant sur la photo (la blonde Françoise Blanchard, Catherine Levrey et Gérard Zaidat), on chuchote les noms de Pierre Clémenti et Brigitte Lahaie, déjà vedette de *Fascination* et des *Raisins de la Mort.*



■ Le Brady est un endroit formidable. En plein boulevard de Strasbourg dans Paris, ses toiles peintes agressives aguichent pas mal de monde. Tant mieux. Dévoué tout entier au fantastique et à l'horreur depuis plus de vingt ans, ce cinoche exigu continue vaillamment d'innonder l'obscurité de spectres verdâtres et de paysages apocalyptiques. Pour seize balles, même pas le prix d'une réduction au Quartier Latin, n'hésitez pas à pousser les portes battantes et à faire grincer les petits fauteuils rouges. En plus, vous verrez deux films différents à la suite : hé, c'est ça les doubles programmes !
Au fait, ma vieille tantine y vend des glaces. Depuis le temps, elle n'a même plus besoin de torche électrique, et vous repérera une place vide plus vite que le radar d'une chauve-souris...
Evidemment, si des lecteurs de Paris (ou d'ailleurs...) fréquentent également de vieux temples aussi impies que celui-ci, qu'ils nous donnent leurs impressions.

DAN BRADY



Plus copieux, plus riche, plus beau que jamais, voici notre magazine ! Quoi lire, quoi écouter, quoi regarder selon l'optique Starfix ? Tout est là ! BD, Clips, Bouquins, Ratons-laveurs, et tout le reste ! Et ce mois-ci, trois nouveaux départements : Rock, Jeux Vidéo, et Livres Fantastiques ! Et ça ne fait que commencer...

VIDEO CLIPS

ABC : "All of My Heart" et "The Look of Love" (Phogram). Pauvres inconscients qui avez loupé "Poison Arro", avec la Diane languissante dans son théâtre, la vamp hautaine dans la boîte de nuit... Voici l'occasion exceptionnelle de vous racheter : ABC est de retour, et avec deux clips en prime ! Allez, allez, préparez tout : les glaçons, le vermouth et le gin pour les martinis dry, sans oublier les olives, poussez un peu les meubles pour avoir de l'espace, montez le son de la télé au *MAXIMUM,* et ouvrez tout grand vos yeux : ils arrivent, ils sont là ! Sensibles, pleins de vitalité, élégants, qu'ils soient à quatre épingles dans un smoking impeccable pour "All of My Heart", ou bien vêtus de costumes blancs à rayures, l'indispensable canotier itou, pour "The Look of Love", tout comme la scène avec les pingouins de MARY POPPINS.



De toute façon, le groupe ne s'intéresse qu'à l'amour fou, la passion torride, et les larmes de la rupture sentimentale. Peu importe le décor; une rue chichement éclairée par des réverbères blafards, où le chanteur traîne comme un boulet sa solitude, des pétales de rose écrasés sur un drap ("All of My Heart"), ou encore un studio stylisé à l'extrême, avec sa végétation en carton découpé, un petit pont factice ("The Look of Love")... Seuls comptent le fameux son alphabétique, le look, le concept. Martin Fry, le chanteur, allie l'atmosphère électrisante des clubs londonniens, le classique avec une section de cordes élaborées, l'ambiance feutrée des pianistes de bar, dans un style neuf, original, fascinant. Ça fait toujours plaisir de découvrir quelqu'un qui a tout compris à Roxy Music, de la "teinture" musicale des premiers albums à l'épanouissement du crooner revu et corrigé par Brian Ferry... Et, en plus, ABC réussit l'exploit de mettre au point quelque chose d'autre, de différent, de particulier, et avec une pointe d'humour omniprésente. Une vraie tragi-comédie en quelque sorte...

Et puis, comme vous avez aussi boudé leur premier concert à Paris le mois dernier, vous êtes vraiment impardonnables ! Na !



MISSING PERSONS : "Destination Unknown" (Pathe Marconi/EMI). Petite annonce. "Musicien de rock recherche playmate pour rencontre, amitié profonde, vie à deux, et possibilité mariage... Ecrire au journal qui transmettra".

Après Peter Criss, l'ex-batteur de Kiss, et avant Keith Richards, qui devrait sous peu convoler en juste noces avec Patti Hansen, Terry Bozzio a craqué devant la beauté troublante et la douce voix de la belle Dale. De cette union est né le groupe le plus intéressant et sympathique à débarquer de Californie depuis les Go-Go's. Mais si, musicalement parlant, Missing Persons sait où il va, formé de musiciens transfuges du Zappa de la grande époque de *Sheik Yerbouti* et *Joe's Garage,* il lui faudrait rapidement un sens visuel plus cohérent pour aboutir totalement au parfait succès qu'il mérite. Cette sinistre histoire de kidnapping aurait nécessité plus de clarté, avec un montage moins nébuleux, pour en faire ressortir toute la beauté graphique.



Dale Bozzio se reflète à l'infini dans les miroirs d'un entrepôt abandonné, où trône une effigie géante de Bégase symbole d'une liberté capturée. Tandis qu'au milieu d'un environnement de luxe (une limousine noire), à mi chemin entre le surréalisme et le kitsch épuré, Terry Bozzio et Warren Cuccurullo, le guitariste, s'évertuent à résoudre l'énigme de sa disparition en reconstituant une glace brisée. Un happy end désabusé les réunira lorsque sera mis en place le dernier fragment... Bizarre autant qu'étrange !

Petite annonce : "Chroniqueur de vidéo-clips recherche playmate pour rencontre, etc. Ecrire au journal qui transmettra".

HEAVEN 17 : "Let Me Go" (Arabella). Ça va mal en Grande-Bretagne... Et si l'anarchisme musical du mouvement punk ne subsiste que chez quelques irréductibles obtus, le testament de sa pensée n'est pas tout à fait resté lettre morte dans cette "nouvelle vague" britannique. A une petite différence près : du "destroy" de Johnny Rotten, leitmotiv nihiliste d'une société grouillante de vie, il ne subsiste chez Heaven 17 – du moins pour ce titre – que la constatation de l'apocalypse et la transition à une nouvelle ère de solitude. Tourné en noir et blanc, "Let Me Go" visualise l'écroulement d'une civilisation ;



la nôtre. Les combinés pendent, inutiles, dans les cabines téléphoniques, le courrier déborde des boîtes à lettres, les feux rouges continuent de clignoter à des carrefours vides de toute circulation... Et dans tous les coins du monde, les survivants (à moins que celui-ci soit le seul !) errent dans les rues désertes, tentant de retrouver dans une déambulation aveugle un souvenir éphémère, une vision déformée au grand angle, aux couleurs criardes, des temps de foule, de congestion humaine. Mais la situation est irréversible : le point de son retour a été



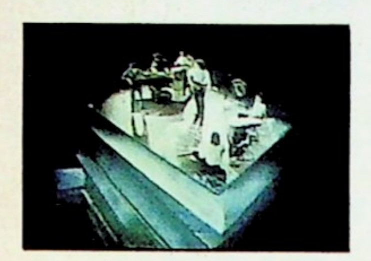
atteint. Et il suffira d'un ample mouvement de Louma, contemplant au ras du sol quelques bicyclettes abandonnées, puis une corbeille à papier, pour ensuite remonter le long de la silhouette du chanteur, et aller se perdre dans les hauteurs de la charpente d'une gare déserte, devenue inhumaine par son gigantisme, pour illustrer avec brio la futilité du passéisme contemplatif... Rarement vision aura été plus désespérée, plus sombre, tout en exhudant une volonté d'espoir inaccessible, à la limite de l'illusoire, le tout enveloppé d'une maîtrise technique exemplaire. Vite, à quand le prochain clip ?

DIRE STRAITS : "Twisting by the Pool" (Phonogram). Après "Private Investigations", Dire Straits nous revient avec un bon vieux twist endiablé qui fait se retourner Chuck Berry dans son cercueil pour ne pas l'avoir joué plus tôt. Mark Knopfler enfourche sa guitare magique, ses palmes, et fonce à la piscine la plus proche pour accompagner les naïades en herbe locales. Un morceau à vous faire danser pendant des heures... En catastrophe, on sort les maillots de bain, les bouées à tête de canard, les masques de plongée. Les Beach Boys se défonçaient sur les plages. Maintenant, on gigote sur les plongeoirs, au bord du bassin, dans l'eau même... Et la mémoire émue d'Esther Williams plane parmi ces ballets nautiques d'un autre âge, peuplés de jambes féminines jaillissant hors de l'eau dans un mouvement chorégraphique unitaire, où on plonge au centre d'une corolle de jeunes filles, où on s'excite la tête en bas, au son d'un groupe infatigable... Quel fun, les enfants.



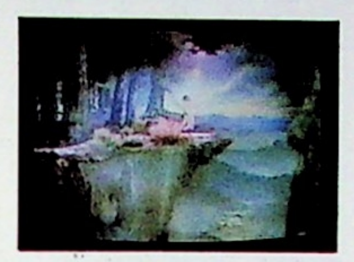
TOTO : "Africa" (CBS). L'Afrique... Terre sauvage, primitive, proclament les dépliants touristiques. Berceau de l'*Australopitecus Sapiens* cher au grand Stanley (pas celui du "Dr Living-stone, I presume" l'autre, Kubrick). Et tout le monde dans l'univers du rock et d'ailleurs, d'aller y chercher un retour à des sources musicales pures, saines, naturelles (sic). Bizot et ses copains croient y redécouvrir un renouveau sur mesure pour *se remuer,* funkisante à tous vents,

corps d'ébène se déhanchant sous les baobabs et les palétuviers. Mick Fleetwood en solo va enregistrer les tam-tams du Ghana. Peter Gabriel déboule à toute vitesse sur les routes vierges de l'ethnie comparée, du mélange des civilisations, du rythme aléatoire. Et Toto? Et bien, Toto suit le chemin, enfonce les portes ouvertes, se rue timidement dans une bataille livrée d'avance.



L'homme primitif se cache en chacun de nous... Peut-être! Mais quoiqu'il en soit, l'échappé de la savane se tapit dans les recoins sombres des bibliothèques, à l'abri de son bouclier en peau de bufle, et prêt à transpercer de sa lance l'imprudent qui se décidera à percer le mystère, à retrouver par le biais d'un coin de page arraché l'identité perdue de tout un continent. Comme d'habitude, la musique de ces requins de studio est quelconque à souhait, insignifiante, mais à défaut, l'imagerie et deux plans d'incrustation vidéo méritent le détour...

FLEETWOOD MAC : "Gypsy" (Warner/WEA). Dans l'optique de bon nombre de gens, Fleetwood Mac, avec un son californien typique, se réduit à un élément simple : Stevie Nicks. Et, notoriété oblige, ce clip met distinctement en valeur cette chanteuse à la voix et la personnalité charismatiques... Elle est omniprésente, fantasque, superbe, resplendissante, aussi à l'aise dans l'atmosphère noire et déprimante de la dépression que dans les décors bucoliques, presque oniriques, reflétant une allégorie nostalgique du "bon vieux temps" de la génération hippie. "Gypsy" mêle dans un même moule uniforme plusieurs niveaux temporels, où le rêve représente le seul moyen d'évasion, la seule notion fugace d'un bonheur hypothétique. On n'est alors pas loin de *tout l'or du ciel,* avec ses numéros musicaux en forme d'hommage-miroir à toute une facette du cinéma hollywoodien des années 30. Mais là, contrairement à la retranscription figée du film d'Herbert Ross, le présent (notre époque), le passé (les temps durs d'avant le New Deal), et la sublimation d'une joie de vivre idéale, s'interpénètrent constamment. En réponse à la misère économique, et au raz de marée du



chômage qu'illustrent à la fois bandes d'actualité d'époque et reconstitution en sépia, on se plonge à corps perdu dans l'atmosphère des night clubs. Le champagne y coule à flot, la vie est facile, et on peut même s'offrir quelques pas de danse sur le trottoir, sous une pluie battante. Dans un autre plan d'existence, à l'atmosphère mordorée et chaude d'une chambre toute en dentelles et en bois verni, correspond le retour à la nature des "flower people", avec son culte de la simplicité, de la tendre enfance, de l'amour universel... Il n'y a qu'à contempler Stevie Nicks virevoltant sous une averse de paillettes, dans l'éclairage rose bonbon délibérément irréel d'un soleil levant, pour appréhender d'un seul coup toutes les influences de ce morceau. Même la nostalgie n'est plus ce qu'elle était...

DOMINIQUE MONROCQ ■

OU VOIR LES VIDEOCLIPS? (petit guide rédigé à la demande générale)

Dimanche Martin, A2, le dimanche à 11 h 20. De temps en temps, et disséminés au hasard de l'émission. Peu recommandé pour ceux qui sont allergiques à "l'amuseur public n° 1".

L'Echo des Bananes, FR3, le Dimanche à 18 h 45. En règle générale, deux à chaque émission. Pas toujours très récents (un des deux), mais un grand soin est apporté à la sélection. Vincent Lamy a le mérite de donner les auteurs des titres.

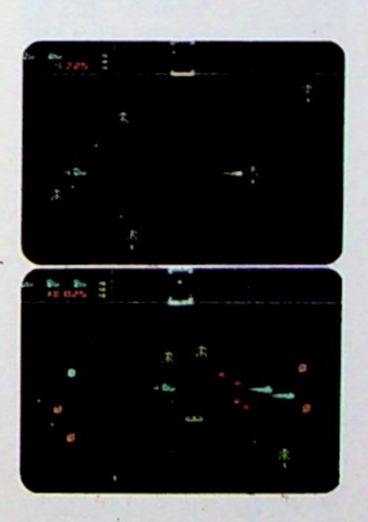
Platine 45, A2, le mercredi à 17 h 10. Entre deux et trois chaque semaine (des vrais, pas les délires vidéo produits spécialement pour l'émission).

De la Friture dans les lunettes, TF1, le mercredi à 17 h 45. En temps normal, au moins un tous les mercredis. Il serait souhaitable que le réalisateur les passe sans les tics visuels dont il a le secret.

Haute Tension, A2, le jeudi vers 22 h 30, une fois par mois. Les spécialistes des clips "ésotériques".

JEUX VIDEO

Bon, on commence ce département vital pour les amateurs d'extra-terrestres, de soucoupes volantes, et de singes géants! Faut dire que ça s'imposait : la vidéo envahit tout, le cinéma, la télé, le rock, même mes boots en sont pleines. Et aussi, et depuis un bail, le café du coin qui n'existe que pour la machine rutilante entreposée près du zinc. Des bruits infernaux s'en échappent! Elle clignote et palpite, fulgure et gémit! Devant, il y a souvent un rocker en blouson de cuir élimé qui s'échine à arracher des points par milliers à ce monstre mécanique. (Est-ce Dan Brady et son éternelle banane lustrée? Allez le lui demander). Que l'engin se nomme *Galaxian, Defender,* ou *Tron,* c'est le même turf : faut se fatiguer pour penser plus vite que le tas de ferraille en face, et détruire des hordes de petits morpions galactiques. C'est la lutte pour la vie, kiddies!



REGLE D'OR N° 1

Posons immédiatement ceci : le seul bon jeu vidéo est un jeu vidéo où il faut taper dans le tas! Qu'est-ce qu'on en a à faire de courir dans des labyrinthes ou d'empiler des hamburgers? Ce qui compte, c'est de bousiller l'ennemi, et sans pitié, encore. Retenez bien ça. Ne jouez à un jeu vidéo, que dis-je ne l'approchez, que s'il s'agit d'un combat furieux entre vous, honnête gaillard, et des envahisseurs baveux! Vous n'avez qu'à chercher un titre du genre destroyer ou mutant killer, enfin, quelque chose dans ce goût-là, ça vous facilitera la tâche. Les jeux aux titres douteux ne valent pas un boulon de bazooka. Et après, soyez à la hauteur!



LES SECRETS DES JEUX VIDEO

C'est idiot, mais je lance ce département avec un bouquin, et pas un jeu. En fait, ça s'y prête assez : *Les Secrets des Jeux Vidéo,* de J.-M. Navarre, aux Editions Encre, est un bon livre d'introduction aux vidéo-games, aussi bien sur modèles de café que sur modèles pour consoles vidéo (ouais, mais ça intéresse qui, de jouer chez soi?) puisque les tactiques à employer diffèrent assez peu. Ce livre donne les indications de base (vraiment de base : on vous dit s'il y a des boutons sur la machine) pour pas mal de jeux palpitants et classiques : *Pacman, Defender, Scramble, Galaxian, Battlezone,* et j'en passe, une quinzaine en tout. Il y a même le monstrueux *Tempest,* un des plus virevoltants de ces jeux magiques. Il y a aussi certaines inexactitudes dans le bouquin, surtout pour les maniaques, mais les foules doivent y trouver leur compte. Des dizaines d'ouvrages-compilations de ce type ont paru aux Etats-Unis. Saluons ici un pionnier de l'opportunisme français et recommandons ces *Secrets* (accessibles à tous sans trop de mal en jouant un peu sur les machines) à ceux que tente le démon du jeu. Ensuite, choisissez votre vidéogame favori, et allez-y. Faites ce qu'on vous dit : envoyez-moi ces fumiers de troupes ennemies rejoindre leurs ancêtres, et pas de quartier!

DOUG HEADLINE ■



DISQUES

MUSIQUE DE FILMS

Pour tous ceux qui n'ont pas été submergés par la pompe de Richard Wagner et la coloration moyenâgeuse des chœurs de Carl Orff, Trevor Jones n'est pas un inconnu... Il a en effet signé la musique d'*Excalibur* qui fut composée spécialement pour le film (après tout, Boorman n'est pas Kubrick !). En quelque sorte, une musique d'époque... Il n'est d'ailleurs pas surprenant de retrouver dans certains titres ("Pod Dance", "Love Theme") de **THE DARK CRYSTAL** (US Warner 9237491) la même approche thématique dans le choix d'instruments anciens. Dans les deux films, ils servent à illustrer une liesse, une joie de vivre, d'aimer, communes à Camelot et à l'univers du Crystal. Mais outre ce retour à des sonorités médiévales, l'intérêt de l'approche de Trevor Jones se situe également dans l'emploi presque continuel de claviers et synthétiseurs, conjointement à un orchestre classique tout à fait ordinaire. Il n'y a qu'à se laisser emporter par l'atmosphère maléfique et sinistre de la cérémonie d'ouverture, ou par l'impression de vie qu'octroie le "Gelfling Song", grâce à l'emploi du Fairlight Computer, pour saisir toute l'importance de la démarche. En un seul film, Jones amalgame cinq siècles de musique... Mais la partition de *The Dark Crystal* ne se limite pas à ces trouvailles instrumentales. Trevor Jones déclare lui-même : "Dès le départ, j'ai décidé d'écrire deux idées mélodiques : une pour les Mystiques, l'autre pour les Skeksis. Ces deux motifs, lorsqu'ils sont mis en contrepoint, se mêlent pour ne devenir qu'un ; et dans la Grande Conjonction à la fin du film ("The Great Conjuction"), ils s'assemblent pour former le thème principal". Immédiatement, on s'aperçoit que Trevor Jones est un compositeur avec lequel il faudra compter dans l'avenir, et il nous tarde d'écouter ses prochaines compositions...



Après six longs métrages, et un nombre presque incalculable de cartoons, le thème de *La Panthère Rose* est devenu l'exemple type de la musique de film connue universellement et fredonnée machinalement par tous. Et même si les dessins animés ont plus fait pour sa popularité que les aventures de l'inspecteur Clouseau, Henry Mancini s'est trouvé propulsé au rang de célébrité. Sa carrière et celle du réalisateur Blake Edwards sont devenues presque indissociables, avec *La Party*, *Elle*, et jusqu'au petit dernier, *Victor Victoria*, pour ne citer que les plus marquants. On ne peut alors qu'espérer que ce pressage français (une fois n'est pas coutume) de **THE TRAIL OF THE PINK PANTHER** (A la recherche de la Panthère Rose - Pathé Marconi/ EMI PM 2C 068 400145) rendra enfin justice au mérite de ce musicien. D'autant plus que, mis à part une compilation intelligente de morceaux déjà disponibles en disques, et illustrant les précédentes enquêtes de Peter Sellers, cette édition présente une nouvelle orchestration du fameux thème (le générique du film), et un titre inédit. "A shot in the Dark" provient de *Quand l'Inspecteur s'emmêle*, le second de la série. Un petit retour sympathique aux années 60, avec un ton léger, badin, qui ne pourra que rappeler le gag le plus délirant de cette œuvre : un camp de naturistes, avec formations musicales dans la banlieue parisienne... Tout au second degré !



Dans un autre registre, Jerry Goldsmith est à l'affiche ce mois-ci, avec la sortie en salles de *L'Homme dans l'Ombre* (Raggedy Man) dont on vous parle par ailleurs dans ce numéro. Mais l'actualité du disque rattrape son retard, et nous gratifie d'une édition américaine de **INCHON** (Regency International Records RI 8502), l'un des plus retentissants flops commerciaux de l'année passée. Produite par le Révérend Sun Myung Moon, entre les visites de ses fidèles et deux contrôles fiscaux, cette reconstitution d'un débarquement risqué en Corée du Sud n'a certes pas remporté l'adhésion des critiques et du public. Mais quoi qu'il en soit, la partition de Jerry Goldsmith est digne des plus beaux éloges... Il se réconcilie avec les roulements de tambour martiaux ("Inchon's Theme") qu'il avait perdus de vue depuis *Patton* et *Le Crépuscule des Aigles*. Mais comme à son habitude, il recherche aussi des sonorités spécifiques (à l'instar de *La Planète des Singes*, ou même d'*Alien*) conférant une tonalité toute particulière à l'ambiance. Il allie donc à une composition orchestrale enlevée une rythmique "couleur locale", en relation avec les lieux de l'action : le Sud-Est asiatique. Symptomatiques de l'inspiration d'une musique raffinée, reposant sur des bases structurelles différentes, ces morceaux de bois entrechoqués envahissent littéralement le "Main Title". Et une fois le ton donné, Goldsmith en établit la récurrence dans la description de l'organisation militaire, et des faits d'arme ("The Bridge", "The Tanks", "The Trucks"). Parfaitement à l'aise dans tous les genres, du "swinging London" des *Filles du Code Secret* à l'électronique d'*Outland*, Jerry Goldsmith se révèle aussi versatile que les maîtres incontestés que furent Herrmann et Steiner. Et ce n'est certes pas parce que les chances de diffusion en France de *Inchon* paraissent plus que réduites qu'il faut bouder ce disque.



Et, pour saluer la sortie (enfin !) de **ZOMBIE**, signalons l'existence de deux pressages de la musique composée par Goblin dont on vous a déjà parlé le mois précédent à propos de *Ténèbre*. L'édition italienne, ZOMBI (Cinevox MDF 33121) est en France du domaine du mythique, tandis que l'américaine (*Dawn of the Dead*, Varese Sarabande VC 81106) doit pouvoir se trouver dans toutes les bonnes boulangeries. Avec la diffusion en salle du film, elle devrait se vendre maintenant comme des petits pains... (ce jeu de mots est exécrable : normal, Dan Brady me l'a soufflé !). En tous cas, la musique de ce groupe est comme à l'accoutumée efficace, prenante, tétanisante, délirante, à l'égal de *Profondo Rosso* ou *Suspiria*. Dario Argento a donné un coup de main aux musiciens, leurs compositions alternant le fantasme tribal ("Safari", avec le pillage du rayon d'armement), le hard à faire pâlir de désir Iron Maiden ("Zaratozom"/ "Shriek"), ou encore la mélodie plaintive du désespoir ("Oblio") avec ses cadavres de morts vivants entassés dans les chambres froides... Un "must" pour tous les collectionneurs... et aussi pour les autres.

DOMINIQUE MONROCQ ■

ROCK

LE CHEMIN DU ROCK

JOHNNY THUNDERS
"In Cold Blood" (New Rose Records).

THE METEORS
"Wreckin' Crew" (I-D-Records-Dist New Rose).

THE VIBRATORS
"Guilty" (Anagram Dist Virgin Records).

THE REVILLOS
"Attack" (Psycho Records).

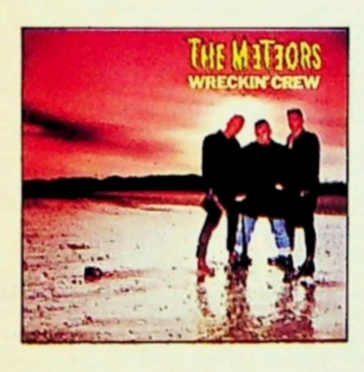
THE STRANGLERS
"Feline" (CBS).

Pendant que vous grelottez tout fiévreusement dans vos chaumières, il y a des disques indispensables, ou tout au moins immanquables, qui atterrissent dans les bacs. Nous allons de ce pas jeter des yeux et des oreilles avides de frissons dans l'actualité rockante du mois, histoire de dégriser les aigris, d'agiter les zombies et de renseigner les autres.

En parlant de zombies, voici justement le nouvel album de *Johnny Thunders*, l'ex-guitariste des légendaires *New York Dolls* et des *Heartbreakers*. Thunders a depuis pas mal de temps un pied dans la tombe et l'autre qui hésite dangereusement. Une nouvelle annonce de sa mort, le mois dernier, a encore été démentie. Tout le monde s'en fout et il en est déjà à sa 43ᵉ resurrection, mais l'important, jusqu'à ce jour, c'est qu'il avait parfois la magie. La magie de celui dont une partie du public attend qu'il crache ses derniers riffs étincelants sur scène, l'aiguille encore accrochée au bras. Seulement, *Thunders* ne l'a plus la magie, il est quasiment éteint, arrivant à peine à sauver une ultime version de *"Louie, Louie"* et cet original qui donne son titre à l'album *"In Cold Blood"*. En effet ! C'est bien peu pour un album live et un maxi studio 5 titres qui constituent néanmoins le témoignage, la relique d'un *"guitar heroe"* rongé par sa propre gloire et les innombrables substances destructrices. *Too bad Johnny ! it's your ouwn Metallic KO.*

Les Meteors, eux, ne s'éteignent pas si facilement et *Paul Fenech*, après avoir rembauché deux psychokillers hallucinés rempile pour un 2ᵉ Lp démoniaque, encore une fois rempli de magie noire, de teneur pure et d'agression sonore. Vous voulez des titres ? Voici : *"Insane"*, *"Zombie Noise"* *"When a Stranger Calls"*, *"Phantom of the Opera"*. *Les Meteors* sont quelque chose comme l'équivalent anglais des *Cramps*, maîtrisant un esprit rockabilly plus pur, tout en partageant les mêmes attraits cinématographiques. La pochette nous les montre sur une plage, munis de gourdins et l'air menaçant comme des crabes assassins abandonnés par la marée. Préparez-vous à la chute des *Meteors* sur notre terri-

toire, ils sont prévus à Paris pour le 31 et à Lyon, Toulouse, Le Havre, Tours, Grenoble.
En 1977, *les Vibrators* ont sorti leur disque, comme tant d'autres groupes ; il s'appelait *"Pure Mania"* et contenait des merveilles pop n'rock comme *"Baby, Baby"*, *"No heart"* ou *"Stiff Little Fingers"* (les Irlandais de Belfast prirent ce titre pour nom) puis un deuxième disque *("V2")* sans intérêt et le groupe sombra, ses membres participant à des sessions de studio ou à la création de groupes éphémères.
Ils sont de retour avec un nouveau disque *"Guilty"*. Coupables, ils doivent l'être pour jouer un rock aussi nerveux et jovial dans une Angleterre apathique, surtout quand on a comme *Knox*, le chanteur, à 37 ans révolus, l'apparence d'un fringant rocker de 20 ans et qu'on est capable d'enflammer le Gibus 2 soirs de suite, comme ce fut le cas ce mois-ci. Notez que les abjects *Exploited* ont repris *"Troops of Tomorrow"* des *Vibrators* et appelé ainsi leur dernier résidu de vynil. Un hommage dont les *Vibrators* se seraient sans doute passé, ces punks première époque n'ayant rien de commun avec les Hurons militaristes du hard-core actuel.



Vous voulez encore des Anglais délirants et excitants, voici les *Revillos (ex Rezillos)* qui présentent leur cinquième galette, qui n'a rien à envier aux précédentes. Ça respire un rock exquis, truffé de références sixties et kitsch, les thèmes naviguent de la S.F. la plus ringarde à une horreur démythifiée, réduite au rôle de simple élément du piège à gags. Un disque des *Revillos* est assurément un piège où je me délecte de chaque absurdité musicale. *Fay Life* et *Eugène Reynolds*, le couple rockant le plus débile qui soit, sauront vous entraîner sur des rythmes speedés et frétillants, soutenus par les cœurs efficaces des re-vettes. Afin de situer l'esprit des *Revillos*, je vous laisse le plaisir d'admirer ces titres évocateurs, *"Sputnick Kiss"*, *"Snatzomobile"*, *"Do the Mutilation"* et en plus il y a un tube garanti, il s'appelle *"Tell him"*.
Dans un autre genre, mais toujours anglais, le nouveau *Stranglers*, *"Feline"* qui perpétue la tradition zoologique des hommes en blanc, pardon, en noir. Après le rat, le corbeau et la panthère, l'avenir nous réserve peut-être l'ornithorynque ou la grue cendrée. *Les Stranglers* ont tendance à faire des disques de plus en plus prétentieux, mais la folie et la provocation des débuts sont absentes pour faire passer un propos qui me semble de plus en plus obscur et dérisoire. Tant pis, mais l'on prend quand même un certain plaisir à écouter ce beau produit bien emballé. Pour les nostalgiques des sixties, les jeunes ignorants ou tout simplement les amoureux du rock, il est bon de signaler les rééditions que nous concocte *Eva Records*. Chacun y trouvera son compte de mélodies superbes, de psychédélisme raffiné où d'énergie débridée. Des noms, des noms, vous entends-je crier... Voilà, voilà, *Creation, Sorrows, Remains, Kenny and the Kasuals, We the People*, etc.
Finissons avec quelques nouvelles et guettons la prochaine cuvée qui nous fera patienter en attendant un retour de l'Action Rock. *Stiff Little Fingers*, combo-reggae-punk irlandais et réfugiés à Londres, s'est séparé après avoir donné le meilleur d'eux-mêmes comme les *Jam*. Le live des *Real Kids* enregistré au Bataclan sort fin mars, les albums solos de *Mike Willem* (guitariste des *Flamin Groovies*) et de *Chris Bailey* (chanteur des *Saints*) sont également prévus pour la fin mars. *Debbie Harry* est toujours aussi belle, *Pat Benatar* est toujours aussi bête. *Bo Diddley*, le maître noir du rythme électrique, sera à Paris le 31 au Bataclan. Les nouveaux somnifères de *Police* et de *Pink Floyd* seront en vente libre prochainement. *Little Bob Story* prépare une grosse tournée française pour mai et vient d'enregistrer une maquette qui va sans aucun doute faire beaucoup de bruit. *See you later alligators.*

THE ACTION MAN



PLASMATICS :
Coup d'Etat (Pathé Marconi)

Les Plasmatics s'améliorent, c'est manifeste. Avant cette dernière composition (avec une sympathique pochette, notons-le), il m'était impossible d'écouter le moindre morceau en entier sans trembler de partout, chercher la sortie de secours, ou même détruire rageusement ma platine à bras tangentiel à coups de hache... Mystère ! Est-ce parce que je commence à m'habituer à tout (je vais ressortir les disques de hard de mes quinze ans pour vérifier...), ou bien cet album est-il réellement meilleur ? Je m'interroge. J'ai même réussi l'exploit d'écouter *deux* (eh oui !) titres à la suite, et mon ampli est toujours intact. "Put Your Love in Me" est une chanson d'amour bestial, toute en force et en cuir luisant (ça devrait plaire à Nicolas Boukrief). Sur un fond d'apocalypse nocturne, "The Damned" nage en pleine science-fiction catastrophe, un peu ce que pourrait écrire Moorcock après que son copain Lemmy lui ait fait subir un traitement intensif au Motorhead... De toute façon, tout ceci est fort plaisant. Je vais peut-être même m'inscrire au Wendy Williams Fan Club... Et puis je promets d'écouter le reste pour le mois prochain !



LONDON COWBOYS :
Animal Pleasure (Carrere)

"Cet album est dédié aux New York Dolls". Si vous insistez... Dans ma maigre culture musicale du New York d'il y a dix ans, les Dolls signifiaient surtout des costumes extravagants, des platform shoes de quinze étages, et surtout un titre génial "Out in the Jungle"... Maintenant, il a les London Cowboys qui galopent dans les vastes plaines encombrées de Soho, perdus au milieu des restaurants pakistanais et des sex-shops. "Salut étranger, laisse ton cheval ici. Le HMV le plus proche est au coin de la rue." La guitare est aussi mauvaise, hargneuse, pleine de fougue et de grogne, et les textes de Steve Dior dénotent le même mal de vivre. "Long Goodbye" n'a rien à voir avec Raymond Chandler, mais on peut lui pardonner... Il fera mieux la prochaine fois. Surtout avec cette photo d'Edmond O'Brien dans THE TATTERED DRESS, un petit polar de 58 que je voudrais bien visionner un jour. En attendant, je me console avec le disque. Il faut bien se contenter de ce qu'on a...

TACO :
After Eight (RCA).

En Allemagne, il y a Klaus Nomi. Klaus Nomi pille Purcell dans un mélange bâtard de vocalises ampoulées sur fond de boîtes à rythme alambiquées. Mais un Allemand peut en cacher un autre. Taco attrape le train en marche et se lance dans la reprise modernisée de vieux standards classiques. Il essaie ses petits crocs encore fragiles sur "Singin' in the rain" (même la version de Malcolm Mc Dowell était mieux), "Puttin' on the Ritz", ou "La Vie en Rose". Et Taco est à Nomi ce qu'un pistolet à bouchon est au Magnum 357. Bref, l'os est trop dur à ronger, ou la locomotive trop rapide. Taco loupe le marchepied. Deux cabrioles rapides. Il écrase son dentier sur le macadam. Il n'a pas besoin d'aide : il se ramasse très bien tout seul...
D.M. & D.H.

Dominique MONROCQ



EURYTHMICS :
Sweet Dreams are made of This (RCA)

Ils sont deux. Elle est écossaise, il est anglais. Ils viennent d'un groupe qui s'appelait les Tourists. Comme ils ne s'y sentaient pas trop à l'aise, ils se sont évadés pour créer les Eurythmics, leur groupe à eux.
Beau résultat : Annie Lennox et Dave Stewart réussissent à tisser une toile synthétique de rock frelaté. Parmi les espoirs du rythme new wave, il y a de quoi les remarquer. La voix d'Annie monte et descend comme un ascenseur à réaction, et son allure relève plus du mystère que de la star satisfaite. Leurs débuts de morceaux sont tous subtilement accrocheurs, calculés au millimètre près, et parfois magnifiques. *("Love is a Stranger", "Jennifer", "Sweet Dreams")*. Ce qui est bizarre, c'est que les mêmes morceaux sont géniaux dans leur intégralité.
Tout ce techno-pop est vraiment séduisant. Les accents syncopés, les martèlements sourds, la voix suave et envoûtante d'Annie Lennox. Un ensemble cohérent, sinon vraiment parfait. Des tas de choses clochent encore, surtout les coups d'œil vers le soul et le funky qui percent dans certains titres. Mais on peut espérer que ça va s'améliorer. Enfin, on pardonne beaucoup à ces jeunes pleins de talent. Et puis Annie est si belle, avec ses yeux verts, ses cheveux oranges, ses rêves si lointains...
Les Eurythmics ont tourné un clip incroyable, à la Brian De Palma, avec une ambiance bizarroïde, bleutée et brumeuse. Un pantin articulé aux yeux démoniaques, une Rolls et des perruques, du cuir noir et des ciseaux, un suicide ou un meurtre avec un immense ruban de pellicule, et les yeux, les yeux hypnotiques d'Annie Lennox. En plus, c'est *"Love is a Stranger"*, le plus beau titre. Je fonds, noyé à cent pour cent dans un océan de déliquescence...

DOUG HEADLINE



LIVRES

SCREEN DREAMS - THE HOLLYWOOD PIN-UP.

Photographies de la Kobal Collection. Texte et légendes de Tony Crawley. Maquette d'Ed Caraeff. A Delilah Book, N.Y.

Quelle quincaillerie ! a-t-on envie de s'écrier, non pour désigner les charmes de ces actrices connues et moins connues, mais les accessoires déployés pour la "mise en scène" des photos qui les immortalisent. Yvonne de Carlo déguisée en petite chatte et juchée sur une citrouille géante. Marilyn Monroe se bouchant les oreilles entre deux gigantesques bâtons de dynamite sur le point d'exploser. Imagine-t-on aujourd'hui Catherine Deneuve ou Isabelle Adjani dans de pareilles postures ? C'est que les rapports entre le public et les actrices, ou, plus précisément, entre le public et le *corps* des actrices, a changé. Lorsque les actrices, comme l'exigeaient les codes moraux alors en vigueur, ne pouvaient révéler qu'une partie de leurs charmes, il fallait satisfaire l'imagination du public, lui offrir une compensation onirique par des mises en scène telles que celles qu'on a décrites. Résultats le plus souvent ridicules pour nous aujourd'hui, mais dégageant une étrange poésie dans certains cas, lorsque, par exemple, on découvre Carole Lombard encerclée par des mains blanches qui, de leurs index tendus, semblent lui reprocher la cigarette qu'elle est en train de fumer (ou d'autres fautes, qui sait ?).



De nos jours, Bo Derek n'a plus besoin d'un accessoiriste lorsqu'elle se présente au public telle qu'en elle-même. Il n'est pas sûr, toutefois, qu'elle soit moins femme-objet que celles qui l'ont précédée.

Malicieusement, l'ouvrage reproduit dans ses dernières pages non plus des photos de *pin-up*, mais des photos de posters de *pin-up*, comme pour indiquer que les adorations du public ne peuvent pas aller à de véritables êtres humains, mais à des choses. Ce que Sophia Loren avait fort justement senti en déclarant un jour : "Le *sex-appeal* d'une vedette, c'est pour moitié ce qu'elle a, et pour l'autre moitié ce que le public croit qu'elle a."
Cette succession de photographies - admirablement reproduites - n'est donc pas seulement une compilation de silhouettes féminines agréables. C'est aussi à sa manière, et grâce aux introductions et aux légendes pertinentes de Tony Crawley, une histoire de la femme dans l'inconscient collectif occidental du XX° siècle. Mais que les féministes se rassurent : l'ouvrage comprend aussi une section de *pin-up boys,* parmi lesquels un Ronald Reagan encore jeune et un Groucho Marx encore plus provocant que d'habitude, relevant son pantalon pour révéler le fixe-chaussette de son mollet gauche.



SCREEN DREAMS

MISSION FIREFOX,

par Craig Thomas.
Livre de Poche n° 7455.

Mission Firefox remplit son contrat de *best-seller* américain, avec les qualités et les défauts que cela implique. Au nombre des défauts, un style qui frise souvent le ridicule. Au nombre des qualités, un récit qui ne manque pas d'action, avec d'ailleurs une composition d'ensemble qui le différencie nettement du film que Clint Eastwood a réalisé : l'avion n'attend pas le dernier quart d'heure pour décoller; il est dérobé aux Soviétiques dès le milieu du livre.
Cette différence amène à s'interroger sur la réputation de Clint Eastwood en tant que réalisateur de films "d'action". En retardant le décollage du Firefox dans son dernier film, il ne fait que poursuivre une politique narrative déjà claire dans ses premières réalisations. Que ce soit dans *Un frisson dans la nuit,* dans *L'homme des hautes plaines,* ou même dans *L'épreuve de force,* le récit se concentre toujours beaucoup plus sur les périodes d'attente



SCREEN DREAMS

que sur les moments violents, avec une lenteur calculée qui doit beaucoup plus à Sergio Leone qu'à Don Siegel, même si, dit-on, Eastwood n'a guère manifesté de reconnaissance à l'égard du réalisateur italien. Erreur aussi, donc, la comparaison traditionnelle entre Eastwood et John Wayne : dans le cinéma de celui-ci, tout était clair, dans celui d'Eastwood règne plutôt un clair-obscur, qui apparente certains de ses films au fantastique.
Le succès *populaire* du beau Clint aux Etats-Unis renferme donc un mystère. Tout au moins, comme le mettait en évidence le titre d'un livre qui lui était consacré-*Clint Eastwood, All-American Anti-Hero* -, une curieuse contradiction.

OMEN IV - ARMAGEDDON 2000,

by Gordon McGill.
A Signet Book.

Après le succès de *La malédiction,* les producteurs avaient annoncé leur décision de tourner quatre autres films relatant les méfaits du diabolique Damien à mesure qu'il avancerait en âge. Mais, le succès déclinant assez vite, la série fut finalement réduite en tout à trois films, au terme desquels Damien fut définitivement détruit.
... Détruit au cinéma, peut-être, mais pourquoi ne pas continuer la série des *livres ?* s'est dit l'éditeur des *novelizations* des trois films. Puisque celles-ci avaient totalisé à elles trois sept millions d'exemplaires vendus, on pouvait bien risquer de mettre sur le marché un roman *Omen IV,* le coût d'un livre n'ayant de toute façon aucun rapport avec celui d'un film.
Voici donc *Omen IV - Armageddon 2000.* L'auteur, Gordon McGill, n'a pas poussé l'audace jusqu'à faire revivre Damien, mais, en grattant bien dans le scénario d'*Omen III,* il a trouvé deux failles permettant de relancer l'histoire. D'abord, qu'on se souvienne que, des sept dagues sacrées qui devaient servir à anéantir Damien, une seule a été utilisée. Erreur fatale ! Cela suffisait pour détruire le corps du Malin, mais non son esprit. Qu'on se souvienne encore... Damien n'avait-il pas batifolé avec une journaliste avant qu'elle ne lui plante la dague dans le dos ? Alors, ce jeune adolescent un peu froid qui hante aujourd'hui le manoir du défunt ambassadeur Thorn... Mauvais sang mais c'est bien sûr... le fils de Damien !
Reste à construire, à partir de celui-ci, une intrigue. Gordon McGill recopie consciencieusement celle qu'il avait déjà suivie dans *Omen III.* Une chaîne d'hommes honnêtes se met en marche contre Damien Junior. Toutes les vingt pages, un de ces hommes meurt dans d'atroces conditions - comment réagir lorsqu'une bande de sales chiens a décidé de vous enterrer vivant dans un cimetière, par exemple ? -, mais toujours après avoir eu le temps de faire passer un petit message à un autre homme de bien qui poursuivra le combat. En vain, toutefois, puisque ces nobles cœurs vont disparaître jusqu'au dernier.
Damien junior réussira-t-il donc là où son père avait échoué ? Il réussirait si - et c'est la seule idée amusante du livre - le gérant de la Thorn Corporation, jadis fidèle serviteur de Damien et assurant maintenant d'une certaine manière la régence, ne trouvait en la personne de Damien Junior une espèce d'anarcho-gauchiste aspirant à tout détruire au mépris même des bonnes vieilles structures capitalistes de l'entreprise familiale. Ce petit entêté n'arrive pas à comprendre que la destruction globale n'est pas compatible avec l'exercice du pouvoir. Le Mal, pour exister, doit avoir d'autres royaumes que des étendues dévastées.
Tant pis ! Le régent-gérant sort les sept dagues sacrées et, sans en oublier aucune, va poignarder le petit morveux.
Le monde est sauvé ! A moins qu'on apprenne, dans *Omen V,* que l'une des dagues était fausse, et que tout est à recommencer.



SCREEN DREAMS

CONAN LE BARBARE,

par L. Sprague de Camp et L. Carter.
(Traduit de l'américain par Doug Headline et Dominique Monrocq, respectivement rédacteur en chef et secrétaire de rédaction de *Starfix.* Que demander de plus ?).
J'Ai Lu n° 1149.

On trouvera dans cette *novelization* la continuité qui manquait au *Conan* qu'on a pu voir sur les écrans. Elle a été en effet écrite pendant le tournage du film, avant que John Milius ne se voie obligé par la production de couper plusieurs scènes pour son montage définitif. Cette plus grande cohérence de l'intrigue confère plus de cohérence aux personnages eux-mêmes, d'autant plus que la tâche de faire revivre Conan sur le papier a été confiée à deux spécialistes de Howard (Sprague de Camp et Carter se sont chargés de publier méthodiquement ses œuvres complètes). Un peu lent parfois, mais riche de détails et attachant.

OFFICIER ET GENTLEMAN,
par Stevens Phillip Smith.
J'Ai Lu n° 1407.

Orphelin de mère, affublé d'un père qui pense plus à boire et à forniquer qu'à assurer l'éducation de son fils, Zack Mayo décide d'échapper à son destin en devenant pilote de jet. Il entre alors à l'école des Officiers de l'Air, pour y subir deux mois d'entraînement qui sont comme un avant-goût de l'Enfer.
Cependant, de même que le film dont il est tiré, le roman *Officier et Gentleman* est loin d'être aussi antimilitariste qu'il en a l'air. L'adjudant-aboyeur chargé de "former" Mayo et ses camarades met dans ses aboiements toute la distanciation "brechtienne" qui s'impose, et cache sous ses allures sadiques un vrai cœur de nounou. La thèse développée – ou tout au moins suggérée – ici est que l'armée ne transforme pas tant les gens en ceci ou cela qu'elle accueille des gens qui, même sans le savoir, sont déjà faits pour elle. Pour Mayo comme pour son meilleur ami, issu, lui, d'une famille bourgeoise, mais au fond tout aussi "déboussolé", l'armée est le lieu dans lequel on trouve une direction qu'on n'a pas trouvée ailleurs.
Le film et le livre seraient totalement convaincants s'ils n'oubliaient – volontairement ? – qu'une armée ne se réduit pas à un adjudant, si symbolique soit-il. C'est aussi une institution, autrement dit un cadre où les conflits ne sont pas uniquement des conflits de personnes. C'est d'ailleurs probablement pour cela que le film n'a pas eu en France le succès qu'il a eu aux Etats-Unis. Car, contrairement aux Américains qui préfèrent généralement attaquer de grands sujets par le petit bout, les Français attendent toujours, même sur des bagatelles, le déploiement d'un arsenal idéologique. Le pire film de "bidasses" n'hésitera pas, par exemple, à prendre pour décor la Seconde Guerre mondiale.
En insistant encore plus que le film sur l'origine des personnages, en faisant aussi mieux sentir le déroulement du temps dans l'histoire, le roman *Officier et Gentleman* ment : armée ou pas, entraînement infernal ou pas, il est difficile d'admettre qu'une période de deux mois suffise à révéler à eux-mêmes autant d'individus. Mais ces mensonges ont au moins permis de poser quelques petites questions, ce qui, somme toute, vaut mieux que les grandes questions qui ne servent qu'à débiter des mensonges.

FREDERIC ALBERT LEVY ■



MARILYN CHERIE,
par Michael Del Mar.
IGE Editeur.

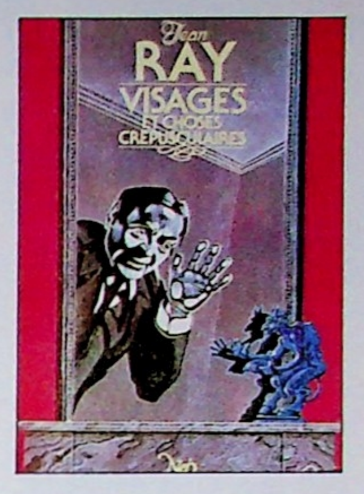
Réédition sous couverture cartonnée – plus "respectable" ! – d'un ouvrage qu'on a déjà pu apercevoir dans une version brochée sur les présentoirs des kiosques. Les fans, et ils sont nombreux, ne se plaindront pas de ce nouvel hommage rendu à Marilyn. D'ailleurs l'éditeur, IGE, qui se vante d'avoir précédemment vendu trois cent mille exemplaires d'une vie de Julio Iglesias, sait ce qu'il fait. Ici, pas d'analyse des films, pas de révélations sur la biographie. Si alambiquée qu'elle soit ("Immarcescible Marilyn" !), l'introduction de Jacques Séguela, le publicitaire bien connu, se contente d'enfoncer des portes ouvertes depuis vingt ans. Pour l'ensemble de l'ouvrage, un texte dont la présentation évoque, volontairement, la presse à sensation, tout en gros titres et en simplifications, avec un clin d'œil à l'astrologie et un détour par le maquillage. Quelques colonnes, cependant, sur Marilyn chanteuse, rarement évoquée, alors que ses interprétations sont souvent bouleversantes. Qu'on se souvienne par exemple de la chanson de Cole Porter, *My Heart Belongs to Daddy,* dans *Le milliardaire...* Reste l'essentiel : les photographies. Hélas ! et qui s'en étonnerait étant donné l'abondance de la bibliographie, elles sont bien souvent ressassées, lorsqu'elles ne sont pas mal tirées. Malgré tout, on est renvoyé à toute cette blondeur et à cette fragilité, à cette image de la vitalité et du bonheur, au mystère, au mythe, à la fascination. Et l'on se prend alors à souhaiter un autre livre, qui s'interroge sur les relations entre Marilyn et la presse, de son vivant, et maintenant encore.

FREDERIC ALBERT LEVY
& CLAIRE SOREL ■

SHE
(deux volumes)
de H. Rider HAGGARD.
Nouvelles Editions Oswald.

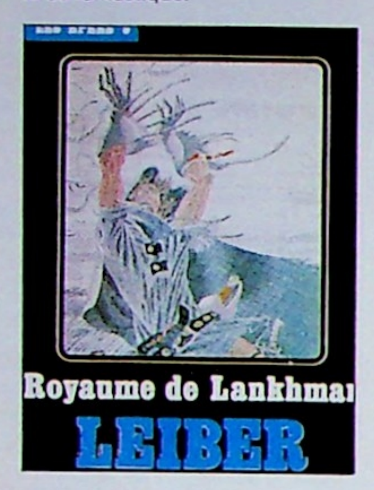
Mensonges, mensonges ! Tout est mensonges ! Mais au-delà de ces mensonges, on trouve la vérité, comme on doit trouver une femme derrière les voiles de la Sorcière Blanche ! Promène-toi dans la vallée des lys et la Montagne de la Vérité Eternelle se dressera devant toi, cette montagne que tant d'hommes cherchent et que si peu trouvent ! est-il écrit dans *Aycha et Allan.* Des dialogues qui ne trompent pas sur leur auteur, une superproduction grandiose et baroque, digne d'un Cecil B. de Mille, qui aurait pour réalisateurs de seconde équipe un Douglas Sirk et un Minnelli ! Lyrisme du second et délire pictural du premier ! Si vous ne connaissez pas encore, précipitez-vous et complétez votre culture (fantastique) au plus vite. Faites la connaissance de She/Elle... Celle-qui-doit-être-obéie ! Pour la première fois en France, le cycle est enfin complet. *Aycha, la Fille de la Sagesse,* la rencontre She et Allan. Et laissez-vous emporter par ce flot de pages tumultueuses, emplies de passion, d'amour, d'exotisme, de mort et de rêves ! Par moments, c'est aussi beau et fou que du Howard ! L'Aventure avec un grand A et l'Erotisme avec un grand E... ou Rider Haggard (1856-1925) le maître de nos rêves les plus flamboyants ! En attendant de lire *les Mines du roi Salomon* (ah, quel film !) et les autres aventures d'Allan Quatermain, soyez ensorcelé à votre tour par *Elle...* Celle qui Ordonne, et partez pour un grand voyage romantique, à la recherche de la vérité, vers un Ailleurs et une Connaissance réservés aux seuls initiés. Découvrez la plaine de Kôr, Ayesha sans voiles et prosternez-vous ! La reine immortelle est revenue parmi nous. Adorez la Clarté, l'Aurore, la Lumière du Jour et laissez-vous consumer par le feu éternel de sa Beauté ! Pour 150 F, des jours et des jours de délire et de rêves, avec en prime les couvertures fabuleuses de Nicollet ! De quoi vous plaignez-vous ? Prosternez-vous, j'ai dit !





VISAGES ET CHOSES CREPUSCULAIRES
de Jean RAY. Nouvelles Editions Oswald
Précieuse anthologie de 16 nouvelles qui rappellent fort opportunément que Jean Ray (1887-1964) est l'un des grands auteurs fantastiques de notre temps ! Mais nous n'en avions jamais douté. Incomparable Jean Ray, personnage insaisissable, auréolé d'une légende où il est difficile de discerner le vrai du faux, le vécu de l'imaginé, le rêve de la réalité. Avec lui, "on ne sait jamais", comme il le répétait souvent, un sourire malicieux aux lèvres et le regard pétillant. L'aventure commença pour lui à quinze ans, dans un tumulte qui ressemble à l'un de ses contes. Il est tour à tour matelot, calculateur à l'observatoire de Juvisy, responsable d'une revue, second dans la marine marchande. Mais a-t-il vraiment navigué durant plus de trente ans ? Il a été également bootlegger sur le Boulevard du Rhum, trafiquant d'armes dans le Rif marocain et bien d'autres choses encore, avant de revenir définitivement dans sa bonne ville de Gand, pour parfaire sa légende et peaufiner son énigmatique passé. Dernier écumeur des mers, dernier pirate des temps modernes ? Peut-être. Peu importe, d'ailleurs, car l'œuvre est là. *Les Contes du Whisky, la Croisière des Ombres, Malpertuis* et tant d'autres chefs d'œuvre qui franchissent les lisières du réel et nous font découvrir la quatrième dimension de notre monde, avec un inoubliable cortège de terreurs et d'abominations. Les éditions Marabout, puis le Masque/Fantastique ont publié la quasi-totalité de son œuvre. Jean Ray ou le maître de "l'école belge de l'étrange". Roi de la peur, du mystère, de l'épouvante et du fantastique, Jean Ray a écrit près de deux cents contes ou nouvelles. Certaines, difficiles à trouver, sont présentes dans ce volume, que nous devons à J.-B. Baronian, un connaisseur. Partez à votre tour pour cette croisière de l'étrange, allez au bout de la rue, passez à la caisse, découvrez la Princesse Tigre, recherchez Mr. Pilgrim. Vous rencontrerez peut-être la Présence Horrifiante ou résolverez le mys-

tère du Merry-go-round. L'enchantement ou la peur, le régal, le plaisir de lire ces quelques pages d'un conteur né, d'un magicien du rêve et du fantastique.



ROYAUME DE LANKHMAR
de Fritz Leiber.
Temps Futurs.

Déjà le cinquième tome du cycle des Epées, qui en comportera six, et sans doute un septième, en cours de rédaction, car Fritz Leiber est toujours vivant et le prouve ! Ou la suite des aventures de Fafhrd et du Souricier Gris... "des durs de durs. Et pourtant chacun d'eux porte en lui une parcelle d'humanité et ce petit éclat de diamant que l'on nomme l'esprit d'aventure". Qu'ajouter de plus ? Sinon que l'enchantement demeure intact, et c'est à nouveau la fascination, le rêve d'un autre monde barbare et splendide, et l'humour leiberien ! La fête perpétuelle. Relisez dans *Epées et Démons* (le premier tome) la préface du Maître, où il parle de son métier, de son itinéraire, de ses "îles mystérieuses", un texte merveilleux d'intelligence, d'humour et de précision. Et vous serez convaincu que cette saga est l'une des meilleures du genre. Merci, Stan et Sophie Barets, un petit coin de paradis vous attend, pour cette collection qui se veut la "défense et illustration" de l'heroic fantasy. Un bref rappel en guise de palmarès : les quatre tomes du cycle d'*Elric*, le chef-d'œuvre de M. Moorcock ; le cycle *Pellucidar* (le tome 5, *Retour à l'âge de pierre*, vient de paraître ; dans le tome 4, vous aviez pu retrouver avec plaisir Tarzan, héros éternel !) ; les deux volumes du cycle de *Caspak* toujours de Burroughs ; et le premier tome de Leigh Brackett : *Océans de Vénus* (avec Ray Bradbury) ou la divine créatrice d'Eric John Stark et de tant d'autres livres marqués par une poésie rare et une imagination des plus fertiles. Tandis que dans la collection *Space Fiction*, sous la férule de Michel Demuth, vous avez déjà pu lire *Space Viking* de Beam Piper, le cycle *Berserkers* de Fred Saberhagen (trois tomes déjà) *Années-lumière, années de guerre* de Gerrold et surtout le sublimissime cycle "Détective du XXIe siècle" de Lloyd Biggle Jr., avec *Quelles sont les couleurs des Ténèbres ?* et *Ce qu'on voit dans les Ténèbres*. Vous ne pouvez pas vous en passer. Mais ceci est une autre histoire.

L'HORREUR TROPICALE
de William H. HODGSON.
Nouvelles Editions Oswald.

Je vais dévoiler dans toute sa hideuse nudité le visage mortel de la Mer ! est-il écrit dans l'une des nouvelles de ce recueil, au nombre de sept, ou la preuve par sept du génie de Hodgson, "celui venu de la Mer". Une nouvelle fois, l'auteur de *la Chose dans les Algues* et du Pays de la Nuit (chez Néo) nous parle de la Mer, de son obsession de la Mer, de son attirance et de sa fascination, mais aussi de sa répulsion et de son Horreur face à la "tueuse", la Mer des Sargasses, bien sûr, lieu géométrique de toutes les terreurs, labyrinthe redoutable d'où tout peut surgir. Le marin est le héros exemplaire pour Hodgson, puisque sa situation est le reflet de la condition humaine, en proie au fantastique. Il est seul, perdu au milieu des éléments déchaînés, ou égaré parmi les éléments calmés, étrangement silencieux, recouverts par les algues des Sargasses, mi-solides, mi-liquides. L'homme est alors en proie à ses terreurs et affronte les forces monstrueuses qui surgissent des Abysses... ou du fond de son esprit. La "Chose" peut surgir et s'emparer de lui ; une lutte sans espoir s'engage, dans un monde hostile. La Mer est l'Inconnu ; créatrice d'angoisse et de terreur. L'homme est le jouet de la Fatalité, d'un Destin cruel qui s'amuse avec lui avant de le détruire. L'homme est mis en présence de monstrueuses aberrations, d'entités surgies des abîmes, qui ne devraient pas être ! La mer devient un autre univers, fantastique, contenant des abominations sans nom (Lovecraft n'est pas loin, et Jean Ray lut certainement Hodgson !). Lisez au plus vite ces sept nouvelles de Hodgson, maître de l'Epouvante ; grand conteur et "découvreur" des forces psychiques tapies "au bord du monde". *Eloi Eloi Lama Sabachthani*, à l'ambiance proche des aventures de Carnacki (chez Néo), est sans doute l'une des plus belles nouvelles de Hodgson, mêlant étrangement le mysticisme et le fantastique. N'oublions pas que Hodgson était le fils d'un pasteur ! Des pages hantées par la Menace et la Peur, le témoignage de l'un des plus grands écrivains fantastiques de ce siècle.

LE CAVALIER SUEDOIS
de Léo PERUTZ. Ed. Seghers

Léo Perutz est pratiquement inconnu en France, et c'est dommage, car c'est l'un des très grands écrivains fantastiques allemands de ce siècle. Né à Prague en 1884, comme Gustav Meyrink et Franz Kafka, il vécut à Vienne, attiré tant par les lettres que les mathématiques. Il mettra au point une formule algébrique portant son nom et écrira un Traité du jeu de bridge. Lors de la Première Guerre Mondiale, il est grièvement blessé. De retour à Vienne, il écrit son premier roman, qui est un succès. Il se consacre entièrement à la littérature (il avait été actuaire dans une compagnie d'assurances) écrivant très lentement et amassant une énorme documentation. Une douzaine de volumes sur plus de vingt ans. L'arrivée d'Hitler le contraint à émigrer, Perutz étant juif. Il ira en Israël, à Tel-Aviv. En 1954, il revient en Autriche pour quelques mois de vacances, comme il le fera durant plusieurs années. Il meurt en 1957, près de Salzbourg. Son chef d'œuvre est *le Marquis de Bolibar* (1920) qui reçut le Prix Nocturne en 1962, en France ; *le Cavalier Suédois* date de 1936 et *le Maître du Jugement Dernier* de 1925. Ses autres livres sont encore inédits en France. son œuvre est étrange, volontiers tournée vers le passé : *le Marquis de Bolibar* se passe en 1812, en Espagne, durant la campagne napoléonienne ; *le Cavalier Suédois* dans l'Allemagne du XVIIe siècle, ravagée par la guerre de Trente Ans. Perutz aime les atmosphères ambiguës, étranges, oniriques, aux confins du fantastique et de l'irréel.



Le Cavalier Suédois est tout-à-la-fois un livre fantastique, un roman historique et d'aventures, un récit initiatique et l'histoire toute simple d'une substitution d'identité, de destins qui se croisent et s'échangent, ainsi qu'une merveilleuse histoire d'amour et de fidélité. Perutz écrit admirablement bien (un coup de chapeau au passage pour le traducteur) dans un style raffiné et précieux, envoûtant. La magie du mot et des ambiances. La lecture de ses romans exerce une fascination étrange sur celui qui s'aventure dans ce monde insolite, en demi-teintes, tout de douceur et de tendresse terrible. Lorsque le livre se termine, le lecteur ressent un déchirement, l'impression d'une rencontre fugace et d'un grand moment, trop court, déjà enfui. Reste le souvenir... du livre et de son auteur. Mystérieux Léo Perutz ! (1)

FRANÇOIS TRUCHAUD ■

(1) Marabout/Fantastique a publié *le Marquis de Bolibar* en 1980 (N° 709) et le Masque/Fantastique a publié *le Maître du Jugement Dernier* en 1978 (N° 3).

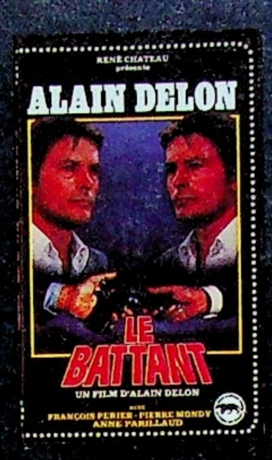
REVUES



STARLOG ET FANGORIA

Il y a beaucoup de publicité pour *Starlog* dans *Fangoria*, et il y a beaucoup de publicité pour *Fangoria* dans *Starlog*. C'est que charité bien ordonnée commence toujours par soi-même : ces deux magazines américains sont conçus et réalisés en grande partie par la même équipe, en particulier pour la maquette, ce qui leur donne, lorsqu'on les feuillette, un incontestable air de famille. Comme l'indique son titre, *Starlog* s'orienterait plutôt vers le cinéma de science-fiction. *Fangoria* - dont le nom est une espèce de calembour sur *fan, fang* (*canine*), et *gore* - se consacre plus volontiers aux films ensanglantés. Il est toutefois difficile de définir ces deux revues plus précisément. Elles ne semblent pas en effet obéir à une politique claire, ne serait-ce que parce qu'elles s'interdisent de présenter des critiques de films en bonne et due forme. L'une et l'autre réunissent des articles informatifs, dont le sérieux n'est pas en cause, mais qui, dans leur ensemble, laissent un peu une impression de décousu. A côté d'un *scoop* sur *Superman III*, *Starlog* n° 67 n'hésite pas à publier le énième article sur *Tron*, encore plus réchauffé aux Etats-Unis qu'en France. On dirait que l'esprit qui règne est un tantinet provincial si, l'un comme l'autre, *Starlog* et *Fangoria* n'atteignaient des tirages qui laissent ici rêveur. En fait, plus que des revues qui chercheraient à défendre une cause, ou même simplement des opinions, les deux sont des espèces de bulletins de liaison entre les lecteurs, comme le montre l'importance des pages consacrées aux petites annonces et aux ventes par correspondance. C'est peut-être paradoxalement dans celles-ci que le lecteur français puisera les informations les plus intéressantes : telle adresse où il pourra commander le disque dont il rêve, ou, mieux encore, telle autre où il pourra souscrire un contrat d'assurance contre une invasion extraterrestre sur notre planète. E.T. ! E.T., reviens !

F.A.L. ■











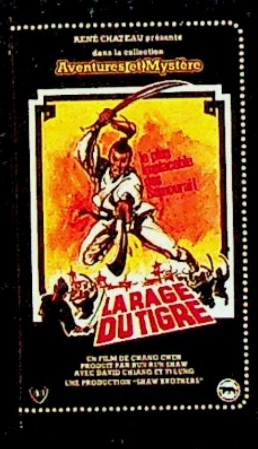






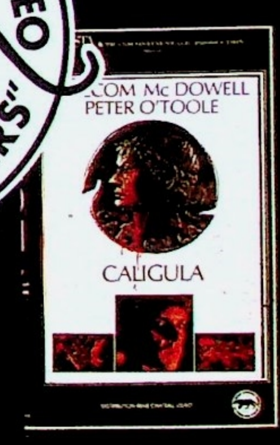






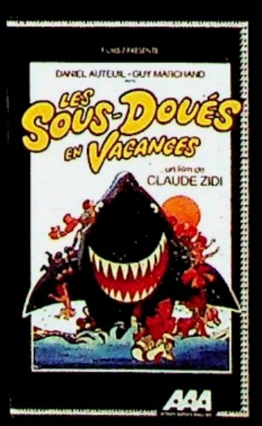


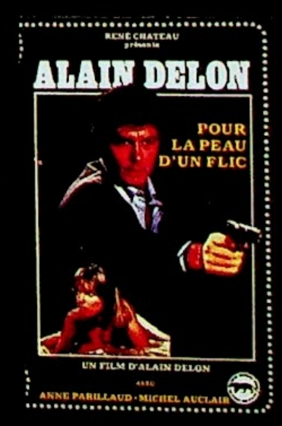
















DISTRIBUTION EXCLUSIVE : HOLLYWOOD BOULEVARD
MICHEL FABRE : 4, Bd MONTMARTRE 75009 PARIS - TÉL. 824.62.52